

Marc Lebel

L'Isle-Verte

Les dix commandements de Dieu

ROMAN



LES PRESSES D'AMERIQUE

L'Isle-Verte

Les dix commandements de Dieu

Roman

L'Isle-Verte
Les dix commandements de Dieu
Par Marc Lèbel

© Les Presses d'Amérique et Marc Lèbel

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur.

Illustration de la page couverture:
Helen Faber

Photo de la page couverture arrière:
Studio Henri inc.

Composition et montage:
Publinnovation enr.

Corrections d'épreuves:
Magali Blein
Jacques St-Amant

Distribution exclusive:
Québec-Livres
4435, boul. des Grandes-Prairies
Saint-Léonard (Québec) H1R 1A5

Dépôt légal:
3^e trimestre 1993

ISBN 2-921378-32-9

Marc Lebel

L'Isle-Verte

Les dix commandements de Dieu

Roman

LES PRESSES D'AMERIQUE

Avis au lecteur

Les questions et réponses du catéchisme du présent ouvrage sont tirées du «Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa» selon l'édition officielle de 1944 et réédité en octobre 1976 par Les Éditions St-Raphaël, Sherbrooke, Québec, Canada.

M.L.

À l'enfance
À celle de Francine, Frédéric et Nicolas,
à la vôtre,
à celle qu'il faut se réinventer.

Merci

**à mes premières lectrices
et à mes premiers lecteurs:**

**Bernard,
Charles,
Denis,
Francine,
Françoise,
Jean-Claude,
Jean-Claude,
Jean-Marc,
Jocelyne,
Laurent,
et Lucie,**

**pour leurs critiques
et encouragements;**

**et à
Helen Faber,**

**pour l'illustration de
la page couverture.**

«Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de malheurs pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare»

Louis Aragon

Table des matières

1	«Un seul Dieu tu adoreras, et aimeras parfaitement.» Question 365. Les bôlés	19
2	«Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.» Question 400. L'inspection	39
3	«Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.» Question 406. Le temps des messes	55
4	«Père et mère tu honoreras, afin de vivre longuement.» Question 412. Les commissions	71
5	«Homicide point ne seras, de fait ni volontairement.» Question 427. Les chats	87
6	«Impudique point ne seras, de corps ni de consentement.» Question 432. L'amygdalite	109
7	«Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras sciemment.» Question 438. Le sel de la semaine	127
8	«Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.» Question 441. La cuisine d'été	139
9	«L'œuvre de chair ne désireras, qu'en mariage seulement.» Question 452. Les seins	149
10	«Biens d'autrui ne désireras, pour les avoir injustement.» Question 455. Le couteau	171

Première partie:

Les dix commandements de Dieu

Question 361

— Qui a donné les dix commandements?

— C'est Dieu lui-même qui a donné les dix commandements à Moïse sur le mont Sinaï, et Jésus-Christ les a confirmés dans son Évangile.

Premier commandement de Dieu

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Question *365

- Comment viole-t-on le premier commandement de Dieu?
- On viole le premier commandement de Dieu:
 - 1° en rendant à un être créé l'honneur qui appartient à Dieu seul;
 - 2° en rendant à Dieu un faux culte;
 - 3° en attribuant à un être créé une perfection qui n'appartient qu'à Dieu.

Les bôlés

Isle-Verte, 1957. C'est le printemps. Ce sera bientôt ma fête, le 25 avril. J'aurai neuf ans. La fête de saint Marc, c'est ma fête aussi. J'espère qu'à ma fête, j'aurai des «bôlés». Parce que moi, j'aime ça, des bôlés. J'aime ça, en Gérico, à part de ça!

Papa, lui, il dit qu'on devrait dire des billes ou des marbres. Papa, il est bon en français parce qu'il est inspecteur d'écoles. Il nous reprend tout le temps quand on fait des fautes ou qu'on ne dit pas les bons mots. Mais entre nous, on dit des bôlés. Ça se prononce «boulé». Papa dit que c'est de l'anglais et que ça devrait s'écrire «B, O, W, L, E, Y: bowley». Moi, je ne le sais pas, je ne suis pas bon en anglais non plus et c'est pas moi qui va obstiner le monde avec les billes et les marbres de mon père; d'autant plus que tout le monde me taquine déjà assez parce que papa est inspecteur d'écoles. C'est pas moi qui l'ai choisi, mon père. Être le fils de l'inspecteur, c'est pas toujours plaisant, Gérico!

En plus de ça, papa, il n'aime pas ça quand on joue aux bôlés. Il dit que c'est rien que des jeux d'enfants et que c'est juste une façon de perdre son temps et de dépenser de l'argent durement gagné. Moi, je trouve que c'est ça qu'il y a de plaisant, dans les jeux d'enfants, quand on en est un. Puis moi, j'aime ça les bôlés. Puis à part de ça, je ne dépense pas d'argent pour en acheter, je les gagne au jeu. Mais avec ça non plus, papa n'est pas d'accord. Il dit que de miser au jeu, c'est une très mauvaise habitude à prendre. Il dit aussi que ceux qui jouent comme moi, quand ils sont jeunes, c'est de la graine de potence.

C'est pour ça que j'aimerais ça avoir des bôlés en cadeau pour ma fête: pour pas faire de la graine de potence. J'espère que Jacqueline va m'en donner. Je ne finirai pas à l'échafaud. Jacqueline, c'est ma grande sœur qui travaille au bureau de poste. Elle gagne de l'argent, c'est pour ça qu'elle pourrait en acheter. D'habitude on la fait fâcher en lui disant qu'elle est porte-paquets. Ça fait deux semaines que je ne l'ai pas agacée pour qu'elle me donne des bôlés pour ma fête.

Moi, je ne le lui dis pas à papa, mais des bôlés, j'en ai toujours plein les poches. Je garde ma collection dans la boîte de chaussures que j'ai eues pour Noël. J'ai aussi, en plus, une autre réserve: une boîte à tabac en fer blanc où je conserve mes plus beaux spécimens, mes plus beaux bôlés.

Cette boîte-là, je l'ai cachée dans le fin fond de ma garde-robe. C'est ma cachette secrète, mon secret, mon trésor! C'est mes «beaux-rares», ceux qui sont tout opaques ou ceux dont le cœur est multicolore et que je trouve cochons parce qu'ils ressemblent aux yeux de Pompon.

Pompon, c'est notre chat. C'est drôle parce que notre chat, c'est une chatte! Elle n'est pas belle tout de suite, notre chatte; elle est belle juste des yeux. Maman dit qu'elle n'est pas belle parce que c'est une chatte de gouttière. C'est vrai que venir au monde dans une gouttière, ça doit pas aider à être beau.

C'est Thomas, mon grand frère, qui l'a trouvée; et c'est Jean-Benoît, mon plus grand frère qui est pensionnaire, qui lui a donné son nom. Enfin, presque. Quand Thomas a amené Pompon à la maison, Jean-Benoît s'est mis à l'appeler «Poupoune». Il lui disait: «T'as des petits yeux salauds, ma belle petite Poupoune!» Alors papa n'a pas voulu qu'on l'appelle Poupoune, ça fait qu'on l'a appelée Pompon.

Moi, je pense que papa n'aimait pas ça parce que Poupoune, c'est le surnom de la femme du plombier Bouchard. Elle vient de Montréal et elle a les cheveux jaunes. Quand elle vient à la messe, le dimanche, elle s'organise toujours pour venir communier en dernier. Des fois, on a fini de passer la communion et on voit arriver la Poupoune dans le fond de l'allée. Le curé Michaud n'aime pas ça, on le voit dans sa face.

Ça fait que notre chatte, on ne l'a pas appelée Poupoune, on l'a appelée Pompon. Ça n'a pas changé grand-chose parce que mon frère a continué à dire: «T'as des petits yeux cochons, mon beau petit Pompon!» Quand Jean-Benoît dit ça, papa lui montre les gros siens. Papa, il n'aime pas ça quand on dit «salaud» ou «cochon». Il trouve que ça fait pas bien élevé. En plus de nous reprendre tout le temps, il s'en

prend à maman en lui disant «qu'elle élève mal ses enfants». Alors maman lui dit qu'elle fait son possible parce qu'il n'est jamais là.

Une fois, j'avais montré à Thomas un bôlé qui ressemblait aux yeux de Pompon. Comme papa était à la maison, il nous avait dit de ne pas dire «bôlé», mais plutôt «bille» ou «marbre». Alors Jean-Benoît, qui était aussi à la maison, a dit: «Pompon, il n'en a pas de billes, c'est une petite fille!» J'ai pas compris, mais papa s'est fâché. Il a envoyé Jean-Benoît réfléchir dans sa chambre.

Tous les jours, je me rends à pied à l'école du village. Je suis en troisième année, dans la classe de mademoiselle Charlebois, la ma trese qui a des souliers rouges. L' cole n'est pas trop loin, même si nous demeurons au bout du village; à ce bout-ci, je veux dire, parce qu'à l'autre bout, c'est la ferme des Harvey. Nous, c'est le bout d'en haut; eux, c'est le bout d'en bas.

L' cole, c'est passé le magasin Pelletier. Elle est juste en face de l' glise, mais je suis le plus loin du bout d'en haut, ça prend un peu de temps. En marchant,  a me prend environ un quart d'heure; à la course, moins de dix minutes.

Le midi, je repars de la maison vers midi et demi. La cloche sonne à une heure. Des fois, je vais rejoindre mes amis dans la cour de l' cole. D'autres fois, je vais flâner le long du ruisseau. Durant l'hiver, j'ai pris l'habitude de passer par l' glise en revenant de dîner pour réciter un ou deux «Je vous salue Marie». C'est pour me réchauffer un peu avant d'aller niaiser avec tout le monde dans la cour de l' cole.

L'hiver, on ne joue à rien. On fait juste se tirer des mottes de neige et moi, je n'aime pas ça parce que je n'ai pas assez de «visou». C'est pour ça que je vais me réchauffer à

l'église en attendant. C'est rien que les maîtresses qui ont le droit de rentrer dans l'école quand il fait froid.

L'hiver, la rivière est gelée et il n'y a rien à voir ni à faire, non plus sur le bord du ruisseau. Moi, j'aime mieux aller à l'église dix minutes, plutôt que de geler en Gérico, comme une petite crotte, dehors; parce qu'on ne peut pas rentrer avant que la cloche sonne à une heure. J'aime ça l'église, avec son odeur d'encens et sa pénombre. À l'église, il y a toujours une ou deux vieilles en train d'égrener leur chapelet ou de faire leur chemin de croix. La veuve Dionne est toujours là. Elle s'occupe des lampions parce que le bedeau Dubois n'aime pas ça.

Maman est au courant de mes petits arrêts religieux parce que la veuve Dionne lui a dit qu'elle m'avait vu à l'église, une couple de fois. Elle est venue à la maison pour vendre à maman «la poste holà!» C'est une revue de curés. Maman en achète parce qu'elle a un cousin que je ne connais pas qui est dans cette marque-là. Maman regarde toujours si la photo de son cousin ne serait pas dans la revue. C'est un «oblat», que maman dit. La veuve Dionne, elle vend des revues parce qu'elle est «zélatrice». Ça, c'est elle qui le dit.

Maman ne veut pas qu'on l'appelle la «veuve Dionne»; elle dit qu'il faut dire «madame Dionne». Mais nous, on dit toujours la veuve Dionne parce que «madame Dionne», c'est madame Paul-Émile et que la veuve Dionne, ça serait madame Gérard. Mais monsieur Gérard, il est mort depuis longtemps. Je ne sais pas de quoi il est mort. Il était déjà mort quand je suis venu au monde en 1948. C'est pour ça que moi, j'ai toujours connu «madame Gérard» comme étant la veuve Dionne et que tout le monde l'appelle comme ça; même le curé Michaud, il dit «la veuve Dionne».

Alors, comme la veuve Dionne m'a vu souvent à l'église sur l'heure du dîner, c'est elle qui a dit à maman qu'elle était chanceuse parce qu'elle aurait un prêtre dans la famille. Moi, j'ai rougi quand elle a conté ça à maman, la veuve Dionne. C'est pas parce que je veux faire un prêtre que j'arrête à l'église, c'est juste pour me réchauffer un petit

dix minutes et puis attendre que la cloche soit à la veille de sonner avant d'aller à l'école.

Mais, ça ne fait rien, depuis que la veuve Dionne a conté ça à maman, je n'ai vraiment plus aucun problème à quitter la maison tout de suite après dîner. Maman me laisse partir à midi et vingt-cinq, midi et vingt des fois.

Au début du printemps, plutôt que d'arrêter à l'église, j'allais des fois voir les glaces sur le bord de la rivière. Mais là, c'est le vrai printemps qui est revenu et, avec lui, le temps des «bôlés». Même s'il fait beau soleil et que la neige fond de partout, je suis sûr que je pourrais retrouver la veuve Dionne et les autres petits vieux à l'église sur l'heure du dîner. Je dis que c'est le vrai printemps parce qu'avant, c'est juste la fin de l'hiver. Quand c'est la fin de l'hiver, on voit partir les glaces qui s'en vont se jeter au fleuve, comme un troupeau de moutons. C'est drôle les glaces, mais c'est bête.

On a donc recommencé à jouer ferme aux bôlés dans la cour de l'école. Après le dîner, je me sauve toujours le plus tôt possible de la maison, car Sylvio Tremblay a presque une aussi grosse collection que moi. Avec ceux qui demeurent tout près de l'école, Sylvio fait des parties tout de suite après le dîner. Dans ces parties-là, il y a des bôlés qui s'échangent hors de mon contrôle et qui me rendent jaloux. En plus de ça, avant de jouer, on fait des échanges. On appelle ça «troquer». Il faut que ça se fasse avant les parties. Par exemple, je peux échanger trois bôlés contre un beau-rare. Mais il faut que ça se fasse quand tout le monde est là parce que, quand on troque, il faut troquer tous ensemble. On n'a pas le droit de troquer en cachette. On peut toujours, mais ça ne se fait pas.

Tout le monde est de retour à l'école vers midi et quart, midi et vingt pour troquer et jouer aux bôlés. Moi, je ne peux pas revenir avant midi et demi, même en courant. Pour ça,

il faut que je coure chez nous, dès que la classe de l'avant-midi est finie, que je mange en vitesse et que je reparte aussitôt à la course. Quand maman me voit arriver, elle me dit: «Ben voyons! As-tu couru?» Moi, je lui dis que j'ai marché vite et je saute sur mon repas. Maman ne veut pas qu'on mange trop vite «parce que c'est mauvais pour la digestion». Elle pense juste à la digestion; mais aux bôlés, elle n'y pense pas, par exemple!

Sylvio Tremblay a la situation bien à son avantage: son père, c'est monsieur Tremblay, le concierge de l'école, «le Foulard». On l'appelle comme ça parce qu'il porte des grosses bretelles de police et qu'il a toujours une guentille accrochée dans sa poche d'en arrière et qui dépasse. Le Foulard, c'est comme le jeu. Le jeu du foulard. Tout le monde met son foulard en arrière, dans ses culottes, et après ça, on essaie de se l'enlever. Celui qui reste le dernier avec son foulard, c'est lui qui gagne. C'est pour ça que le père de Sylvio, on l'appelle le Foulard.

Ça fait que Sylvio, en tant que fils du Foulard, il peut manger sur place, à l'école, ce qu'aucun autre élève n'a le droit de faire. Même pas le grand Guy Chouinard, le champion au foulard, qui reste plus loin que les Harvey et qui traîne dans la cour de récréation parce qu'il n'a pas le temps d'aller dîner chez lui; ni moi, qui suis le fils de l'inspecteur Amyot! On ne peut pas entrer dans l'école sur l'heure du dîner. Vraiment, c'est pas juste!

Sylvio, je pense même que des fois, il ne mange pas. Il paraît qu'il est dans la cour à midi et cinq, des fois avant. Ça ne doit pas être bon pour la digestion! Dans tous les cas, je le sais parce que c'est Jean-Marc Dubois qui me l'a dit. Jean-Marc Dubois, c'est mon ami. C'est le fils du bedeau Dubois. Il reste à côté de l'église. Pas du côté du presbytère; de l'autre, vers en bas. Puis Jean-Marc, il l'a vu, Sylvio! Il dit qu'il est toujours dans la cour de l'école, tout de suite après dîner.

Dès qu'il y a des élèves qui reviennent, Sylvio les convainc de jouer tout de suite de grosses mises. Il gagne faci-

lement et il empoche ainsi les plus beaux bôlés de chacun. Sylvio, lui, c'en est vraiment une, une graine de potence, le Gérico! Quand j'arrive pour jouer, Sylvio ne mise que des bôlés ordinaires et quoique je gagne régulièrement sur lui, il n'y a plus rien pour alimenter ma collection spéciale, mes beaux-rares.

C'est parce que quand on joue aux bôlés, on mise toujours nos plus beaux en premier. Comme ça, si on les perd, on peut toujours tenter de les reprendre à la mise suivante. C'est sûr que je vais en avoir, des bôlés, en cadeau, à ma fête, mais c'est rien à côté de les gagner au jeu. J'espère que Jacqueline va y penser. Je devrais peut-être en parler à Thomas pour qu'il lui fasse penser. Des bôlés en cadeau, ça serait parfait, Gérico!

L'autre jour, quand mon cousin Rodrigue est venu avec mon oncle Pistoles et ma tante Béatrice, il m'a donné en cachette un gros paquet de vingt-cinq bôlés, encore dans leur sac de plastique. C'était pas un vrai cadeau. Il ne les avait pas gagnés. Il ne les avait même pas enveloppés. Franchement, un cadeau pas enveloppé! C'est comme «du hachis pas de bettes», dirait maman, c'est pas un cadeau.

C'est parce qu'il est un peu «tarlais», mon cousin. Il fait toutes sortes de collections et il écoute tout le temps la radio. Il est en septième année, comme Thomas, mais il aime mieux jouer avec moi qu'avec lui. Des fois, il joue avec des poupées; puis moi, je trouve ça tarlais. Mon cousin Rodrigue m'a dit que ses bôlés, il les avait achetés à Québec. Mais, comme le prix était encore dessus, j'ai pensé qu'il les avait volés parce que maman dit toujours qu'il faut enlever l'étiquette du prix quand on fait un cadeau.

En tout cas, ils sont beaux en Gérico les bôlés de Rodrigue, mais je n'ose pas jouer avec. C'est pas parce qu'ils sont volés, c'est parce que je ne saurais pas dire d'où ils viennent et que je ne veux pas me faire achaler avec ça. Je suis mieux de jouer avec des bôlés connus. C'est sûr qu'il y en a qui diraient: «Aie, Amyot, ouisse que té z'a pris té bôlés? Y sont beaux-rares!»

Ça fait que je les garde chez nous, les bôlés de mon cousin Rodrigue. Puis, comme ils sont beaux, je me pratique avec dans la cave. C'est là que je prépare ma «passe». Mais ça, je ne peux pas en parler tout de suite parce qu'elle n'est pas tout à fait au point.

Même si je me pratique comme un bon, la pratique, c'est pas assez! Pour en avoir encore plus, des plus beaux, des plus beaux-rares, il faut absolument que je trouve un truc pour être à l'école plus de bonne heure. Être dans les premiers arrivés et ainsi dans les premiers servis. J'ai beau courir aller-retour et manger en vitesse, j'arrive le dernier pour jouer. Je ne peux pas dire à maman que je vais jouer aux bôlés, elle contera ça à papa et j'aurais sûrement une punition, ou pire: il me «corrigerait».

Papa, quand il nous «corrige», il n'y va pas de main morte. Moi, j'aime mieux les punitions, c'est plus facile. D'habitude, c'est maman qui donne les punitions et papa, les corrections. Une punition, c'est quand on est privé de quelque chose: du dessert, d'un repas ou de télévision. Ça fait pas mal.

Mais les «corrections», c'est plus difficile. Papa nous dit tout le temps: «Qui aime bien, châtie bien.» Je ne sais pas ce que ça veut dire «châtie», mais ça fait mal en Gérico!

Chez nous, il y a trois sortes de corrections: les petites, les moyennes et les grosses. Ça doit être partout pareil. Les petites, c'est des claques. Quand j'étais petit, papa me claquait les fesses. Il m'allongeait sur ses jambes et il me corrigeait. Maintenant que je suis grand, il me donne ses claques dans la main. Ça fait pas trop mal.

Les moyennes corrections, papa nous les donne avec sa canne. Il l'a toujours à côté de lui. C'est pratique, quand on veut corriger. Des fois, il nous attrape avec la poignée de sa canne pour nous donner notre correction. Avec sa canne, les moyennes corrections, ça fait plus mal.

Les grosses corrections, c'est avec la «strappe». Je pense que c'est de l'anglais, mais papa dit: «Va chercher la strappe!» C'est peut-être du français, parce que papa est bon en français, mais je n'ai pas trouvé ce mot-là dans mon dictionnaire. C'est aussi bien parce que ça fait mal en Gérico!

«Je repars tout de suite pour l'école, mais j'arrête à l'église», dis-je à maman, le coupe-vent à moitié mis et déjà rendu dans la cuisine d'été...

Ça marche, le truc de l'église! Ce qui fait que, depuis une couple de jours, je peux dîner en cinq minutes et repartir de la maison à midi et quart. Je cours le plus vite que je peux et j'arrive à l'école à et vingt-cinq.

Je parviens ainsi à soutirer à de pauvres joueurs de vrais trésors de bôlés, dont un tout noir, vraiment tout, tout noir. Celui-là, je l'ai «kické au mur» à Ti-Louis Fortier. C'est pas pour me vanter mais, quand on joue «au mur», il n'y a pas personne pour «kicker» mieux que moi.

C'est facile! Quelqu'un lance un «potte» contre le mur. Un potte, c'est un gros bôlé. C'est chacun à notre tour de potter. Puis là, à tour de rôle, les autres lancent leurs bôlés le plus près possible du potte parce que c'est celui qui va placer son bôlé le plus près du potte qui va ramasser tous les bôlés qui auront été lancés. Le potte avec. Sauf, quand le potte touche au mur! À ce moment-là, c'est celui qui a potté qui gagne et qui empêche tous les bôlés. C'est pour ça qu'il faut savoir kicker, c'est-à-dire frapper les autres billes, pour que la nôtre reste près du potte sans le pousser au mur.

Sylvio Tremblay, il ne kicke pas fort, mais il potte en Gérico! C'est son truc: placer le potte juste sur le bord du mur, accoté dessus. À tout coup qu'il potte, il potte le mur en partant. C'est effrayant! C'est même pas les autres billes qui le poussent là, il se place là tout seul! Comme ça, quand

c'est son tour à potter, il est tout le temps sûr de pouvoir tout ramasser.

Depuis que mon cousin Rodrigue m'a donné ses billes volées, je me suis pratiqué à kicker, même le potte. C'est fort! C'est ça, ma passe: viser le mur juste en haut du potte pour que mon bôlé déplace le potte du mur, tout en restant collé dessus. J'appelle ça ma passe de Christophe Colomb.

C'est comme l'histoire que mademoiselle Charlebois nous a contée à propos de l'œuf de Christophe Colomb: il fallait y penser! Lui, il voulait aller chercher du poivre. Un bon jour, quand il mangeait un œuf au vinaigre, il avait juste du sel et il s'est dit que ça serait meilleur avec du poivre. Du poivre, il y en avait aux Indes. Il paraît que c'est bien loin. Il a pensé que ce serait mieux de faire le tour de la terre au complet, plutôt que de passer par des places que mademoiselle Charlebois ne voulait pas, parce que c'était trop dangereux et qu'il y avait des Anglais. C'est ça qu'elle a dit, mademoiselle Charlebois: il fallait y penser! Moi, je ne vous l'ai pas dit tantôt, mais c'est ça que je pratiquais dans la cave.

Dans la cave, chez nous, il y a encore le puits qui servait avant que l'aqueduc arrive au village. Maintenant, le puits ne sert plus. On s'en est même jamais servi. Il y a un gros couvercle en bois que même Jean-Benoît n'est pas capable de déplacer tout seul. Papa met ses gallons de peinture dessus. Mais moi, je m'en sers encore du puits parce qu'il a un petit mur de ciment d'à peu près deux pieds, comme le solage de l'école. Ça aussi, je dois dire qu'il y a un peu de Colomb dans la cave. Il s'agissait d'y penser. D'autant plus que ça ne dérange personne en haut. Chez nous, il ne faut jamais déranger. Je ne pourrais jamais pratiquer ma passe dans ma chambre, ça ferait trop de bruit et Thomas, qui a la même chambre que moi, me chicaneerait.

Ma passe de Christophe Colomb marche bien. Très bien. Très, très bien. Au retour de l'école, je visite souvent le fond de mon placard pour y ranger les bôlés que j'ai gagnés au jeu. Depuis que le vrai printemps est arrivé et qu'on s'est mis à jouer sérieusement, je peux bien vous le dire, j'ai ramassé six pottes et j'ai déjà cinquante-deux nouveaux bôlés, dont sept que j'ai placés dans ma cachette ultrasecrète. Les pottes, les gros bôlés, je les garde juste pour échanger parce que je ne les collectionne pas. Je me dis que ça vaut pas la peine de conserver un gros bôlé que je peux changer pour cinq beaux petits. Moi, j'aime mieux les petits. De toute façon, quand on n'en a pas de gros, on peut potter avec un caillou. Ça potte pareil.

Jeudi. Ce midi, alors que je lui lance ma phrase magique, maman m'apostrophe:

« Benjamin! Veux-tu bien me dire où tu vas de même?

— Faut que je parte... À ce soir!

— Minute!

— Quoi?

— Attends un peu!

— Pourquoi?

— Pourquoi tu pars si vite que ça après dîner?

— Ben...

— Ben quoi? Explique-moi ça!

— Ben je vais à l'église.

— Benjamin Amyot! Pas de menteries!

— La veuve, madame Dionne, vous l'a expliqué. Bon ben j'y vais là! Bonjour!

Ouf! Je l'ai échappé belle! Je cours à l'école pour ne pas manquer le tournoi qu'on vient d'organiser. Un tournoi, ça dure deux jours: aujourd'hui et demain. Aujourd'hui, on ne joue pas pour vrai, c'est la sélection. La sélection, c'est aussi sérieux que le tournoi lui-même. Chaque joueur qui veut participer au tournoi doit apporter vingt-cinq bôlés: des beaux, des moins beaux et des beaux-rares. Des vingt-cinq, il y en aura quinze qui seront mis en jeu.

C'est ça qui est difficile à juger parce qu'on peut être éliminé si on n'a rien de beau à gager. Il faut en avoir au moins quinze beaux, sinon on ne peut pas jouer. C'est sérieux. On peut aussi se faire sélectionner des bôlés beaux-rares et les perdre, si on est malchanceux au jeu.

Après la sélection des bôlés, il y a la sélection des joueurs. Il faut rester huit. La vraie sélection, c'est à partir de ce moment-là qu'elle se fait. Il y a deux arbitres qui font le tour des joueurs et qui déterminent quels bôlés seront joués le lendemain et quels joueurs pourront participer au tournoi. Ça en prend quinze par joueur, pas plus, pas moins. Huit joueurs, pas plus, pas moins.

Sylvio Tremblay et Jean-Marc Dubois, mon ami, ont été désignés comme arbitres. Moi, j'ai jamais été arbitre parce que je reste trop loin de l'école: j'arrive trop tard. Si un arbitre n'est pas d'accord sur le choix de l'autre arbitre et qu'ensemble ils ne s'entendent pas, il y a un jugement. Pour un jugement, ça prend un juge. Le juge, c'est mademoiselle Charlebois, et son jugement est rendu sans discussion.

Je ne prends pas de chance, j'apporte vingt des bôlés de Rodrigue: quatre bôlés avec du rouge dedans, puis un tout rouge de ma boîte à tabac en fer blanc. C'est pas pour me vanter, mais des fois je pense que je ressemble à Christophe Colomb. Il s'agissait d'y penser. Mes vingt bôlés de Rodrigue, si personne ne les a vus, tout le monde va vouloir les avoir!

Moi, ça ne me fait rien, j'ai pratiqué ma passe avec sur le ciment de la cave. Ils sont déjà tout égratignés et déposés. Dans mes cinq autres bôlés, il y en a quatre de ma

collection. Comme je les ai gagnés cette année, ceux à qui je les ai pris vont vouloir remettre la main dessus. Le dernier, il est tout rouge. Comme les souliers de mademoiselle Charlebois. En cas de jugement, pas de problème!

«Aie, Amyot, oussé qu't'as pris ça cé bôlés-là?

— C'est-y ton père qui t'a donné ça?»

Je le savais que ça se passerait comme ça.

«Ben quoi? Je ne peux pas jouer avec? C'est des bôlés ou c'en est pas?»

Mademoiselle Charlebois n'est pas loin et, comme la cloche est près de sonner, elle s'approche de notre petit groupe. Sylvio et Jean-Marc, l'ayant vue s'approcher, se regardent et se comprennent. Ils prennent d'abord mon tout rouge, puis quatorze autres dans le tas, sans vraiment faire attention. Dernier à la sélection des bôlés, je suis le premier choisi parmi les huit joueurs.

Je suis fin prêt pour le tournoi de demain.

Vendredi.

«Benjamin! Minute!

— M'man, il faut que je parte, là!

— Mais il n'est même pas midi et quart? Où tu vas de même?

— J'm'en vas à l'école, mais je vas arrêter à l'église en passant! O.K.?

— J'espère que tu ne vas pas encore jouer sur le bord de la rivière?

- Mais non, je vas à l'église!
- Benjamin Amyot?
- Quoi?
- T'es aussi bien de ne pas me conter de menteries, mon petit v'limeux!
- Quoi?
- Ton histoire d'église, le midi...
- Qu'est-ce qu'il y a? Je ne peux plus y aller maintenant? C'est ça?
- L'autre jour, tu étais encore tout mouillé quand t'es revenu de l'école!
- Mais, la veuve Dionne...
- Madame! Madame Dionne!
- Madame Dionne...
- Justement, madame Dionne...
- Ben, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'elle a fait, madame Dionne?
- Madame Dionne, elle m'a rapporté qu'elle ne te voyait plus souvent, le midi, à l'église.
- Ben, j'y vas là! O.K.?
- Benjamin, qu'est-ce que tu vas faire là?
- Adorer saint Joseph!, lui dis-je en me sauvant...

Gérico, je viens de mentir! Je sais bien que je devrai m'expliquer à l'heure du souper. Heureusement, papa n'est pas là. Mais je sais aussi que si maman ne prend pas mes explications, je devrai m'expliquer avec mon père à son retour à la maison ce soir... Ô Gérico! C'est déjà pas facile

de s'expliquer avec maman ou avec mademoiselle Charlebois; alors, s'expliquer avec papa, qui est inspecteur d'écoles, ô Gérico de Gérico! Il va sûrement vouloir me corriger! Je suis mieux de filer doux et de prendre sans rouspéter la punition de maman!

Pour l'instant, j'aime mieux ne pas penser à ça et aller jouer aux bôlés. À toutes jambes, je cours vers l'école, vers le tournoi, vers la gloire, vers de nouveaux beaux-rares.

Au début du tournoi, je fais par exprès pour faire le mauvais joueur et sacrifier quelques bôlés. Comme ça, les autres pensent que je ne suis pas en forme et ils viennent s'essayer contre moi. Là, j'ouvre la machine et je fais ma passe de Christophe Colomb. Des merveilles! Franchement, des merveilles!

C'est effrayant de me voir aller. Je kicke les pottes. Je ramasse plein de bôlés, dont plusieurs beaux-rares. En fin de semaine, je les nettoierai comme il le faut et ferai le classement. Lundi, je pourrai faire plein de trocs. Je suis sûr que ça va me prendre une autre boîte à tabac en fer blanc pour mettre tous les beaux-rares que je gagne.

C'est quand je reviens de l'école que ça va mal:

— Benjamin, tu vas m'expliquer où t'as été comme ça après dîner.

— J'ai été à l'église, maman, vous le savez bien, avec madame Dionne...

— Mais qu'est-ce que tu vas bien faire comme ça, dans l'église, quand il fait beau dehors?

— À l'église?

— Oui, à l'église, qu'est-ce que tu fais là, pour l'amour du bon Dieu?

— Je vas prier.

— Prier? Quand il fait si beau dehors?
— Ben oui...
— Mais qu'est-ce que tu fais là, pour l'amour du ciel?
— Je vas adorer saint Joseph...
— Quoi?
— Ben oui, j'ai pensé que ça lui ferait plaisir d'avoir de la visite!
— Adorer saint Joseph???
— Il n'y a personne qui va le voir depuis sa fête!
— Mais, Benjamin, tu ne sais pas que c'est défendu d'adorer les saints?
— Ben, j'ai pas pensé à ça. Moi, j'y vas tous les jours, adorer saint Joseph.
— Il n'y a que Dieu à qui on doit adoration. Tu ne peux pas adorer un saint comme ça!
— Mais saint Joseph, il est fin, lui! C'est lui qui a pris soin du petit Jésus, quand il était petit.
— Je vais te dire une chose...
— C'est pas correct? C'est défendu d'adorer les saints?
— Saint Joseph ou saint Apollinaire (c'est le père de ma mère), c'est la même affaire: on peut les prier mais pas les adorer. As-tu compris? Tu iras à la confesse. Pour cette fois, j'en parlerai pas à ton père quand il va arriver, tantôt. T'as compris?
— Mais...
— Benjamin, c'est dit, c'est dit! Tu iras à la confesse. C'est tout, ça, bon! Puis viens plus me parler d'adorer saint Joseph, sinon je le dis à ton père et tu vas avoir affaire à lui.

J'ai le cœur gros: non seulement je viens de pécher en mentant, mais je devrai par surcroît m'accuser d'un autre péché que je n'ai pas commis! Je ne l'ai jamais adoré, saint Joseph.

Mais là, je lui en veux, par exemple, à saint Joseph. Pourquoi il prend pas soin de moi aussi? J'en ai bien plus besoin que le petit Jésus dans le moment!

Pour ma pénitence, le curé Michaud me demande, en plus d'en demander pardon à Dieu, d'arrêter réellement à l'église, à tous les midis de la semaine prochaine, et de venir adorer pour de vrai le bon Dieu...

Quelle misère, Géricol!

Lundi. Maman insiste maintenant pour que j'accomplisse ma pénitence sans tarder, après le repas. Je m'exécute. Mais plutôt que d'aller adorer le bon Dieu, j'ai l'intention de dire à saint Joseph ma façon de penser: je me trouve puni par sa faute et il doit le savoir. Qu'il ne compte plus jamais sur moi pour l'adorer, ce grand tarlats-là!

Et c'est bien vrai que personne ne l'adore, saint Joseph?

Je ne sais pas si c'est parce qu'il est le patron des menuisiers, mais il y en a qui ont pourtant l'air de bien l'aimer, saint Joseph. Monsieur Bouchard, le plombier, lui qui a la plus belle femme du village, selon plusieurs, dans tous les cas celle qu'on appelle la Poupoune parce qu'elle vient de Montréal, il fait toujours brûler des lampions devant la statue de saint Joseph, monsieur Bouchard! À chaque dimanche, à part ça! Je ne sais pas pourquoi, mais il y en a qui sourient quand il fait ça.

Quand j'ai demandé à maman pourquoi le monde riait comme ça, quand monsieur Bouchard va allumer son lampion, elle m'a dit que j'étais encore trop petit pour comprendre, et que si saint Joseph est le patron des menuisiers, il pourrait aussi bien être le patron des plombiers.

•Saint Joseph, je t'aime plus. T'es rien qu'un tarlais. Tant pis pour toi si personne ne vient plus te voir depuis que ta fête est passée. T'as ben beau être le patron des menuisiers, et des plombiers en plus si ça te tente, tu ne seras jamais le patron des joueurs de bôlés. Pis moi, regarde ce que j'en fais du lampion de monsieur Bouchard!•

Je regarde autour si la veuve Dionne ne me voit pas, et je souffle sur son lampion et je l'éteins.

Deuxième commandement de Dieu

Dieu en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement.

Question *400

- Qu'est-ce que blasphémer?
- Blasphémer, c'est dire des paroles injurieuses contre Dieu ou les saints, et surtout profaner le saint nom de Dieu.

L'inspection

Papa est inspecteur d'écoles.

Quand je suis venu au monde, il était déjà inspecteur d'écoles. Des fois, je vais avec lui faire des commissions dans le village et tout le monde lui dit: «Bonjour, monsieur l'inspecteur.» Il n'y a presque personne qui dit monsieur Amyot. Il aime mieux se faire appeler «monsieur l'inspecteur» que «monsieur Amyot». D'ailleurs, papa, il fait bien attention pour pas se faire appeler «Amyotte». Il dit qu'il faut dire «Amyot», comme «Margot».

Il est bon en français, papa. Il a toujours des exemples pour pas que le monde dise Amyotte: «bientôt, pierrot,

frérot, poivrot, tripot, tantôt, coquelicot, haricot, rabot, paquebot, escargot et plein d'autres mots comme ceux-là. Je pense que c'est plus facile pour tout le monde de l'appeler «monsieur l'inspecteur».

Il dit que ceux qui disent Amyotte, c'est des Anglais. Il ne les aime pas, les Anglais. Une fois, il nous a conté que Amyot, c'était un vieux mot qui vient de la France et qui veut dire «petit ami». Nous, on a ri parce que papa, il n'est pas petit. Et Jean-Benoît a dit: «Mon petit ami est inspecteur d'écoles.» Alors, papa s'est fâché et il a corrigé Jean-Benoît. On n'a plus ri.

Maman, elle l'appelle Georges. Ça fait drôle parce qu'elle est toute seule avec mes mononcles et mes matantes à l'appeler Georges. C'est pareil pour maman. Il y a juste papa qui l'appelle par son prénom: Geneviève. Sur la porte d'en avant, chez nous, il y a une petite pancarte, à côté de la sonnette: «Georges Amyot I. É.» Ça veut dire «Georges Amyot, Inspecteur d'Écoles».

Mon oncle Pistoles, quand il vient chez nous, il sonne et, comme c'est toujours maman qui va répondre à la porte d'en avant, il lui demande: «Georges Amyot, i é t'y là?» Puis là, maman y répond: «Ben oui, il est là, mon grand v'limeux!» Puis après, mon oncle, il dit tout le temps: «Je le savais, c'est marqué à la porte.» Mon oncle Pistoles, ce n'est pas son vrai nom, il s'appelle Philippe, mais on l'appelle mon oncle Pistoles parce qu'il demeure à Trois-Pistoles.

Nous autres, on n'a pas le droit de répondre à la porte d'en avant. On répond juste à la porte de la cuisine. C'est tout le temps du monde qu'on connaît. Les étrangers, ils passent par en avant parce que pour passer par en arrière, il faut entrer dans la cuisine d'été et, en plus, il n'y a pas de sonnette. Papa ne va pas répondre aux portes parce qu'il marche avec une canne. Il arriverait en retard. Quand ça

sonne, il dit: «Geneviève, ça sonne!» Alors, maman va répondre à la porte d'en avant. Quand c'est en arrière, il dit juste: «La porte!» Alors, on va ouvrir la porte de la cuisine.

Maman m'a dit que pour faire un inspecteur d'écoles, il fallait beaucoup de temps et de talent. C'est maman qui me l'a dit parce que papa, il ne parle jamais de lui, ni de ce qu'il faisait quand il était petit. Nous autres, on ne lui en parle pas non plus, parce qu'on est poli et qu'il ne faut jamais questionner les grandes personnes, quand on est poli.

Une fois, j'ai demandé à maman: «Pourquoi papa marche avec une canne?» Elle m'a dit que c'est parce qu'il s'était fait écraser la jambe par un voyage de foin. Le monsieur n'aurait pas vu papa et lui aurait passé dessus sans faire par exprès. Elle m'a dit aussi d'être poli et de ne pas poser de questions à papa là-dessus.

Il y a juste une fois que j'ai posé des questions à papa.

«Pourquoi c'est marqué «I. É.» sur la petite pancarte en avant?»

— Ça veut dire «Inspecteur d'Écoles».

— Oui, ça je le sais, mais pourquoi c'est marqué?

— Parce que je suis un inspecteur d'écoles!

— Oui, ça je le sais, mais pourquoi c'est marqué? Pourquoi c'est marqué «I. É.»?

— C'est comme le docteur Dumais. C'est marqué «Roger Dumais M. D.». Ça veut dire «Roger Dumais, Médecin Diplômé», c'est pareil. Quand on a besoin du médecin, on ne cherche pas.

— C'est comme «Wilfrid Fortier Boucher? Viande de choix? Boudin?»

— C'est ça. T'as compris.

— Oui, mais pourquoi c'est marqué «I. É.»? Ça sert à quoi?

— Ça sert à dire que je suis inspecteur d'écoles!

— Oui, mais le boucher Fortier ou le docteur Dumais, on peut en avoir besoin. Mais nous, notre «I. É.», est-ce qu'il sert à quelqu'un?

— Il sert à ceux qui veulent voir l'inspecteur d'écoles. L'inspecteur d'écoles, c'est moi! Tu as compris? C'est ton père, l'inspecteur d'écoles. L'inspecteur d'écoles reste ici et toi, tu restes avec lui! C'est marqué sur la porte et c'est clair comme ça!

Je n'ai pas insisté. Je ne voulais pas avoir de correction à cause de mes questions. Après ça, je n'ai pas posé d'autres questions sur le «I. É.». Ni sur autre chose. Dans tous les cas, papa, lui, il y tient à son «I. É.». Quand il signe des lettres, il signe toujours: «Georges Amyot I. É.» Ça veut dire aussi «Georges Amyot, Inspecteur d'Écoles».

Même qu'il a, dans son bureau, une estampe à signature. Mais ça, on n'a pas le droit de s'en servir, il la garde dans un des tiroirs de son bureau qui ferme à clé. C'est comme une efface avec une petite poignée de bois sur le dessus. Il y a une sorte d'encrier tout plat qui va avec ça. Quand il s'en sert, il referme sa main sur la poignée, il donne un coup de poing sur l'encrier et il en donne un autre sur sa feuille. Ça écrit exactement comme lui: «Georges Amyot I. É.», avec sa même main d'écriture. Nous, on n'a pas le droit de s'en servir, mais maman, elle s'en sert des fois de son estampe, juste quand papa est là. C'est au début des vacances, quand elle fait les certificats.

Moi, avant que j'aie à l'école, quand on me demandait qu'est-ce qu'il faisait mon père, je disais qu'il était inspecteur d'écoles, mais je ne pouvais pas en dire plus. Heureu-

sement, presque tous les adultes se contentaient de cette réponse-là. Mais, des fois, il y en avait, comme le taxi Duquette, qui ne comprenaient pas, puis qui disaient: «Oui, mais qu'est-ce que ça fait, un inspecteur d'écoles?»

Moi, je trouvais ça tannant dans ce temps-là. On aurait dit que c'est ceux qui savaient ce que faisait un inspecteur d'écoles qui demandaient ça. Dans ce temps-là, j'aurais aimé mieux que mon père fasse du vrai travail, comme tout le monde: Jean-Marc Dubois, son père est bedeau; Tiwi Fortier, son père est boucher; Sylvio Tremblay, son père est concierge à l'école.

C'est sûr qu'on avait la petite pancarte, à côté de la sonnette de la porte d'en avant, où c'était marqué «I. É.», mais ça ne me disait pas grand-chose sur ce que faisait papa. La seule chose que je connaissais de son travail, c'était que, souvent, il s'en allait de la maison parce qu'il «partait en région», comme il disait.

Alors, on l'attend à toutes les semaines. Il est presque toujours parti en région. Puis quand il revient, c'est jamais drôle parce que maman lui raconte tout ce qu'on a fait de mal durant la semaine, et il trouve qu'on n'a pas eu assez de punitions, et il nous donne des corrections. Dans ce temps-là, j'aimerais mieux être pensionnaire comme mon frère Jean-Benoît même si, pensionnaire, on mange toujours des pommes, comme le dit Jean-Benoît.

D'autres fois, papa passe des semaines complètes à la maison. Il va travailler dans son bureau, puis là, il ne faut pas le déranger. Quand on le déränge, il nous corrige aussi. Quand il est à la maison, il y a des gens qui viennent le voir et se renferment avec papa dans son bureau. À ce moment-là, il faut se tenir tranquille et filer doux.

Quand papa est à la maison, monsieur Harvey vient souvent le voir. Monsieur Harvey, c'est lui qui a une grosse ferme au bout d'en bas. Maman dit que c'est parce que monsieur Harvey, il est commissaire d'école. Même, président de la commission scolaire. Je pense que les commis-

saires, c'est ceux qui font les commissions pour les écoles, mais je n'en sais pas plus que ça. Je ne sais pas plus ce que mon père fait comme inspecteur d'écoles.

D'autres fois, le taxi Duquette vient porter du monde à la maison. C'est des commissaires eux aussi. Ils s'en vont dans le bureau de papa qui ferme la porte. Des fois, ça parle fort. Puis, à Noël, le taxi Duquette vient porter une boîte de cigares à papa. Des «House of Lords». Papa fume ça dans la maison et ça sent pas bon.

Jusqu'à ce qu'il vienne dans ma classe de première année, il y a deux ans, je ne savais pas encore trop trop ce que ça voulait dire, être inspecteur d'écoles. Mais, il y a deux ans, notre maîtresse, Mère Saint-Louis-de-Gonzague, nous annonce un beau jour la visite de l'inspecteur.

Alors, à ce moment-là, Mère Saint-Louis-de-Gonzague nous a fait faire une révision intensive de toutes les matières, en nous indiquant que l'inspecteur s'en venait. «Il faut être prêt pour la visite de l'inspecteur.» Puis, une journée après l'autre, elle nous préparait. «L'inspecteur s'en vient bientôt, les enfants, il faut être prêt pour sa visite.» C'était tout un entraînement. On aurait dit qu'elle attendait l'inspecteur d'écoles comme nous on attend Noël, des fois.

Je ne comprenais pas pourquoi Mère Saint-Louis-de-Gonzague avait tant hâte de le voir. Nous, c'est jamais drôle quand papa revient.

Je suis le premier surpris de reconnaître son pas bien particulier dans le corridor de l'école. Comme il marche avec une canne, il n'a pas un pas régulier, il est plus lent. Et moi, je le reconnais, son pas, ça fait: «Ta ta tic. Ta ta tic. Ta ta tic.» Je sais donc que c'est papa qui s'en vient. Il frappe à la porte de la classe. Mère Saint-Louis-de-Gonzague devient toute blanche et va ouvrir: c'est bien papa, accompagné de Mère Marie-Mère-de-Dieu, la directrice de l'école.

Au signal de Mère Saint-Louis-de-Gonzague, tous les élèves se lèvent et y vont si bien de leur «Bonjour, monsieur l'inspecteur!» que mon pauvre petit «Bonjour papa!» n'est entendu de personne. Mère Saint-Louis-de-Gonzague reste debout et offre son gros pupitre à «monsieur l'inspecteur», alors que Mère Marie-Mère-de-Dieu s'installe comme un piquet devant la porte de la classe, comme si elle voulait que personne n'en sorte ou n'y entre. Nous, Mère Marie-Mère-de-Dieu, on ne l'aime pas et on l'appelle «le Pingouin».

On aurait entendu voler une mouche dans cette classe de première année de Mère Saint-Louis-de-Gonzague, s'il n'y avait pas eu le grand naiseux de Guy Chouinard qui avait lâché dans la classe, à l'arrivée de papa, le gros bourdon qu'il avait apporté à l'école dans un pot.

Papa fait les gros yeux, comme il a l'habitude, à la maison, quand on fait un mauvais coup:

«Chouinard!

— Oui, monsieur l'inspecteur!

— C'est encore toi qui as fait ça?

— Oui, monsieur l'inspecteur!

— Très bien. À genoux dans le coin.»

Chouinard s'en va dans le coin. Après cette diversion, papa se met à nous questionner sur ce que nous avons appris. Notre première de classe, Brigitte Demers, qui est assise en avant, à côté de Pascale Dumais, lève toujours la main la première et répond à toutes les questions. Alors, papa nous dit de ne plus lever la main, qu'il désignera à l'avance l'élève qui devra lui répondre.

«Toi, dis-moi que font deux plus deux.

— Quatre, monsieur l'inspecteur.

— Toi, dis-moi qui a découvert le Canada.

— Jacques Cartier, monsieur l'inspecteur.

— Toi, dis-moi quel est le nom du premier ministre de notre province.

— Maurice Duplessis, monsieur l'inspecteur.

— L'honorable!

— L'honorable Maurice Duplessis, monsieur l'inspecteur.

Pauvre papa, c'était bien trop facile, Mère Saint-Louis-de-Gonzague nous avait vraiment bien préparés depuis deux semaines. En réalité, en plus de sa préparation, Mère Saint-Louis-de-Gonzague nous avait donné un truc. Un bon truc, c'est comme la passe de Christophe Colomb, il fallait y penser. Elle s'était placée un peu en arrière de papa, et tout le monde pouvait suivre aisément les mouvements de ses lèvres et les grimaces qu'elle faisait pour nous souffler les réponses qu'elle cachait de sa coiffe de bonne sœur. C'est pratique d'être habillé en sœur, des fois.

Moi, j'ai jamais compris ça. Papa dit toujours «les bonnes sœurs», mais à l'école, il faut dire «Mère». C'est comme mon cousin Rodrigue, quand il parle à ma tante Béatrice, il ne dit pas «maman», il dit «mère». Et puis, je trouvais qu'elle trichait un peu, Mère Saint-Louis-de-Gonzague, même si elle nous avait préparés.

Le pire, c'est qu'elle trichait devant le Pingouin, qui restait là, sur le bord de la porte, le corps raide et les lèvres pincées. Dans tous les cas, c'est comme ça que le grand Chouinard, qui avait pu retourner à sa place, avait lui aussi des bonnes réponses et que papa ne semblait se rendre compte de rien. C'est vrai que le grand Guy Chouinard, c'était la troisième fois qu'il était en première année.

Moi, j'ai toujours pensé que le grand Guy Chouinard, c'est parce qu'il est grand qu'il est toujours assis en arrière de la classe. En première année, avec Mère Saint-Louis-de-Gonzague, il était assis en arrière; en deuxième, avec mademoiselle Bergevin, il était encore en arrière; cette

année, avec mademoiselle Charlebois, il est toujours en arrière. Comme il est en arrière, il ne peut sûrement pas entendre toutes les explications de la maîtresse, ni voir correctement tous les mots et les chiffres qu'elle nous écrit au tableau. Moi, des fois, surtout l'an passé, en deuxième année avec mademoiselle Bergevin, j'aurais aimé ça être à sa place, en arrière de la classe. Je ne l'aimais pas, mademoiselle Bergevin.

En plus de ça, Chouinard, parce qu'il reste trop loin de l'école pour aller dîner chez lui, le midi, il reste à l'école. Pas en dedans, comme Sylvio Tremblay, le fils du Foulard, le concierge, mais dehors. C'est parce qu'il reste plus loin que les Harvey, au bout d'en bas. Il pourrait aller à l'école numéro trois, qui est plus près de chez lui, mais c'est des classes à divisions et il paraît que la maîtresse trouverait ça trop difficile d'avoir le grand Chouinard avec elle.

Une classe à divisions, c'est quand il y a plusieurs années dans la même classe. Par exemple, à l'école numéro trois, il y a deux classes et deux maîtresses: une pour les première, deuxième et troisième années; une autre pour les quatrième, cinquième et sixième années. Les élèves du coin qui sont en septième année viennent à l'école au village parce qu'il n'y a pas de septième année à l'école numéro trois. Alors, Chouinard, qui ne peut pas aller à l'école numéro trois, vient à l'école au village lui aussi, avec les plus grands. Il apporte une boîte à lunch et il va manger ses sandwiches dehors.

Une fois, j'ai vu qu'il n'y avait rien à manger dans sa boîte à lunch, rien qu'un «sling-shot», et comme il n'a rien d'autre à faire que des mauvais coups, c'est ce qu'il fait, le midi, dans la cour de l'école. Papa dit qu'il ne faut pas dire «sling-shot». Papa, il est bon en français, il appelle ça une «fronde», mais il nous demande de dire «tire-roche». Nous, on dit «sling-shot» parce qu'on tire pas des roches, on tire des cailloux et nos vieux bûlés tout graignés.

Le grand Guy Chouinard est rendu en troisième année avec nous parce que, l'année dernière, mademoiselle Bergevin lui a donné sa note pour le faire passer. Il est aussi

grand que ceux de cinquième année et il nous défend toujours contre les plus grands. C'est de valeur, papa ne donne pas de prix pour ça.

Dans la classe de première année, avec Mère Saint-Louis-de-Gonzague, quand papa est venu, je n'ai pas été questionné. Pourtant, moi, j'étais prêt en Géricol! Je connaissais toutes les réponses, moi aussi. Durant la révision, Mère Saint-Louis-de-Gonzague nous avait fait faire une bataille de questions et j'étais resté presque tout le temps en tête de mon équipe. Ce qui m'a étonné, c'était de voir que papa connaissait exactement les questions avec lesquelles Mère Saint-Louis-de-Gonzague nous avait bombardés depuis quinze jours.

Comment ça se fait qu'il savait toutes nos questions, lui? Comment ça se fait qu'il était au courant de ce qui se passait dans notre classe? Comment avait-il fait pour deviner que c'était le grand Guy Chouinard qui avait lâché un bourdon?

Quand il s'enferme dans son bureau, papa doit faire nos devoirs parce qu'on aurait dit qu'il avait étudié tous mes cahiers. C'était vraiment étonnant parce que ce n'est jamais lui qui me fait faire mes devoirs, c'est maman. Qu'importe!

Avant de partir, il a remis des prix à Brigitte Demers et à ceux qui avaient le mieux répondu. Comme je ne fus pas questionné, je n'ai rien eu. Il nous donna aussi un jour de congé de devoirs pour «notre beau travail, hein mes sœurs!»

J'étais déçu de ne pas avoir de prix, mais bien content d'avoir congé. Jamais Mère Saint-Louis-de-Gonzague ne nous avait donné congé. Quand on travaillait bien, elle nous en donnait encore plus, des devoirs. Et l'autre, Mère Marie-Mère-de-Dieu, comme directrice d'école, ne nous donnait jamais congé de rien. Tout le monde en a peur, même si, entre nous, on l'appelle «le Pingouin». Elle a toujours les

lèvres serrées et elle est méchante, le Pingouin. Je ne l'aime pas. Elle n'a rien d'une «bonne sœur», Mère Marie-Mère-de-Dieu.

Il y a juste Monseigneur Bernier, l'évêque de Rimouski, qui nous avait déjà donné un congé de devoirs, quand il était venu dans notre classe. C'était un peu naïf, on n'en avait pas de devoirs, au mois de septembre. Mais quand papa nous a donné congé, j'étais fier de voir que quelqu'un de plus fort que le Pingouin pouvait décider de nous donner congé de devoirs.

Mais papa lui a fait prendre son trou, à la «bonne sœur Pingouin». Il nous a donné congé sans la regarder. Il a dit: «Les enfants, vous avez bien travaillé, n'est-ce pas mes bonnes sœurs, je vous donne congé de devoirs pour ce soir.»

Depuis ce jour, dans la classe de première année de Mère Saint-Louis-de-Gonzague, papa est devenu mon héros.

Ça ne me fait rien maintenant de filer doux, quand il est à la maison, parce qu'un inspecteur d'écoles doit faire les devoirs de toutes les classes, de la première à la douzième année. Je pense que c'est monsieur Harvey, qui fait les commissions pour les écoles, qui vient lui porter nos devoirs. Il doit aussi apprendre toutes les questions par cœur et, quand il va dans les classes, il pose des questions et donne des congés.

Moi, quand je vais être grand, je vais faire un inspecteur d'écoles. Je vais être un «I. É.». Et je vais signer: «Benjamin Amyot I. É.» Et sur ma porte, ça va être marqué: «Benjamin Amyot I. É.» C'est pratique quand on veut avoir un congé!

Cette année, c'est mademoiselle Charlebois, notre maîtresse de troisième année, qui arrive avec la nouvelle que l'inspecteur va venir nous voir. Moi, je vois bien que, depuis un bout de temps, la même nervosité de la visite de l'inspecteur a gagné mademoiselle Charlebois. Elle nous dit que c'est de la grande visite et que, quand on reçoit de la grande visite, on se prépare.

C'est encore une fois la révision des matières et elle nous fait apprendre le «Bonjour, monsieur l'inspecteur» avec le même petit air chantant qu'elle nous fait prendre pour réciter le «Je vous salue Marie». Il ne faut pas dire «Bonjour» mais «Bon-JJJour!» et, à la fin, on ne dit pas «inspecteur», mais «inspecteurrrr!».

Mademoiselle Charlebois, vous le savez, c'est la maîtresse qui a des souliers rouges. Elle en a deux paires. Deux paires de souliers rouges. Elle en laisse une dans la classe pour l'hiver. Elle s'habille toujours avec un peu de rouge. Elle est toujours en rouge, noir et blanc. Elle est belle. Elle est plus fine que mademoiselle Bergevin. Elle sent bon en plus de ça.

Aujourd'hui, mademoiselle Charlebois est encore plus belle que d'habitude. Elle a des souliers neufs. Rouges aussi. C'est que papa vient aujourd'hui, il me l'a dit. Il se présente donc dans notre classe de troisième et, quand il frappe à la porte, mademoiselle Charlebois devient aussi rouge que ses beaux souliers flambant neufs. Nous le recevons avec un «Bon-JJJour! monsieur l'inspecteurrrr!» bien chanté.

Mademoiselle Charlebois semble fière de nous parce qu'elle sourit tout le temps pendant que la «bonne sœur Pingouin» reste encore là, plantée près de la porte. Mademoiselle Charlebois offre, elle aussi, son pupitre à papa et c'est maintenant que je vois qu'elle est devenue d'un rouge que je ne lui connaissais pas, mais qui la rend encore plus belle. Moi, je l'aime, mademoiselle Charlebois.

Papa commence son inspection en demandant à quelques enfants de se présenter: «Toi, dis-moi quel est ton nom.

Tiens, Chouinard, t'es rendu ici, cette année! Toi, dis-moi, ton père, c'est bien le boucher Fortier? Toi, t'es bien le fils du bedeau Dubois?» Puis, c'est une période de questions individuelles. Il faut répondre en levant la main. Enfin, papa ordonne: «Prenez une feuille et votre crayon! Vous allez me faire un calcul et le premier qui m'apporte la bonne réponse se méritera un prix.»

Ce sera moi. Ce sera moi le premier! Ce sera moi, fils de Georges Amyot I. É., futur Benjamin Amyot I. É., qui apporterai le premier la bonne réponse et qui aurai le prix!

«Il y a 2 semaines, reprend papa, un cultivateur de 50 ans a fait 18 voyages de foin en 6 jours. Combien de voyages a-t-il fait en une journée?»

J'écris un gros «3» sur ma feuille et je cours au pupitre de mademoiselle Charlebois porter ma réponse à papa.

«Tu n'as pas mis l'équation!

— Non, mais j'ai la bonne réponse.

— Tu dois faire l'équation, retourne à ta place!

— Mais papa, j'ai la bonne réponse!»

D'autres élèves arrivent maintenant pour présenter leur feuille à l'inspecteur.

«Va écrire l'équation!

— Je l'ai fait dans ma tête, l'équation. C'est 3, la réponse. Je l'ai écrit là. J'ai la bonne réponse! Je veux mon prix!»

Ça commence à se bousculer derrière moi et plein de feuilles sont tendues par-dessus mon épaule vers le bureau de mademoiselle Charlebois.

«Assez discuté! Benjamin! À genoux dans le coin et en silence! Tout de suite! Allez!»

Je pleure à gros sanglots. À genoux! Ma bonne réponse! Dans le coin de la classe! Mon prix! Devant tous mes amis. Mon «I. É.»! Comme le grand Chouinard en première année! C'est pas juste. J'ai la bonne réponse. C'est moi qui

suis arrivé le premier en avant. Pourquoi il ne me donne pas mon prix? Pourquoi il me punit? Qu'est-ce que j'ai fait de mal? C'est pas juste.

J'ai de la misère à respirer et je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. Plus un mot dans la classe. Un peu plus tard: «C'est bien, Brigitte! Tiens, voilà ton prix, «Les lettres de mon moulin». Tu liras ça.»

J'ouvre difficilement les yeux. À gauche, mademoiselle Charlebois, ses souliers neufs. Me faire ça, à moi! À droite, les souliers noirs du Pingouin, sa jupe noire. À moi, un futur «I. É.»! Et derrière la jupe, la porte de la classe. Gérico! Pour l'instant, je n'en vois pas plus. Devant, le coin du mur. Je ne vois que le coin du mur. Un peu plus haut, la tablette en coin, avec un faux petit lampion électrique et la statue de Jésus.

À gauche, mademoiselle Charlebois ne dit pas un mot. En la surveillant, à travers mes yeux pleins de larmes, je m'aperçois qu'elle est toujours aussi rouge. Ses yeux aussi sont rouges. On dirait qu'elle fait la baboune. Elle ne m'a jamais fait ça, mademoiselle Charlebois, m'envoyer dans le coin.

À droite, le Pingouin se balance sur ses souliers noirs. Elle serre les lèvres, comme si c'était elle qui était en pénitence, la Mère Marie-Mère-de-Dieu. Moi, être à la place du Pingouin, je ferais demi-tour et je prendrais la porte, Gérico!

En face, le coin du mur et la statue de Jésus qui me domine avec son gros cœur jaune. Son gros cœur! À qui il sert, son gros cœur jaune? Son père lui a demandé, à Jésus, de donner sa vie et il s'est fait crucifier; le mien, il m'a demandé d'aller dans le coin et j'y suis! C'est pas mal pareil, c'est injuste! À quoi ça sert, un père? Pourquoi il lui a demandé ça, Dieu le Père? Pourquoi il me fait ça, le mien? Le mien, c'est un «I. É.»; le sien, c'était Dieu le Père! Qu'est-ce qu'il fait maintenant, Jésus, avec son gros cœur jaune? Moi, j'ai honte. J'ai pas honte de moi, j'ai écrit 3, j'avais la bonne réponse. C'était 3. Je n'ai rien fait de mal.

Je suis juste arrivé le premier avec la bonne réponse. Mais j'ai honte. J'ai honte de mon père.

J'ai honte parce qu'il est un «I. É.». Et un «I. É.», ça doit pas faire ça à son fils. À quoi ça lui a servi, Jésus, d'avoir Dieu le Père, comme père? À se faire crucifier? Ça donne quoi? Un gros cœur? Moi, je voulais le prix, j'avais la bonne réponse, j'avais raison, et regarde ce qui m'arrive, Gérico!

Jésus, il a tout vu ça, avec son gros cœur. Il le savait bien qu'un futur inspecteur d'écoles se doit d'avoir les bonnes réponses. Il le savait bien que 18, divisé par 6, ça donne 3! Il le savait que c'était ça, la réponse! Il n'a pas vu que c'était pas juste? Il a laissé papa m'envoyer en pénitence dans le coin. Il n'a rien appris?

Dans le coin de la classe de troisième année de mademoiselle Irène Charlebois, à l'Isle-Verte, à genoux, je regarde Jésus droit dans les yeux. Je sais que c'est un gros péché; mais aujourd'hui, je lui dis pour la première fois de ma vie et dans le plus profond de mon cœur: «Toi, mon Christ, garde-lé ton Gérico de «I. É.»!»

Troisième commandement de Dieu

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.

Question *406

- Comment devons-nous honorer Dieu le dimanche?
- Nous devons honorer Dieu le dimanche en assistant à la sainte messe et en nous abstenant des œuvres serviles qui ne sont pas nécessaires.

Le temps des messes

C'est le temps des messes. À l'Isle-Verte, il y en a deux les jours de semaine, trois le dimanche.

Il faut se lever tôt pour servir la messe, car la première, celle du curé Michaud, est à six heures et demie. L'abbé Lévesque, lui, il dit sa messe à sept heures et demie. Parce qu'il a de la misère à se lever, il est toujours endormi. Je suis celui des servants de messe qui reste le plus loin de l'église, mais ça ne me fait rien parce que c'est payant. C'est mon frère Thomas qui m'a montré. Des fois, à la maison, on joue à la messe aussi. Avec des hosties en carton. C'est pratique, pour apprendre à servir la messe.

Thomas, il ne sert plus. Il est en septième année maintenant et il dit vouloir profiter de sa dernière année à la maison pour dormir. Avec le latin qu'il a appris en servant la messe, il doit aller pensionnaire au collège de Sainte-Anne, à La Pocatière, l'an prochain, comme Jean-Benoît, mon autre grand frère.

Nous sommes une dizaine d'enfants, noirs en semaine, rouges le dimanche, à nous partager le service de la messe. Le métier a quand même ses exigences: les répons en latin, le gros missel trop lourd, le rythme de lièvre du curé Michaud, qui nous dit tout le temps: «Dépêchez-vous, dépêchez-vous», ou celui de tortue de l'abbé Lévesque, qui finit toujours sa messe passé huit heures, alors que nous, on n'a pas encore déjeuné et que l'école commence à huit heures et demie.

Le lièvre et la tortue, c'est pas de moi, c'est une fable de Jean de La Fontaine. Je l'ai lue dans un livre que ma tante Germaine, qui reste à Québec, m'a envoyé pour ma fête. C'est ma sœur Jacqueline, qui travaille au bureau de poste, qui me l'a rapporté un bon midi. Jacqueline, c'est elle qui rapporte la malle. On la fait choquer en lui disant que c'est une porte-paquets. C'est un beau livre, avec plein d'illustrations. Les histoires sont pas longues. Le soir, j'en lis toujours une avant ma prière et je me couche après. J'aimerais ça que Pompon parle, comme dans les fables.

Mais le curé Michaud et l'abbé Lévesque sont vraiment comme ça: un lièvre qui est toujours pressé et une tortue qui est toujours endormie. Je vous dis, avoir le curé Michaud sur le dos ou attendre après l'abbé Lévesque, c'est pas toujours drôle.

Le pire, c'est la manipulation délicate de l'encensoir et celle de la spatule sous le menton des communicants. Il faut savoir mettre juste assez d'encens pour que ça fume, mais pas trop, parce que le bedeau Dubois nous chicane. Quand on passe la communion, on doit se mettre à droite du prêtre. Si lui avance, nous, on recule. Alors, on doit jeter des coups d'œil par-dessus l'épaule pour connaître à l'avance la taille des communicants.

Au début, ça m'arrivait souvent d'accrocher leurs joues avec ma spatule. En plus, il ne faut pas rire. Ils disent «Âmène» au prêtre, puis ils nous tirent la langue. Quand la femme du plombier Bouchard vient communier, elle fait fâcher monsieur le curé parce qu'elle se fait toujours attendre. Je ne sais pas pourquoi, elle pourrait venir communier en même temps que les autres, mais non. C'est elle qu'on appelle la Poupoune. On pense en avoir fini avec la communion, puis là, on la voit arriver toujours en retard avec ses cheveux jaunes et son grand chandail en V. C'est sûr que le curé Michaud n'aime pas ça parce qu'elle lui fait perdre son temps.

Des fois, durant la consécration, après avoir sonné la clochette, je regarde les gens dans l'église. Tout le monde baisse la tête. C'est moi qui les contrôle avec ma clochette. Mais quand la Poupoune est à la messe, elle reste la tête bien droite. La première fois que je l'ai vue faire ça, c'est moi qui ai rougi. J'ai même oublié de faire sonner une autre fois la clochette pour faire relever les têtes. Mais maintenant, je regarde si la Poupoune est à l'église avant de surveiller le monde.

Pour toute récompense, autre que celle de servir le bon Dieu, on reçoit dix cents par messe de semaine. C'est payant, mais pas beaucoup. La messe du dimanche, «l'office dominical» comme dit l'abbé Lévesque, n'est pas payée. «Ça ne serait pas chrétien de se faire payer le dimanche», se plaît à nous répéter l'abbé Lévesque, «d'autant plus que c'est un commandement de Dieu.»

Si, par malheur, on manque la messe du dimanche qui nous est assignée, on manque aussi notre salaire pour la semaine qu'on vient de faire. Car, c'est le dimanche matin que l'abbé Lévesque, en tant que directeur des servants de messe, nous remet une petite enveloppe blanche. Son contenu? Soixante cents! En dix cents! Pas de messe du dimanche, pas de paye! C'est payant, mais pas tout le temps.

Des fois, je me dis que c'est pas chrétien que d'attendre au dimanche pour nous payer. On serait peut-être mieux de se faire payer le samedi.

C'est sûr qu'on peut faire quelques petits extra aux baptêmes et aux mariages, mais c'est jamais assuré et il faut courir après. Pour les baptêmes, on s'en tire parfois avec un dollar, quand le parrain pense à nous. C'est pas toujours le cas. Même chose pour les mariages, à la différence que c'est au père de la mariée que doivent s'adresser nos plus beaux sourires.

Une fois, j'ai quand même reçu cinq plastres parce que j'avais ramassé le chapeau de la mère de la mariée. Il était parti au vent et j'avais couru après. Il vente fort des fois à l'Isle-Verte, sur le bord du fleuve. Mais la plupart du temps, dans les mariages, le monde est trop énervé pour penser à nous, les enfants qui leur servons la messe.

Pour les services et les enterrements, c'est différent. Quand ça arrive en semaine, on a le droit de s'absenter de l'école pour une demi-journée. Ça dépend quand le mort est mort. Il faut qu'il meure la fin de semaine. Comme ça, on peut l'enterrer le mardi ou le mercredi. Mais quand le mort meurt durant la semaine, son service est presque tout le temps le samedi. Ça dépend pas toujours du mort.

C'est parce qu'à l'Isle-Verte, on n'a plus de croque-mort. Le bedeau Dubois, il paraît qu'avant, il était croque-mort. C'est Jean-Marc Dubois, son fils, qui me l'a dit. Mais maintenant, le bedeau ne croque plus. Il a juste gardé un coin de son salon. Ça fait que nos morts, il faut les envoyer à Rivière-du-Loup, au salon Massé, pour les faire embaumer. Quand ils reviennent, des fois, ils vont chez le bedeau Dubois, dans son coin de salon. Mais il y en a beaucoup qui ne reviennent pas. Ils se font exposer à Rivière-du-Loup et ils reviennent juste pour leur service.

Manquer l'école pour un service en semaine, c'est bien là notre seul bénéfice comme servant de messe. Car c'est long en Gérico, un service! Même avec le curé Michaud, c'est long. C'est presque toujours lui qui chante les services parce qu'il connaît les morts. On dirait que, pour les funérailles, il a tout son temps. Il étire son sermon en nous racontant toute la «belle vie chrétienne» du défunt. Et c'est toujours triste, un service. Il y a juste deux moments qui sont drôles un peu.

Le premier, c'est à la levée du corps, quand le mort arrive à l'église, avant la messe, le curé chante «Ego sum»: pour nous, ça veut dire «Un gars chaud!». L'autre, c'est quand on est rendu avec le cercueil à la porte de l'église, avec le croque-mort Massé et les porteurs, et que le curé chante encore «A porta inferi». On comprend: «Emporte-la, est finie!» et on sourit quand c'est une morte. Le curé Michaud n'aime pas ça et il nous fait toujours des gros yeux.

Après les services, on doit bien souvent accompagner le curé Michaud et la famille en pleurs dans un cimetière boueux, après avoir «sniffé» de l'encens durant deux longues heures et subi les chants du taxi Duquette. C'est lui qui vient quand il y a des gros morts. Il chante du nez. Son surnom, c'est «la Pie».

Aux autres services, c'est des messes basses, il n'y a pas de chants. C'est quasiment mieux comme ça, quand il n'y a pas de chants, avec des morts ordinaires. Le service est moins long et on n'a pas à endurer la voix de la Pie Duquette qui, du haut du jubé, mêle aux odeurs de l'encens celle de son gros cigare baveux.

Quant aux vêpres, on n'en retire pas un sou. Absolument rien. Sauf, peut-être, le sentiment de partager avec l'abbé Lévesque le regret de rater «Papa a raison». Quand l'abbé Petitgrew vient au village et que c'est dimanche, l'abbé Lévesque lui demande tout le temps de dire les vêpres à sa place parce qu'il veut écouter «Papa a raison».

Aux vêpres, il ne se passe rien. C'est juste pour faire plaisir à quelques «bonnes sœurs», à la veuve Dionne qui

vient surveiller ses lampions et aux mêmes vieilles bonnes femmes. Elles ne nous écoutent même pas, elles égrainent toujours leur chapelet. Elles n'ont pas besoin de nous. Et puis, les vêpres, c'est pas payant.

Servant de messe: c'est là ma seule source d'argent de poche. C'est pas payant tant que ça. Soixante cents par semaine, c'est le maximum qu'on peut en tirer. Ça fait pas beaucoup d'argent pour déposer à la caisse scolaire ou s'acheter des gâteries chez madame Dugal. Soixante cents par semaine, c'est pas beaucoup pour tout le travail qu'on fait. Il faut faire comme la fourmi, pas comme la cigale. Ça aussi, c'est une fable de La Fontaine.

Il m'arrive bien à l'occasion de vider quelques burettes de vin avec Jean-Marc Dubois, mais du vin de messe, j'aime pas ça, c'est trop sucré et on n'en a pas tout le temps. Le bedeau Dubois, qui est le père de Jean-Marc, ramasse toujours les fonds de burettes avant nous autres. Il les transvide dans la bouteille et la serre avec les autres dans une armoire à clé de la sacristie.

Il y a juste quand l'abbé Petitgrew vient au village et qu'il dit sa messe à l'église, que ça nous laisse un peu de vin, parce que l'abbé Petitgrew prend presque pas de vin et le bedeau Dubois ne s'occupe pas de lui. Jean-Marc dit que son père et l'abbé Petitgrew se sont déjà chicanés quand ils étaient petits. Du vin de messe, de toute façon, c'est pas payant payant non plus.

Soixante cents par semaine maximum, Gérico! Je suis convaincu que le bon Dieu ne nous en voudrait pas de lui demander un peu plus pour nos bons et dévots services, d'autant plus qu'Il doit savoir ce qu'on fait pour Lui.

Je fais donc part de mes sentiments monétaires aux autres servants de messe avec qui sont établies rapidement des demandes salariales: quinze cents la messe de semaine et le dimanche payé aussi! Ça nous ferait une piastre et cinq par semaine! Disons qu'on pourrait, pour faire un chiffre rond, régler pour une piastre. Une piastre, ça, ça serait payant!

Une piastre par semaine pour tous, même pour ceux qui ne peuvent pas servir toutes leurs messes. Une piastre pour tout le monde et ça comprend tout: services, mariages, baptêmes, vêpres, tout. Une piastre pour tout, une piastre pour tous, c'est ce dont on convient. On se donne un mot d'ordre: «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!»

Nous, les servants de messe de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de l'Isle-Verte, on est tous d'accord: on demande «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!» Ça serait pratique pour l'abbé Lévesque, ça lui ferait moins de petit change à calculer, il n'aurait qu'à mettre un dollar en papier par enveloppe et le tour serait joué. C'est comme la passe de Christophe Colomb.

C'est moi qui dois présenter cette demande à l'abbé Lévesque. Mon mandat est on ne peut plus clair: «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!» S'il refuse, je l'informe que ses servants vont tout bonnement faire la grève aussitôt.

La grève, on n'en a pas trop trop parlé, mais j'ai pensé que ça ferait plus sérieux. C'est mon idée. Jean-Benoît, mon grand frère, la dernière fois que je l'ai vu au parloir du Collège, il a raconté à mes parents qu'il y avait une grève à La Pocatière. Il a dit que les ouvriers ne travaillaient plus et qu'ils se promenaient dehors avec des pancartes. Moi, c'est ça que j'ai compris: pendant une grève, on ne fait rien. C'est pratique, on reste dehors et on fait juste attendre d'être payé plus. C'est ça que j'ai dit aux gars.

«Aie Amyot, qu'est-ce qu'on fait si l'abbé Lévesque veut pas nous donner une piastre?»

- On fait rien.
- Pis après?
- On attend.
- O.K.»

Je rencontre donc l'abbé Lévesque ce dimanche, en fin d'après-midi. Je lui explique simplement nos vues: «Une piastre pour tous et tout pour une piastre! Sinon, la grève!» Il ne se montre pas étonné plus qu'il ne faut. Il m'écoute comme il le faut jusqu'au bout, me remercie poliment des informations transmises en ajoutant qu'il prendrait le temps d'y réfléchir.

C'est bien normal qu'il prenne son temps, l'abbé Lévesque. De toute façon, il n'est jamais pressé. Je reviens à la maison et j'ai le cœur content: j'ai bien fait les choses «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!» et je suis fier de moi.

Fier, mais un peu inquiet. Cette inquiétude monte en moi chemin faisant. Il y a quelque chose que je n'avais pas prévu et qui me chicote. Et c'était imprévisible cette affaire-là. Pourquoi ce lambineux d'abbé Lévesque voulait-il réfléchir? D'un côté, c'est normal qu'il prenne son temps, la tortue! Mais de l'autre, pourquoi voulait-il réfléchir? À quoi voulait-il réfléchir? C'est pas compliqué, il n'avait qu'à dire «oui», l'abbé Lévesque! «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!» C'est déjà tout réfléchi!

«Qu'est-ce que cette histoire?» me demande mon père dès que je franchis le seuil de la maison.

- Quelle histoire?

— La grève?

— Quelle grève?

— Des servants de messe!

— Quoi? Rien...

— Benjamin Amyot! L'abbé Lévesque vient de me téléphoner, passe à mon bureau!»

Au fait, j'ai toujours détesté le bureau de mon père, car à chaque fois que j'y passe, c'est pour un mauvais quart d'heure. Y a pas d'autres raisons d'aller dans son bureau que pour s'y faire sermonner. Il y a même des commissaires d'école des fois qui viennent à la maison voir papa et qui se font parler fort. Papa, c'est ça qu'il dit: «Je n'étais pas fâché, j'ai juste parlé fort!» Il est bon en français. De toute façon, c'est défendu d'aller dans le bureau de papa.

Mon père donc m'aborde carrément, entre en propos et m'engueule joliment, élevant son gros poing que j'admire!» Ça, c'est pas de moi, c'est comme le loup et le chien de Jean de La Fontaine. Je vous écris ça comme ça pour rire un peu, mais il n'y a rien de drôle en face de papa.

«Voir si c'est chrétien! Qu'est-ce qui t'a pris?» Je suis pas gros dans mes petites culottes. J'ai peur, j'ai vraiment peur, mais c'est normal que je me fasse engueuler pour les autres. C'est moi qui ai été désigné comme représentant. J'espère juste que je n'aurai pas de correction. Mais si j'en ai une, ça va en être une grosse, j'ai bien peur.

Pendant que papa me parle du tort irréparable que je viens de faire à la famille, je pense à mes camarades. Ce sont eux, ma vraie famille, maintenant. «Une piastre pour tous et tout pour une piastre!» Papa me dit que je n'ai rien dans la tête, que je n'ai jamais rien eu dans la tête et que je ne suis que de la graine de potence. Papa a bien beau crier après moi, je suis fort de l'enthousiasme de mes copains. S'il me corrige, je ne pleurerai pas.

Papa m'apprend malgré tout que l'abbé Lévesque me suspend de mes fonctions de servant de messe. Mon père

m'oblige à aller à la confesse dès demain matin et, comme pénitence, il m'ordonne d'assister, pour un mois, aux douze messes de semaine. Pour l'instant, comme il le dit, je suis mieux de m'enlever de sa vue, de ne pas le faire fâcher plus que ça, de filer doux et de m'en aller directement dans ma chambre, «tout de suite à part de ça, pour le restant de la journée, pis la soirée avec!»

C'est une grosse punition.

Ce soir, l'estomac vide, le cœur gros mais confiant, je me couche très tôt, accomplissant ainsi la volonté de mon père. Je suis quand même chanceux, il ne m'a pas corrigé, j'ai juste été puni. Parce qu'avec lui, on ne sait jamais à l'avance si les corrections vont être petites, moyennes ou grosses. Des fois, pour des grosses affaires, on a des petites corrections et d'autres fois, pour des petites, on a des grosses. On ne peut pas prévoir. Là, je suis content, je m'en tire avec juste une punition. Ça fait pas mal.

Je rate encore une fois, et pour cause, «Papa a raison». Mais comme dirait le chien, je me forge déjà une félicité, en imaginant le curé Michaud se démener tout seul avec son missel et ses burettes.

Ça, c'est si les gars font bien la vraie grève! Je ne suis pas sûr qu'ils vont la faire parce que je ne suis pas sûr qu'ils m'ont bien compris. Il faut dire que je n'ai pas tout expliqué. Je ne leur ai pas dit qu'il faudrait rester dehors avec des pancartes.

Quand Thomas vient se coucher, il me réveille. Il a un message important pour moi. Il me dit que le curé Michaud avait téléphoné à papa. Celui-ci avait été prendre l'appel dans son bureau, ça voulait dire que c'était grave. Le curé Michaud veut que je me présente à la confesse à sept heures, demain, sans faute. Thomas me demande si j'ai bien compris et comme je n'ai pas le temps de me demander

pourquoi, il se met à me conter «Papa a raison». C'est là-dessus que je me rendors.

C'est pratique d'avoir un frère qui couche dans la même chambre que soi, on peut avoir des nouvelles même si on est en pénitence.

Lundi.

Dès six heures et demie du matin, je suis seul avec la vieille mademoiselle Groulx et la veuve Dionne, de ce côté-ci de la balustrade. Le bedeau Dubois va allumer les gros cierges sur l'autel et, quand le curé Michaud entre, Tiwi Fortier et Denis Beaulieu me regardent avec un grand sourire niaisieux avant de faire leur hypocrite genuflexion. Tout le long de la messe, ils se retournent pour rire de moi, quand le curé ne les regarde pas. Moi, je leur tire la langue. La messe n'est pas longue.

Il faut aussi que j'aille me confesser! Curieusement, le curé Michaud ne reste pas pour la confession. Je me demande pourquoi il ne reste pas, c'est lui qui a téléphoné hier soir pour que je sois là. D'habitude il fait les confessions après sa messe. L'abbé Lévesque aussi, il fait ses confessions après sa messe. Quand le curé Michaud est là, j'aime mieux me confesser à lui parce que c'est plus vite.

Quand on entre dans le confessionnal et qu'il tire le guichet, on n'a pas besoin de dire la prière de la confession tout au long. On dit: «Mon père, bénissez-moi parce que...» Lui, il répond tout de suite: «Tes péchés, tes péchés!» Alors là, on y va.

Mais avec l'abbé Lévesque, il faut faire comme on a appris à l'école, c'est plus long pour rien, même qu'il nous fait réciter le «Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge...» avant de commencer. Ce qui me surprend, ce matin, c'est qu'à sept heures, c'est lui qui arrive justement à l'église pour les confessions. Il a

encore les plis de ses couvertes dans la figure. Pour moi, c'est le curé Michaud qui vient d'aller le réveiller.

Il me regarde, à moitié endormi, me fait signe de l'accompagner et il entre directement au confessionnal. Je le suis donc, il m'ouvre le guichet.

«Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à tous les saints, que j'ai grandement péché...»

— Bon, ça va pour ce matin, tu peux dire l'autre prière.

— Bénissez-moi?

— Oui, vas-y.

— Tout de suite?

— Oui, ta confession.

— O.K. Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché. Je me confesse à Dieu et à vous, mon père. Je ne me suis pas confessé depuis vendredi, j'ai reçu l'absolution et j'ai fait ma pénitence. Mon père, je m'accuse de vous avoir demandé une piastre pour tous et tout pour une piastre. Je m'accuse encore de tous les péchés de ma vie; j'en demande pardon à Dieu et à vous, mon père, la pénitence et l'absolution.

— Alors! Tu t'en accuses de ta grève?

— Ben pas vraiment, mon père, on l'a pas faite.

— Tu l'as pas faite, mais c'est ça que tu as dit que vous feriez? Tu voulais la faire? Hein? Pourquoi?

— Pour avoir une piastre, c'est ça que je vous ai demandé.

— C'est beaucoup d'argent, un dollar, pour servir la messe.

— Oui, mais des fois, vous nous payez pas. C'est pas juste, je vous l'ai dit hier.

— Écoute, j'y ai réfléchi. J'en ai parlé à monsieur le curé. Si vous ne pouvez pas venir le dimanche pour une bonne raison, mais une bonne, je vais vous payer pareil. J'admets volontiers que j'étais dans mon tort.

— Et il y a les services, les mariages et les baptêmes, on n'est pas payé.

— Je sais, mais que veux-tu?

— Je vous l'ai dit hier.

— Je sais, je sais. J'ai pensé qu'on pourrait peut-être songer à chercher une sorte de compensation.

— Une quoi?

— Une façon de vous dédommager.

— Comment?

— Je ne sais pas trop. Je ne sais comment. C'est pas fréquent tout ça, c'est pas régulier non plus.

— C'est pour ça qu'on vous a demandé de nous payer plus pour les messes ordinaires, c'est régulier.

— Oui, je sais, mais tu peux t'enlever de l'idée tout de suite qu'on va payer la messe du dimanche. Il n'en est absolument pas question. Tu comprends? Pas la messe du dimanche, c'est «l'office dominical». Ça ne serait pas chrétien de se faire payer pour la messe du dimanche.

— D'autant plus que c'est un commandement de Dieu.

— Justement! C'est un commandement de Dieu.

— Oublions la messe du dimanche. Je veux dire, si on parlait juste des messes de semaine, c'est quand même pas beaucoup, quinze cents, Gérico!

— Pas de gros mots!

— Excusez. Mais quinze cents pour les messes et rien pour les services, les mariages et les baptêmes, c'est pas beaucoup quand même.

— J'en ai parlé à monsieur le curé et il est d'accord, à ces conditions, pour les messes de semaine.

— À quinze cents?

— Oui, à quinze cents, mais pour le reste cela ne change pas. Ça va?

— Aie oui, ça va! Monsieur le curé est d'accord?

— Il est d'accord. Ton père ne t'a rien dit, hier soir?

— Hier soir? Non. Hier après-midi, par exemple, il m'a parlé fort. Mais hier soir, j'étais en pénitence. Il ne m'a rien dit.

— Bon, enfin! Dans tous les cas, tu pourras dire merci à monsieur le curé. As-tu d'autres péchés?

— Non.

— Ton père t'a puni? À part hier soir, je veux dire?

— Oui, mon père. Il m'oblige à assister à toutes les messes de semaine durant un mois et il m'a envoyé en pénitence dans ma chambre pour le restant de la journée. J'ai pas soupé, ni regardé «Papa a raison».

— Ouais!... C'est vrai qu'il est sévère, monsieur l'inspecteur.

— Mais je n'ai pas eu de corrections.

— Quoi?

— Laissez faire. Il m'a dit que vous m'aviez suspendu... C'est-y vrai?

— J'ai dit ça comme ça, mais monsieur le curé... Coudon? Tu sers pas la messe, cette semaine, Benjamin?

— Non, pourquoi?

— Bon! Pour ta pénitence, tu feras comme ton père t'a dit. Ça va être assez. Je pense que c'est... Bon! Dans tous les cas. Tu viendras donc aux deux messes par jour, durant un mois. J'en rajouterai pas.

— Bien, mon père.

— Pour ta suspension, disons qu'à partir de la semaine prochaine, tu pourras recommencer à servir. Comme tu seras là pour trois autres semaines, je vais te mettre sur la cédule.

— Merci, mon père.

— Oublie pas de remercier aussi monsieur le curé.

— J'oublierai pas.

— Bon! Tu peux dire ton acte de contrition maintenant, je vais te donner l'absolution. Bon! Vas-y maintenant.

— Mais... Mon père?

— Quoi encore?

— Il reste les vêpres. Vous donnez rien pour les vêpres!

— On n'a jamais rien donné.

— Je le sais bien. Mais nous, il faut venir à l'église, il y en a qui restent loin. Il faut se changer et tout et tout. C'est régulier ça aussi, le dimanche soir. C'est quasiment comme une messe.

— Oui, mais c'est moins long qu'une messe.

— C'est quand même assez long. Écoutez, la messe du curé Michaud et les vêpres, c'est pas mal pareil. Et puis, on manque «Papa a raison». C'est pas pratique.

— C'est éducatif, tu veux dire?

— C'est ça, éducatif!

— Oui, c'est une bonne émission.

— Ça vaut bien quinze cents ça aussi.

— Quinze cents?

— Quinze cents... Si possible?

— C'est beaucoup!

— Pour «Papa a raison»...

— Dix, peut-être?

— Dix, d'accord.

— Bon, ça fait quoi finalement au bout de tout ça, Benjamin?

— Ça fait six messes ordinaires à quinze cents.

— Quatre-vingt-dix cents.

— Pts les vêpres, dix cents, une plastre!

Le corbeau laisse tomber sa proie!

Quatrième commandement de Dieu

Père et mère tu honoreras
Afin de vivre longuement.

Question *412

- Pourquoi devons-nous aimer nos père et mère?
- Nous devons aimer nos père et mère, parce qu'après Dieu nous leur devons la vie, et qu'il les a chargés de pourvoir à nos premiers besoins.

Les commissions

Jacqueline, ma grande sœur, travaille au bureau de poste. C'est pratique, une grande sœur qui travaille au bureau de poste, c'est elle qui rapporte la malle et qui fait les commissions. Papa dit qu'il ne faut pas dire «la malle», mais «le courrier». Il nous demande de dire: «Est-ce qu'il y a du courrier pour moi?» plutôt que «Y a-t-y quelque chose pour moi dans la malle?» Papa, il est bon en français.

Thomas et moi, on fait fâcher Jacqueline parce qu'on dit qu'elle est une «porte-paquets» et qu'elle est timbrée. Alors, elle nous boude et va se plaindre à maman. Quand elle est bien fâchée, elle nous arrive des fois en disant qu'on a

quelque chose dans la malle et qu'elle l'a laissé au bureau de poste et que, si on le veut, on a juste à aller le chercher nous-mêmes. C'est même pas vrai.

À l'Isle-Verte, le bureau de poste, c'est un comptoir spécial dans l'épicerie de madame Dugal. C'est un petit coin à part. Quand on va chez madame Dugal chercher des friandises le midi, avant l'école, Jacqueline, elle, ne nous voit pas. Une fois, elle m'a vu acheter de la gomme balloune et j'ai été obligé de lui en donner.

Si maman a besoin de quelque chose à l'épicerie, elle appelle madame Dugal. À chaque fois, Jacqueline rapporte ce que maman a demandé pour dîner. C'est parce que Jacqueline vient toujours dîner avant nous, elle finit son avant-midi à onze heures; nous, on finit l'école à midi. C'est pour ça qu'en revenant à la maison, elle peut rapporter les affaires que maman lui a demandées d'acheter chez madame Dugal, chez le boucher Fortier ou au magasin Pelletier.

Le magasin Pelletier, c'est un magasin général: il y a des vêtements, des chaussures, de la peinture, des clous, des outils et un peu d'épicerie. C'est aussi l'arrêt d'autobus. Monsieur Pelletier s'occupe de la quincaillerie, madame Pelletier, des vêtements et leur fils, Raymond, de l'épicerie.

Madame Pelletier, quand elle nous fait essayer des vêtements, elle dit toujours que c'est «quoïûte à mort». Quand elle nous dit ça, on se méfie un peu. Moi, la seule personne que je trouve «quoïûte à mort», c'est mademoiselle Charlebois. Mais ça, je ne peux pas le dire, c'est un amour secret. Elle a toujours des souliers rouges.

Nous, on ne prend jamais notre épicerie au magasin Pelletier, on prend notre viande chez le boucher Fortier et, pour le reste, on va toujours à l'épicerie de madame Dugal parce que Jacqueline travaille là, au bureau de poste. En plus, madame Dugal, elle donne des timbres. Pas des timbres de bureau de poste, des timbres Gold Star. Les timbres de bureau de poste, Jacqueline en ramasse des fois pour mon cousin Rodrigue, qui en fait une collection. Une

collection, ça sert à rien, mais des timbres Gold Star, c'est pratique!

Madame Dugal nous en donne autant qu'on a dépensé d'argent. Si maman achète, par exemple, pour vingt plâtres et soixante d'épicerie, madame Dugal lui donne vingt gros timbres d'une piastre et six petits de dix cents. Maman ramasse les timbres et elle les colle dans des petits livrets. Quand elle a assez de livrets qui sont remplis, elle les échange contre des cadeaux-bonis chez madame Dugal.

Ce qu'il y a de tannant, avec Jacqueline, c'est qu'elle ne veut pas faire de commissions les fins d'après-midi ou le samedi. Elle dit qu'elle a assez travaillé comme ça et qu'elle aime mieux se reposer en écoutant le radio dans sa chambre. Papa dit qu'il ne faut pas dire «le» radio mais «la» radio. Mais Jacqueline, elle dit toujours «son» radio. Elle est assez tannante avec son «flouze» de radio transistor. C'est elle aussi qui dit ça, «flouze», et elle ne veut pas nous le prêter, son radio, parce qu'elle ne prête jamais ses affaires, parce que «c'est elle qui les a payées toute seule, avec son argent.»

Quand on s'en plaint à maman, elle prend toujours la défense de Jacqueline parce qu'elle dit que Jacqueline paie pension et qu'il faut la laisser tranquille. Moi, j'aimerais bien ça travailler aussi et payer pension pour ne pas faire les commissions. À part de ça, quand je vais être grand, je vais en avoir un radio, à moi tout seul, et je ne le prêterai pas non plus.

Ça ne me ferait rien de la laisser tranquille, avec son radio, si elle faisait des commissions comme nous, les fins d'après-midi ou le samedi. Mais elle dit aussi qu'elle en a déjà assez comme ça de rapporter «la malle» de tout le monde. C'est pourtant pas compliqué, elle est à même. Elle a juste à prendre les lettres et les apporter. Moi, je transporte bien mon sac d'école tous les jours et ça ne compte pas comme une commission, Gérico!

Moi, je vous dis que si je travaillais au bureau de poste, je la rapporterais bien la malle de tout le monde, «le courrier» comme dit papa. Mais il n'y a pas rien que ça, la malle, dans la vie; il y a les autres commissions aussi, Gérico!

On dirait tout le temps que maman fait exprès pour oublier quelque chose, pour nous faire faire des commissions. Quand c'est pas chez madame Dugal, c'est au magasin Pelletier, chez le cordonnier Durand, chez le boucher Fortier ou au presbytère pour acheter des messes. Heureusement que je peux encore partager ces corvées-là avec Thomas. Mais l'année prochaine, je vais être tout seul; Thomas s'en va pensionnaire, comme Jean-Benoît, à La Pocatière.

Déjà, il a commencé à en faire moins, de commissions, parce qu'il dit qu'en septième année, on fait beaucoup plus de devoirs. Il dit aussi que, comme il a treize ans, ça fait quatre ans de plus que moi qu'il fait des commissions et que c'est à mon tour. Ça fait que quand je reviens de l'école, l'après-midi, et que maman a une commission à faire, c'est toujours moi qui dois y aller parce que Jacqueline est fatiguée et que Thomas doit étudier.

Il y a des fois que ça ne me tente pas. Je vous jure. Maman me demande alors: «Aimes-tu tes parents?» Ce à quoi, c'est bien sûr, je réponds toujours «oui». Mais à tout coup, elle continue de plus belle: «Aimer ses parents, c'est leur faire plaisir... Alors, si tu veux me faire plaisir, tu feras ci, tu feras ça.» Et patati, et patata!...

C'est pas toujours de tout repos, «aimer ses parents», avec une mère comme la mienne, il faut toujours lui faire plaisir. Pas moyen de dire «non». En plus de ça, comme j'aime ma mère, je fais ci, et je fais ça, et patati, et patata! Bref, je lui fais plaisir et je lui fais ses commissions.

Il y a une fois, je lui ai dit: «Maman, je vous aime, mais je ne ferai pas ce que vous me demandez!» Alors, elle a fait une grimace et elle s'est mise à pleurer. Elle m'a dit que c'était pas une façon de parler à sa mère, qu'elle le dirait à papa et qu'il me corrigerait. Il m'a corrigé. Depuis, je pense que je suis mieux de lui faire plaisir.

Mais si je pouvais, je lui ferais vraiment plaisir, à maman. C'est bien beau, faire des commissions; mais c'est pas un vrai plaisir, c'est juste rendre service. Moi, je sais ce qui lui ferait le plus plaisir, à maman. C'est simple comme bonjour. C'est de sortir de la maison. Pas pour aller au village, pour faire des commissions; mais plus loin, sortir du village.

Elle ne manque jamais une occasion de faire un petit tour d'auto, ne serait-ce que pour aller voir mon oncle Philippe, à Trois-Pistoles; ou un mort au salon funéraire, à Rivière-du-Loup, pour aller lui porter sa messe; ou mieux encore, aller voir Jean-Benoît, au Collège Sainte-Anne, à La Pocatière. Elle devient fière comme un coq quand ils annoncent: «Jean-Benoît Amyot est demandé au parloir, Jean-Benoît Amyot!»

Le plus grand plaisir pour elle, c'est d'aller à Québec voir sa famille sur la côte de Beaupré. Mais, c'est loin et on n'y va pas souvent, juste quand papa a affaire. Mais ça, c'est un voyage, c'est pas pareil.

C'est pour ça qu'elle compte toujours sur son traditionnel et toujours apprécié «petit tour d'auto» du dimanche après-midi pour «s'évader un peu et se changer des airs de la maison», comme elle le dit. Le problème, c'est que papa est inspecteur d'écoles et qu'il voyage toute la semaine. Il faut donc qu'il aime beaucoup maman et qu'il veuille vraiment lui faire plaisir, pour reprendre le volant à chaque dimanche.

Ça n'empêche pas mon père de faire une petite grimace à chaque fois et de boudier, pour le restant de l'après-midi. Parce que, pour lui, c'est de «rester enfin tranquille à la maison» qui lui fait plaisir. Alors maman, qui l'aime sans doute beaucoup elle aussi, renonce parfois en pleurant à son petit tour d'auto, pour laisser mon père profiter de la tranquillité du dimanche après-midi. Dans ces cas-là, elle se retire doucement dans la cuisine et va essuyer ses quelques larmes avec son beau tablier du dimanche.

Moi, je trouve ça plate, les dimanches. Quand on sort, papa boude; quand on sort pas, maman pleure. Et moi, les larmes, j'aime pas ça. Surtout quand c'est maman qui pleure. Quand elle pleure, je vais la trouver des fois dans la cuisine. Alors, elle me dit que «dans l'amour il faut toujours un peu souffrir pour faire plaisir à l'autre.» Dans ce temps-là, Gérico, moi, j'aime pas ça, l'amour.

Heureusement, des fois, il y a Jean-Benoît. Quand il est à la maison, on dirait que ça ne le dérange pas, les larmes de maman. Il va la rejoindre dans la cuisine et lui dit «que la femme d'un inspecteur d'écoles, c'est une femme de marin, qui parle de voyages et qui attend au bout du quai.» Il trouve toujours un truc pour la faire rire. Elle se remet alors de ses émotions et elle se reprend en lui disant: «Arrête donc, grand niaisieux. Si tu veux me faire plaisir, va chercher les cartes, on va jouer au Charlemagne à deux.» Moi, je ne joue pas au Charlemagne, je joue seulement à la Dame de pique.

Aujourd'hui, c'est pas dimanche et Jean-Benoît n'est pas là. C'est samedi, jour d'épicerie. Maman, qui en revient, est tout excitée à l'idée de pouvoir compléter son troisième livret de timbres Gold Star. Avant même de ranger ses sacs de provisions, elle sort ses livrets et colle ses timbres neufs. Elle complète ainsi son troisième livret et me demande de lui faire plaisir en allant chez madame Dugal lui changer ses trois livrets pour un ensemble de quatre couteaux à steak.

J'aime maman. Je lui fais plaisir. Je reprends donc tout bonnement le trajet vers l'épicerie pour lui faire plaisir et accomplir la commission demandée. Je ne suis pas rendu à l'arrêt d'autobus du magasin Pelletier que je me mets à réfléchir un peu: quatre couteaux à steak pour six personnes, il en manque bien deux!

Ça prendrait juste deux couteaux parce que, la plupart du temps, maman ne fait du steak que pour elle-même et papa. Dans ces moments-là, elle nous sert son fameux macaroni au fromage, du bon pâté chinois ou mieux, des galettes aux patates qui, pour nous, valent bien mieux qu'un steak. Ce n'est pas nous qui n'aimons pas le steak, c'est papa qui n'aime pas les galettes aux patates.

Pourtant, c'est tellement bon. Ça prend un restant de patates pilées de la veille. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Puis là, maman rajoute un peu de lait et de la farine. Elle mélange tout ça pour que ça fasse une grosse pâte. Ensuite, elle l'aplatit avec son rouleau à pâte et la découpe en faisant des grands carrés avec un couteau. Quand c'est fini, elle nous donne des retailles des fois et elle fait cuire les galettes directement sur le poêle à bois. Quand elles sont cuites, on met un gros morceau de beurre dessus. Moi, j'aime ça le regarder fondre. Puis quand on mange nos galettes, ça fond dans la bouche. Quand maman fait des galettes aux patates, elle sont toujours meilleures que la dernière fois.

Quatre couteaux à steak pour deux personnes, il y en a deux de trop! Ou bien, c'est quatre couteaux à steak pour six personnes et il en manque deux! Si elle fait ça parce que Jean-Benoît est pensionnaire, elle se trompe encore, on reste cinq. Si elle prend quatre couteaux pour les fois que papa est parti lui aussi, là, elle est toujours dans l'erreur: on ne mange pas de steak quand papa n'est pas là!

Vraiment, en prenant quatre couteaux pour six personnes, maman fait un mauvais calcul. Maman, elle est capable de me corriger toutes mes fautes de français, même celles de Thomas et de Jean-Benoît, qui est rendu au collège, mais en arithmétique, elle n'a pas l'air de valoir grand-chose.

Quatre couteaux à steak pour six personnes! C'est un mauvais calcul. Comme disent les Dupont et Dupond des

albums de Tintin: «Je dirais même, je dirais plus, c'est un très mauvais calcul! Quatre couteaux pour six, ça ne se peut pas, Gérico!

Pire! Si elle espère ramasser des timbres pour trois autres livrets et les échanger pour un autre ensemble de quatre couteaux, ça ne va pas mieux: huit couteaux pour six personnes, il y en a encore deux de trop! C'est comme la passe de Christophe Colomb, il fallait y penser.

Gérico, je ne sais pas à quoi elle a pensé! Je trouve que maman se met dans l'embarras en voulant échanger tout de suite ses trois pauvres petits livrets. Elle ferait mieux de compléter un seul autre livret et choisir un autre cadeau-boni chez madame Dugal que de mettre tout le monde mal à l'aise avec seulement quatre couteaux.

J'en suis rendu là, dans mes réflexions, quand j'arrive à l'épicerie de madame Dugal.

•Bonjour, madame Dugal.

— Bonjour, mon petit Benjamin.

— Je viens pour maman.

— A-t-elle oublié quelque chose, mon petit?

— Non! C'est pour ses timbres.

— J'ai toujours ben pas oublié de donner ses timbres à madame Amyot par malheur?

— Non, non. C'est des livrets qu'elle veut changer!

— Ah oui? Et combien de livrets t'a donnés ta maman, mon petit Benjamin?

— Trois, madame Dugal.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle t'a dit qu'elle voulait pour ses livrets, mon bel enfant?

— Justement, elle ne sait pas trop!

— Vraiment? Elle ne le sait pas?

— Elle m'a juste dit qu'elle voulait quelque chose pour la cuisine et qui pourrait servir à toute la famille.

— Mon Dieu! J'ai vraiment pas grand cadeau-boni en stock de ce temps-ci.

— C'est pas grave, elle m'a dit de choisir ça à mon goût.

— Seigneur! Ça m'embête! Je crois que je vais l'appeler! Je ne sais vraiment pas quoi lui donner. Je vais l'appeler!

— Non, non! Vous n'avez pas besoin d'appeler, madame Dugal, c'est moi qui choisis. Elle m'a dit: «Benjamin, prends les trois livrets, va chez madame Dugal et choisis quelque chose qui te ferait plaisir.»

— Doux Jésus! Elle est donc ben fine, madame l'inspecteur! Si c'est comme ça, viens voir ça avec moi dans mon bureau, mon petit Benjamin.»

Madame Dugal aussi, elle est fine. Elle ne le dit jamais à maman, ni à ma sœur, quand je vais m'acheter des bonbons à l'épicerie, le midi. Ce n'est pas une porte-paquets comme Jacqueline. C'est parce qu'elle aime ça, le sucré, elle aussi. Elle est presque aussi grosse que papa. Peut-être plus, même.

Papa ne veut pas qu'on dise qu'elle est grosse. Il faut dire qu'elle fait de l'embonpoint. Elle a toujours des robes fleuries et on voit à travers. Et puis, elle sent l'eau de «colonne». Papa, des fois, mais pas souvent, il dit qu'elle s'habille comme la «chienne à Jacques». Quand il dit ça, maman lui rappelle que Jacqueline travaille là et il n'en dit pas plus. Moi, je ne peux pas vous en conter beaucoup plus, je ne sais pas de quel Jacques il parle. J'en connais pas de Jacques qui a une chienne et je ne sais même pas comment ça peut s'habiller une chienne.

Madame Dugal appelle tous les enfants par leur petit nom. Elle nous connaît tous par notre prénom. Elle ne se trompe jamais. Le midi, on va souvent à l'épicerie s'acheter des friandises chez madame Dugal. On s'achète de la gomme balloune et de la réglisse. Il y a des boules noires à trois pour une cent. C'est pas cher!

Il y a aussi les petits bonbons mous et sucrés. Je ne sais pas leur nom. Je ne sais pas si vous les connaissez? C'est pas nécessaire, on a juste à les montrer dans la vitre du comptoir, et madame Dugal nous comprend et elle nous en vend. Moi, j'aime ça parce que Jacqueline ne nous voit pas; sinon elle le dirait à maman, c'est une «porte-paquets».

La seule chose qui est énervante avec madame Dugal, c'est qu'elle met toujours un «mon petit» devant notre prénom. Un «mon petit» pour les petits gars; et une «ma petite» pour les petites filles. Si par malheur elle oublie un prénom, supposons le mien, elle va m'appeler «mon petit Amyot». Une fois, elle m'a traité de «mon petit morveux» parce que je lui avais répondu comme monsieur Marquis, notre marchand de légumes: «Bonjour et merci, ma petite madame.»

Elle me fait donc monter dans son bureau. J'aime assez ça, aller là, dans son bureau! Je n'y vais pas souvent, juste avec maman, pour les cadeaux-bonis. Son bureau, c'est encore mieux que sa cuisine.

Parce que dans sa cuisine, j'y vais des fois. Il n'y a pas grand-chose, dans sa cuisine. Il y a juste monsieur Dugal, qui est là et qui se berce. Il ne travaille plus parce «qu'il a trop travaillé quand il était jeune». Ça fait qu'il reste à la maison et qu'il se berce devant la fenêtre de la cuisine. Il est tout le temps assis là dans sa chaise berçante. Il a les souliers détachés et il porte des lunettes fumées. C'est «pour ses yeux».

Il reste des journées entières dans sa chaise bercante et il siffle son air. C'est pas qu'il siffle vraiment, il chuchote, il suinte, il sifflote, il gazouille, je ne sais pas le mot juste. Il fait «thu-thithu-thithu, thithu-thithu». Puis, il recommence. C'est pas une vraie chanson, c'est son air. Siffler, ça ne le fatigue pas. Je pense que c'est lui qui a montré à Jacqueline ce qu'il faut dire pour ne pas faire de commissions.

Mais le bureau de madame Dugal, c'est impressionnant. Elle a un gros et vieux pupitre d'école, avec un tas de paperasses dessus et une vraie calculatrice avec un rouleau de papier et une poignée. J'ai joué avec, une fois. Elle a aussi des étagères avec plein de papiers qui dépassent de partout, c'est extraordinaire. Je n'ai jamais vu autant de papiers. Jacqueline dit qu'elle est capable de s'y comprendre, je ne sais pas comment elle fait.

«Bon, reprend-elle, voyons-ça, voyons-ça, voyons-ça!»

Alors, madame Dugal ouvre tout grand un tiroir de son gros classeur qui renferme tous les cadeaux-bonis qu'elle garde pour ses timbres Gold Star. C'est juste des petits cadeaux parce que les gros, maman m'a dit qu'elle les fait venir de Montréal.

Mes yeux tombent d'un seul coup sur un objet bizarre. C'est une cuillère à crème glacée avec une petite clenche pour le pouce pour faire tomber la boule. Je ne vois même pas les couteaux à steak. Y en a-t-il? Je ne sais pas. D'un seul coup, d'un seul, mes yeux, comme s'ils voulaient sortir de ma tête, se jettent sur cette cuillère à crème glacée en criant lapin. Je ne sais pas si ça se peut, des yeux qui crient «lapin»; mais moi, c'est ce que je ressens. Un peu plus, je les entendrai, je vous jure!

C'est le coup de foudre! Madame Dugal est encore toute perdue dans ses cadeaux et répétant des «mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!» que je lui lance:

«Ça prend combien de livrets pour cette affaire-là, madame Dugal?»

— Quelle affaire?

— Ça, là!

— Ça?

— Non! La patente...

— Quelle patente?

— Ça!

— Ça?

— Non! Ça là, à côté!

— Ah! Ça?

— Oui! Ça!

— Ça???

— Out, oui, ça! Ça! Cette affaire-là! Ça prend combien de livrets pour ça?

— Trois livrets, mon petit Benjamtn.

— Alors, c'est ça que je vais prendre.

— Ça?

— Oui! Ça!

— Tu es sûr que ta maman va aimer ça?

— Oh oui! Madame Dugal.

— Mon Dieu! C'est vraiment pas grand-chose pour trois livrets! Tu ferais peut-être mieux de choisir autre chose...

— Non, non, c'est ça que je veux! C'est quelque chose pour la cuisine et qui peut servir à toute la famille.

— Regarde, j'ai des couteaux à steak pour trois livrets, peut-être que ta mère aimerait ça?

— Y en a rien que quatre et on est six chez nous!

— C'est ben vrai! J'ai pas pensé à ça. Mon Dieu, mon Dieu! Peut-être que ta mère aimerait mieux attendre d'avoir un quatrième livret?

— Non, non, je vais prendre ça!

— Elle serait mieux d'attendre que je renouvelle mon stock?

— Non, non, j'ai les trois livrets et maman m'a dit de me faire plaisir et de choisir. Moi, c'est ça que je veux! Cette patente-là!

— Tant mieux parce que là, j'ai vraiment pas grand-chose. D'accord, donne-moi tes trois livrets!

Je suis sûr que maman sera contente. D'ailleurs, une cuillère comme celle-là c'est drôlement pratique, même si on n'a pas de cornets, on peut mettre les boules de crème glacée directement dans les assiettes. Ma tante Béatrice, c'est ça qu'elle fait à Trois-Pistoles!

«Benjamin!?! Qu'est-ce que tu me rapportes là? C'est des couteaux à steak que je t'ai demandés!

— Je sais, maman.

— Bien, qu'est-ce que tu fais avec cette affaire-là?

— Des couteaux, on n'en aurait pas eu pour tout le monde, il y en a rien que quatre! Alors que ça, ça peut servir à toute la famille.

— Mais c'est pas ça que je t'ai demandé!

— Mais c'est bien plus pratique. Puis c'est beau à part de ça. Regardez! Clic, clic, clic!

— Benjamin! Arrête-ça, veux-tu! Et si tu veux me faire plaisir, tu vas retourner voir madame Dugal et tu vas me changer ça pour mes couteaux à steak!

— Mais maman!

— Il n'y a pas de mais maman! Tu vas me changer ça pour mes couteaux à steak! As-tu compris?

— Mais maman!

— Benjamin! Qu'est-ce que je viens de te dire?

— Mais...

— Tu ne me feras pas répéter! C'est pas ça que je t'ai demandé. C'est des couteaux à steak.

— Maman?

— Quoi encore?

— Maman? M'aimez-vous?

— Bien oui, je t'aime! Mais c'est pas ça que je t'ai demandé...

— Aimer, c'est faire plaisir. Moi, maman, c'est ça qui me fait plaisir!

— Mais que veux-tu que je fasse de cette affaire-là? On n'est pas dans un restaurant, ici!

— Je pourrais le garder comme jouet. Regardez, maman! Clic, clic, clic, clic, clic! Regardez!

— Benjamin! Arrête-ça tout de suite, je t'ai dit. C'est pas un jouet! C'est pour la crème glacée et les patates pilées.

— Bien oui! Les patates pilées! On en fait souvent. On pourrait faire des boules, pis si y en reste, on fera des galettes aux patates. Faites-moi plaisir, maman, si vous m'aimez...

— Mais...

— Pour une fois, rien qu'une fois!

— Bon. Bon. D'accord! Mais arrête de jouer avec ça et retourne à l'épicerie!

— Mais pourquoi, maman, si on la garde la cuillère à boule?

— Écoute, fais-moi plaisir et va me chercher de la crème glacée.



Cinquième commandement de Dieu.

Homicide point ne seras
De fait ni volontairement.

Question 427

- Que nous défend le cinquième commandement?
- Le cinquième commandement nous défend: 1° de nous donner la mort, ou de la donner aux autres, et même d'en avoir le désir; 2° de blesser ou frapper le prochain, de le haïr, de lui dire des injures, de nous venger de lui; 3° de le scandaliser.

Les chats

Pompon a eu des chats. Pompon, c'est notre chat. C'est drôle parce que notre chat, c'est une chatte, c'est pour ça qu'il a eu des chats, qu'elle a eu des chats. Des petits chats, six.

Elle les a cachés dans une vieille boîte de chaussures, au fond de la garde-robe de l'entrée, en dessous de l'escalier. Papa veut qu'on dise «la» garde-robe; d'habitude, nous, on dit «le» garde-robe. Papa, il est bon en français. C'est parce qu'il est inspecteur d'écoles. Moi, je ne suis pas aussi

bon que lui, mais je me force. C'est pour ça que j'ai écrit que Pompon avait mis ses petits dans «la» garde-robe. C'est meilleur pour le français.

Ça été facile de voir que Pompon les avait eus, ses petits, parce qu'elle est devenue toute maigre, après. Parce qu'avant, elle était grosse et qu'elle ne voulait plus jouer avec nous. Au début, je pensais qu'elle prenait de «l'embon-point», comme madame Dugal. Mais c'était pas ça. C'est qu'elle allait avoir des petits et maman nous a dit de la laisser tranquille. Mais là, je suis content parce que je vais pouvoir jouer avec elle, comme avant, et avec ses petits aussi.

C'est laid, un petit chat, quand ça vient au monde. Ça prend trois, quatre jours avant de ressembler un peu à un vrai chat. C'est petit aussi, un petit chat. C'est pour ça que Pompon laisse les siens dans la garde-robe. Elle ne veut pas les perdre. Moi, je vais les regarder. Pompon me laisse y toucher. Ils sont tous doux. Ils sont beaux aussi. On a été chanceux parce que Pompon, elle n'est pas belle tout de suite, elle a juste de beaux yeux. Ses yeux ressemblent à des bôlés. Maman dit qu'elle est venue au monde dans une gouttière et que c'est pour ça qu'elle n'est pas belle. Mais ses petits, ce n'est pas des chats de gouttière, c'est des chats de garde-robe.

Thomas et moi, on voudrait tous les garder. Maman nous dit que c'est sûrement pas possible de garder sept chats dans la maison et de nous enlever ça de l'idée. Maman est supposée en parler à papa quand il reviendra, pour savoir ce qu'on va faire avec les petits chats. Elle nous a demandé de ne pas faire choquer notre père avec ça. Aussi bien dire tout de suite qu'on ne les gardera pas.

Quand Thomas avait trouvé Pompon et qu'il l'avait amenée à la maison, ça avait fait toute une histoire avec papa. C'est maman qui avait finalement décidé de la garder «si les enfants s'en occupaient».

Moi, je pense que maman l'a gardée pour elle. Elle nous a mis ça sur le dos mais, dans le fond, c'était pour elle.

Depuis trois ans, depuis que je vais à l'école, elle est toute seule à la maison dans le jour. C'est pour ça que je pense qu'elle a voulu garder Pompon, pour se désennuyer.

Nous, on pouvait le dire qu'on voulait garder le chat que Thomas avait trouvé, mais pas elle. Parce que papa, il n'aime pas ça, les animaux. Alors, quand elle a dit qu'on le garderait «si les enfants s'en occupaient», Thomas et moi, on a dit «oui, oui, oui!» et elle a dit «d'accord», et papa n'a rien dit. On a été chanceux.

Que faire avec les chatons de Pompon? Thomas et moi, on voudrait bien les garder. J'ai beau essayer de m'enlever ça de l'idée, comme maman a dit, c'est impossible. Ça ne me sort pas de la tête. C'est comme une chanson de Noël, dans le temps des fêtes. Moi, c'est «Le petit renne au nez rouge. Ah! Comme il était mignon.»

«Les garder! Les garder! Les garder!» C'est ça que je demande à Jésus, en faisant ma prière: «les garder!» «Petit Jésus, vous qui êtes venu sur la terre dans une étable, faites que papa nous laisse garder nos petits chats qui sont nés dans la garde-robe.»

«Non!

— Mais...

— Non! Non, c'est non. Il n'est pas question de garder tous ces chats dans la maison. Votre mère a assez à faire pour vous élever comme du monde, il n'en est pas question.

— On pourrait en garder chacun un?

— J'ai dit non. Vous avez assez de votre affreuse chatte. On ne gardera sûrement pas ces petits bâtards. Dès qu'ils

auront quatre semaines, vous allez me débarrasser de ces bouches inutiles à nourrir.

— Georges, c'est pas beaucoup, quatre semaines.

— C'est assez! Vous trouverez quelqu'un à qui les donner. C'est compris? Quatre semaines! Pas un mois, quatre semaines. Pas un jour de plus. Et je ne veux pas avoir à revenir là-dessus. Et pour commencer, vous allez me vider le fond «du» garde-robe et les installer dans le garage. Tout de suite à part de ça. Attendez pas que je me fâche plus que ça!»

Papa, quand il est fâché, il oublie tout le français qu'il veut nous montrer.

À la demande de papa, Thomas et moi, on installe nos petits chats dans le garage. On pourra pas les garder! Il faut les donner. Mais à qui? Nous, on aurait voulu les garder, les petits. Thomas et moi, on s'en était déjà choisi chacun trois et on est devenu leurs parrains.

C'est pratique, un parrain, dans la vie. Moi, mon parrain, il m'envoie toujours deux piastres par la poste à ma fête. C'est Jacqueline qui me rapporte ma carte avec un deux piastres dedans. Je suis bien content d'avoir un parrain. Je ne sais pas si mes petits chats vont être contents de moi comme parrain, parce que là, il faut que je trouve à les placer. Peut-être qu'après, je pourrai leur envoyer des cadeaux par la poste, à mes chats-filleuls.

Jean-Marc Dubois m'en prend un et madame Garon, qui vient aider maman à faire son ménage, en prend deux qui sont parrainés par Thomas. Thomas, c'est le chouchou de madame Garon. Elle lui pardonne tout.

Moi, elle ne m'aime pas parce que, quand elle nous fait à manger, je ne trouve pas ça bon. Elle fait du ragoût qui n'a même pas de viande dedans. Quand elle nous garde des

fois, elle fait du ragoût juste avec de la farine et de l'eau. C'est rien que des patates et de la sauce brune, pas de viande... Pouah! Et moi, je ne l'aime pas madame Garon et son ragoût, il est méchant. Thomas, il en mange de son ragoût et c'est son chouchou. «Elle est bien tannante – comme dit maman – mais je ne pourrais pas m'en passer.» Moi, madame Garon, je m'en passerais bien volontiers.

Il nous reste trois filleuls, ceux qui ressemblent le plus à Pompon. On a beau naître dans une garde-robe, quand on a une mère de gouttière, ça ne donne vraiment pas de chance.

J'ai pensé en donner un à mon cousin Rodrigue. L'autre jour, on a été faire un petit tour d'auto aux Trois-Pistoles et je lui en ai parlé. Il n'a pas voulu. Il m'a dit qu'il ne faisait pas de collection de chats. C'est un tarlais.

En grandissant, ils sont de moins en moins beaux. Ils n'embellissent pas, mais ils grossissent vite en Gérico, par exemple! C'est de valeur qu'ils soient si laids, ils sont si fins. On a beau naître dans une garde-robe, quand on est élevé dans un garage, ça ne donne pas de chance non plus.

Nos quatre semaines sont passées et il faut se débarrasser de nos chats maintenant. D'autant plus que Pompon, qui est revenue à la maison, se comporte comme mademoiselle Bergevin. C'est la maîtresse d'école de deuxième année.

Mademoiselle Bergevin, c'est une vieille fille, comme on dit nous autres, mais papa dit qu'il faut dire qu'elle est célibataire. Dans tous les cas, mademoiselle Bergevin, même si elle est entourée d'enfants, elle a l'air de trouver ça tannant. Elle est toujours fatiguée et elle ne rit jamais.

Et maintenant, c'est Pompon qui ressemble à une vieille fille. Elle ne veut jamais jouer avec nous comme elle le faisait avant. Elle ne joue même plus avec ses petits. Moi, je

trouve ça bien curieux. Avant d'avoir ses petits, Pompon, c'était une vieille fille et elle était fine comme mademoiselle Charlebois. Maintenant qu'elle a eu ses petits chats, elle est rendue méchante comme mademoiselle Bergevin.

Ne trouvant personne à qui on pourrait donner nos chatons, maman décide de les offrir à monsieur Marquis. Monsieur Marquis, c'est notre marchand de légumes. Pour dire vrai, il est cultivateur à Cacouna, le village voisin. Nous aussi, à l'Isle-Verte, on en a des cultivateurs au village, mais ils ne passent pas par les maisons. Il y a juste monsieur Marquis, de Cacouna, qui passe.

Le samedi matin, il fait le tour des maisons de l'Isle-Verte pour vendre «le fruit de sa récolte». C'est maman qui dit ça, «le fruit de sa récolte», mais moi, je peux vous dire tout de suite que c'est rien que des légumes. C'est mêlant, être cultivateur. C'est comme les tomates. Mademoiselle Charlebois dit que la tomate, c'est un fruit et monsieur Marquis, il dit que ses tomates sont des légumes.

Une fois, j'ai demandé à papa de m'expliquer ça, parce qu'il est bon en français: il nous reprend tout le temps. Il m'a raconté toute une histoire avec des graines et des fleurs, du pollen et des abeilles, des pommes et des patates, et finalement, je n'ai rien compris.

Monsieur Marquis, le samedi, il vient à la maison vers neuf heures. Il ne sonne pas à la porte, parce qu'il passe toujours par la porte d'en arrière, celle de la cuisine d'été, et qu'on n'a pas de sonnette en arrière. Nous, on peut aller répondre à la porte d'en arrière quand ça frappe. Mais monsieur Marquis, il ne frappe pas non plus. Il ouvre la porte de dehors, passe par la cuisine d'été et il arrive directement dans la cuisine, comme un coup de vent, sans frapper. «Bonjour ma petite madame! Des beaux légumes pour un petit bouilli?» Quand maman n'est pas dans la cuisine,

quand il arrive, il dit quand même: «Bonjour ma petite madame!», même si c'est papa qui est là. Mais maman n'est jamais loin et c'est toujours elle qui fait affaire avec lui. «Geneviève! Monsieur Marquis est arrivé!»

En fait, monsieur Marquis et maman sont comme deux vieux complices qui s'attendent d'un samedi à l'autre. Chaque samedi, vers neuf heures, monsieur Marquis ne manque pas son arrivée avec son «Bonjour ma petite madame! Des beaux légumes pour un petit bouilli?» et maman lui achète, d'un samedi à l'autre, tout ce qu'il lui faut pour son fameux bouilli, qui n'est jamais petit de toute façon.

On a bien un jardin, mais ça prend beaucoup de légumes à maman pour faire son bouilli. Dans notre jardin, il n'y a pas tous les légumes pour le bouilli de maman. Puis, il n'est pas grand, notre jardin. Il est à côté du garage, sur la gauche, un peu en bas. Il y a un escalier de trois marches pour descendre au jardin. Avec l'escalier, il y a une petite galerie accrochée au garage pour étendre le linge. Parce que c'est là qu'est la grande corde à linge, celle qui va du garage au fond du jardin. Maman, quand elle fait son grand ménage, c'est sur la grande corde qu'elle étend le linge. La petite corde à linge est fixée à la cuisine d'été. C'est elle qui sert le plus souvent.

Nous, les cordes à linge, on ne s'en sert pas. Mais la petite galerie du garage, par exemple, ça c'est plaisant. C'est là qu'on fait le «saut de la mort». C'est comme Gonzague Kirouac, le pilote de course automobile de Rivière-du-Loup. Quand il y a des courses, il fait le «saut de la mort», en sautant par-dessus des autos. Moi, je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler.

Le «saut de la mort», c'est Jean-Benoît qui me l'a montré. Je m'installe dans ma «Torpédo», en me penchant la tête. Jean-Benoît et Thomas me poussent en courant avec des bâtons qu'ils appuient en arrière de ma Torpédo. Papa,

il appelle ça une «voiturette». C'est une petite voiture à quatre roues et il ne veut pas qu'on dise «express», parce que c'est de l'anglais. Moi, je dis «Torpédo», c'est marqué dessus en rouge.

Là, je fais mon «Gonzague Kirouac». Je dirige ma Torpédo vers la galerie du garage, je garde la tête bien penchée, pour ne pas frapper le bras de la galerie, et je plonge dans le jardin! «Le saut de la mort!»

À chaque fois que je fais le «saut de la mort», maman nous dit que je peux me faire mal et qu'on va finir par abîmer son jardin. C'est vrai que je me fais mal, mais je ne me plains pas, maman nous disputerait encore plus. Quant à son jardin, c'est toujours Jean-Benoît qui se fait parler des dommages qu'on fait. Alors, Jean-Benoît lui dit que monsieur Marquis va passer et qu'elle n'aura qu'à lui acheter les légumes dont elle a besoin.

«Bonjour ma petite madame! Des beaux légumes pour un petit bouilli?»

— Maman, monsieur Marquis est arrivé.

— Bonjour, monsieur Marquis. Je vous attendais.

— Comme tous les samedis, hein, madame l'inspecteur?

— J'ai quelque chose de spécial à vous demander.

— Ah oui? C'est quoi?

— Vous, monsieur Marquis, vous devez bien avoir des chats sur votre ferme?

— Ah oui, j'en ai.

— Écoutez, on en a trois, on a trois petits chatons qu'on voudrait placer. Si vous les amenez chez vous, ça ferait bien mon affaire.

- Des chats?
- Trois petits chats de plus, ça ne devrait pas vous déranger.
- J'ai déjà cinq chattes.
- Les enfants pourraient vous les montrer. Ils ont déjà un mois, vous pourriez peut-être les prendre?
- J'en ai déjà ben trop.
- Allez les chercher, les enfants!
- Restez icitte les "tits gars. J"les prends pas vos petits!
- J'avais pensé...
- Oubliez ça. Même moi, les petits, je ne les garde pas.
- Ah non?
- Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça?
- Vous ne les gardez pas?
- J'en ai déjà en masse, des chats. J'ai pas de vermine dans mon étable, plus rien. Ça fait que les petits, j'les garde pas.
- Qu'est-ce que vous faites avec vos petits chats? Vous les donnez?
- Non, non, je m'en débarrasse.
- Oui, mais comment?
- Les petits chats: paf!
- Quoi?
- C'est facile, je prends les petits, quand la mère est pas là, je les pogne un par un, pis je les pitche su'l mur d'la grange: paf!
- Vous faites ça? C'est comme ça que vous les tuez?
- Ça dure pas longtemps.
- Mais...

- Y souffirent pas à part de ça.
- Ouais? Moi qui pensais vous offrir mes petits chats...
- Ben, c'est comme ça!
- Je ne voudrais pas que ce soit ça qui leur arrive.
- Ben, écoutez ma petite madame, si vous avez pas d'autre chose à faire avec, c'est ben la seule façon de s'en débarrasser.
- Dans tous les cas...
- Dans tous les cas, c'est pas compliqué. Un bon swing, pis: paf! C'est fini, pis ça leu fait pas mal.
- ...
- Y a rien qu'ça qu'on peut faire avec. Même votre jeune, icitte (c'est moi!), y serait capable de faire ça.
- Bon, ben, je vais y repenser.
- J'vous l'dis, c'est pas long.
- Dans tous les cas, donnez-moi donc ce que ça me prend pour mon bouilli.

«Paf! Sur la grange!» Pauvres petites bêtes! Nous autres, à part de ça, on n'en a pas de grange. On a rien qu'un garage. Puis nos petits chats, ils sont déjà gros. Qu'il la garde, sa Gérico de grange, monsieur Marquis! Il est méchant, monsieur Marquis. Moi, j'en mangerai pas de son bouilli. Paf!... Qu'il les garde les fruits de sa récolte, puis ses légumes avec! Voir s'il n'a pas de place sur sa ferme pour garder trois beaux petits chats.

«Les enfants, il va falloir vous débarrasser des petits chats de Pompon. Ça vient de faire quatre semaines mercredi. Vous savez ce que votre père a dit. Vous êtes chanceux, vous avez eu trois jours de plus et votre père revient juste pour le dîner. Ce matin, je pensais que monsieur Marquis pourrait les prendre, mais ça ne marche pas. Ça fait qu'il faut trouver quelque chose pour s'en débarrasser.

— On va les garder!

— Non Benjamin. On ne peut pas les garder, on n'a pas le choix.

— Ben, pourquoi?

— Qu'est-ce que votre père a dit?

— Moi, je peux garder mes filleuls dans ma chambre.

— Aie Benjamin! C'est ma chambre aussi. T'as rien qu'à les donner, tes filleuls. Moi, il m'en reste rien qu'un, pis si y en a un qui vient dans notre chambre, ça va être lui, ça va être le mien.

— Thomas, il n'est pas question de chats dans votre chambre. C'est tout, ça, bon! On ne peut pas les garder, et je ne le dirai pas deux fois.

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— On n'a pas trouvé à les donner, ils sont trop laids.

— Vous avez entendu ce que monsieur Marquis a conté?

— On ne fera pas ça!

— Moi, je ne veux pas!

— Je pense qu'il y a une autre méthode qu'on peut prendre.

— C'est quoi?

— Écoutez, je vais vous dire une chose.

— C'est quoi qu'on va faire?

— Quand j'étais petite et que notre chatte avait des

petits, papa les prenait, il les mettait dans une poche de patates et il les noyait dans une chaudière. Ça fait que c'est ça que vous allez faire.

— On va les noyer?

— C'est ça qu'on faisait chez nous.

— Mais ils vont mourir?

— Ils vont se débattre un peu, mais ça ne leur fera pas mal.

— Mais maman?

— Écoutez, c'est dit, c'est dit! Vous allez me débarrasser de ces petits chats-là aujourd'hui même. Organisez-vous pas pour faire choquer votre père. C'est bien assez qu'il ait été parti toute la semaine et qu'il soit pas revenu hier soir. N'attendez-pas qu'il revienne puis qu'il voie vos petits chats! Mettez pas ces chats-là devant sa vue, il pourrait se fâcher. C'est compris? Il est supposé revenir pour midi. Je lui ai promis que, quand il reviendrait, les petits chats ne seraient plus là. Vous savez ce qu'il en pense. Moi, je pensais les donner à monsieur Marquis mais, vous l'avez entendu comme moi, il n'en veut pas. Vous comprenez? Ça fait que, si vous voulez qu'on garde Pompon, vous irez chercher une chaudière et une poche de patates dans la cave, et vous me ferez disparaître vos petits chats du garage!

— Maman?

— Thomas, qu'est-ce que je viens de dire?

— Qu'est-ce qu'on va faire après?

— Après quoi?

— Quand nos chats vont être noyés. Qu'est-ce qu'on va faire après?

— Bien, vous les...

— On pourrait les enterrer!

— Oui, c'est ça, vous les enterrerez dans le fond du jardin.

— On va leur mettre une croix.

— Faites ce que vous voulez, mais je vous dis, faites tout ça avant midi. Avant que votre père arrive.*

Thomas et moi, on se retrouve donc, avec la chaudière et une poche de patates, dans le garage. On pleure en caressant nos filleuls.

«Thomas, penses-tu que ça va leur faire mal?»

— Je ne sais pas, maman a dit que non.

— Dans tous les cas, avoir une ferme comme monsieur Marquis, je les garderais, mes chats. C'est vrai qu'y sont pas beaux mais, sur une ferme, ça paraît pas.

— Papa veut pas qu'on les garde. Enlève-toi ça de l'idée. T'as entendu ce que maman a dit, il faut les noyer maintenant.

— On a même pas d'eau dans la chaudière.

— Je vais aller en chercher.*

Pendant que Thomas est parti, je ne peux m'empêcher de penser à ce méchant monsieur Marquis. Paf! Voir si ça se fait? Tirer ses petits chats sur sa grange! C'est pas catholique, c'est méchant, c'est cruel. Voir s'il ne peut pas les garder sur sa ferme. Dans tous les cas, moi, quand je vais être grand, si j'ai une ferme comme monsieur Marquis, je vais les garder, mes chats. Même si j'ai pas de ferme, je vais les garder pareil.

Thomas revient. La chaudière est pleine.

«T'as pas mis l'eau trop froide, toujours?»

— Est juste correcte.

— T'es certain?

— Touche-z-y! C'est maman qui me l'a donnée. À doit être correcte pour les chats. Envoie, commence!

— Comment ça, commence? Commence, toi, t'es le plus grand!

— J'ai ben beau être le plus grand, mais j'ai juste un chat, parzempe. Toi, t'en as deux. Ça fait qu'envoie, commence!

— Ton droit d'aïnesse?

— Aie, laisse faire le droit d'aïnesse pour aujourd'hui. Pts achale-moi pas avec ça, je ne m'appelle pas Jacqueline, moi. J'ai été chercher l'eau, ça fait que c'est à toi à commencer. Tiens, v'là la poche. Pogne-z-en un, pts mets-lé dedans.

— J'ai pas envie des noyer. Je ne veux pas leur faire mal. Je veux les garder, bon. Commence toi, d'abord, t'es le plus grand.

— T'as pas entendu ce que maman a dit? On peut pas les garder. Enlève-toi ça de l'idée, on peut pas les garder. De toute façon, papa veut pas qu'on les garde, ça fait qu'envoie, joual vert, moi, j'veux pas passer l'avant-midi dans le garage.

— Ça te fait rien, toi?

— Ben oui, ça me fait de quoi! Mais plus tôt qu'on aura fini, mieux ça va être. Vas-y, joual vert!

— On dirait pas que c'est toi qui l'a trouvée, Pompon! Si a te voyait, chu pas sûr qu'à te trouverait ben fin.

— Joual vert! As-tu fini, là? Envoie, pogne-z-en un, pts mets-lé dans poche, pts neveille-lé. On va toujours ben voir si ça y fait mal.

— Fais-lé donc toi, si té si bon que ça!

— J'en ai rien qu'un. Fais-en un, pts je ferai le mien après.

— T'as peur hein? Dis-lé donc!

— J'ai pas peur. J'ai pas peur, mais toi, t'en as deux chats. C'est toi qui devrais commencer.

— Tiens d'abord, je vais t'en donner un chat.

— Comment ça?

— Tiens, prends celui-là, c'est mon moins beau. T'en as deux, ast'heure. Envoye, vas-y, si té si brave que ça.

— J'ai pas peur.

— Ben, envoye donc voir. T'as deux chats, ast'heure. Vas-y voir si té capable, Gérico.

— J'ai pas peur. Envoye, pogne la poche.»

Au moment où je lui donne la poche de patates, Thomas s'avance vers moi, avec mon petit chat, et il renverse la chaudière.

Je pense qu'il a peur, lui aussi. Thomas, il a toujours eu plus peur que moi. Des fois, quand on se bat dans notre chambre, je prends le dessus sur lui. À ce moment-là, il me dit: «Arrête ou je vais crier et papa va monter.» Alors, j'arrête. Mais quand c'est lui qui prend le dessus sur moi, et qu'il me fait mal, il dit: «Crie pas, papa va monter.» Alors, j'endure.

Même si des fois, je suis plus fort que lui, j'ai pas le goût de les noyer, mes chats. Les noyer, c'est pas plus catholique que de les tirer, comme monsieur Marquis, sur le mur de la grange. Ils devraient avoir le droit de vivre. On ne peut pas les tuer comme ça, Gérico!

«Dis donc, Thomas, penses-tu que monsieur Harvey les prendrait, nos chats?»

— Monsieur Harvey? Au bout d'en bas?

— Ben oui, monsieur Harvey, celui qui vient voir papa des fois, celui qui fait des commissions pour les écoles. Jean-Claude Harvey, y-é pas dans ta classe, en septième année?

— Ben oui, y-é dans ma classe, Jean-Claude Harvey.

— Pis tu y as pas demandé, à Jean-Claude, s'il les prendrait nos chats?

— Ben non, j'y ai pas demandé.

— Tu y as pas demandé?

— Ben non!

— T'as pas pensé à ça?

— Ben quoi?

— Ben, y aurait pu les prendre nos "tits chats.

— Ben, j'y ai pas pensé, j'y ai pas pensé...

— Gérico, on aurait pu y donner pour qu'il les garde sur sa ferme.

— Qu'est-ce qu'on fait ast'heure?

— On pourrait aller y porter.

— En bas du village? Es-tu malade? Il est déjà onze heures! Ca va nous prendre presque une heure et demie aller au bout d'en bas pis revenir icitte! On n'est même pas certain qu'il va en vouloir, de nos chats. Maman voudra pas nous laisser partir aussi longtemps. On va arriver en retard pour le dîner, pis papa va être choqué. T'es pas ben certain, joual vert!

— Écoute, on perd rien à essayer. Commence par téléphoner à Jean-Claude, on verra ben après, Gérico. Comme c'est là, on est obligé de noyer nos chats.

- Maman voudra même pas nous laisser téléphoner.
— On peut au moins y demander.
— Ben va-z-y!
— Va-z-y, toi, c'est toi le plus vieux!
— Joual vert, moi, j'ai apporté l'eau deux fois. Si tu veux téléphoner, va-z-y tout seul. Moi je reste ici!
— Écoute, j'ai une idée! Je vais aller téléphoner et on ira porter nos chats cet après-midi. Pendant que je téléphone, toi, tu sors les chats du garage.
— Où tu veux que je les mette?
— Ben quoi? Je vais téléphoner, trouve-leur une place en attendant!
— Pis si Jean-Claude veut pas?
— Ben, on verra après. Sors les chats du garage avant que papa arrive, pis laisse-moi aller téléphoner.
— O.K. Je vais les mettre en dessous de la petite galerie du garage!
— Fais donc ça! Je vais à la maison.»

- «Maman, est-ce que je peux téléphoner, s'il vous plaît?
— Et vos chats?
— Ben...
— Vous avez fini, toujours?
— Presque... Je peux téléphoner?
— Qu'est-ce que vous avez fait?
— Comme vous avez dit...
— Comment ç'a été?»

— Difficile! On n'a pas tout à fait fini. Mais là, je voudrais téléphoner. Est-ce que je peux?

— Benjamin, mon v'limeux, t'es encore en train de me conter une menterie? Je le vois dans ta face. Qu'est-ce que vous avez fait de vos chats? Vous les avez noyés, oui ou non?

— On n'a pas fini.

— Benjamin Amyot, conte-moi pas de menteries. Qu'est-ce que je vous ai demandé? Qu'est-ce que ton père a dit? «Quatre semaines.» Tu viendras pas me fatiguer plus longtemps avec vos chats. Tu le sais ce que ton père a dit: «quatre semaines, pas un jour de plus!» Si ils sont... S'ils sont encore là quand il va revenir tantôt, c'est moi qui va... qui vais être obligée de lui expliquer. Vous allez le faire fâcher et c'est encore moi qui va être pris avec. Vous ne comprenez donc pas?

— Mais je ne pourrais pas téléphoner?

— Encore une autre chose, maintenant! Tu le sais bien que ton père ne veut pas que vous vous serviez du téléphone. Vous faites exprès ma foi pour que ça me tombe sur le dos. J'en ai assez de vous endurer toute la semaine, puis votre père, en plus, quand il revient. Penses-tu que c'est facile pour moi? J'ai toujours quelqu'un sur le dos. Vous allez me faire mourir à la fin! Tu devrais comprendre ça, toi, tu es le plus jeune! Essaie donc de me comprendre pour une fois! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir des enfants pareils?

— Mais maman, je voudrais juste téléphoner pour offrir nos chats à monsieur Harvey.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore? Vous ne les avez pas encore noyés? C'est ça que tu me dis?

— Ben, vous avez pensé les offrir à monsieur Marquis, moi, j'ai pensé les donner à Jean-Claude Harvey.

— Dans le bout d'en bas?

— Oui, oui, le garçon de monsieur Harvey, vous savez?

— Le président des commissaires?

— Oui, c'est ça. Il a une grosse ferme, lui aussi.

— Bon, d'accord. Tu peux aller téléphoner, mais fais ça vite, ton père s'en vient.

«Maman, y veut, y veut! Monsieur Harvey va prendre nos chats sur sa ferme et il dit que ça lui fait rien et que, si papa est arrivé, il viendrait les chercher parce qu'il attend des nouvelles de Québec et que, si on veut aller les porter, ça fait rien non plus.

— Parle pas si vite, Benjamin, je n'ai rien compris. Il est d'accord pour vos chats?

— Oui, oui, y veut.

— Puis, qu'est-ce qu'il a dit à part de ça?

— Il m'a demandé si papa était arrivé. Je lui ai dit que non, alors il m'a dit qu'il attendait une réponse de Québec. Je ne sais pas quoi.

— Une subvention?

— Oui, c'est ça. Une subvention pour l'école numéro trois.

— Puis après?

— Il a dit que, si papa avait été là, il aurait pu venir les chercher.

— Il n'est pas encore arrivé.

— C'est ça que j'ai dit: qu'il arrive pour le dîner. Il a dit que si papa voulait, on pourrait aller lui porter les chats cet après-midi.

— Écoute... L'auto de ton père! Ça y est, il arrive! Pis vos chats qui sont encore dans le garage!

— Attention! Attention!

C'est Thomas qui crie dehors! Je laisse maman au milieu de la cuisine et je cours vers le garage.

Je vois d'abord Thomas qui pleure. Il est en dessous de la petite galerie du garage. Je vois juste sa tête qui en sort avec des grosses larmes. Je vois ensuite que papa est revenu: son auto est dans le garage. C'est maintenant que j'aperçois un de nos chats dans l'allée.

Je cours vers lui. C'est Grizou. C'est un des miens. Je lui avais donné ce nom-là dans mon cœur. Maman ne voulait pas qu'on leur donne des noms. Mais dans mon cœur, je l'appelais Grizou. Il est sur le côté et il ne bouge plus. Papa l'a écrasé avec son auto!

«Je ne l'ai pas vu! D'où est-il sorti? Leur boîte n'était plus dans le garage. Je n'ai pas fait exprès, je ne l'ai pas vu!»

Papa parle tout seul. Thomas vient me rejoindre. On est maintenant tous les deux à genoux à côté de Grizou. Il est mort. On pleure.

«Les deux autres, où sont-ils?»

Thomas montre du doigt la galerie du garage.

«Vous ne les avez pas donnés à monsieur Marquis?»

Thomas et moi, on fait signe que non.

«Je ne voulais pas l'écraser. Je ne l'ai pas vu. Et qu'est-ce que vous vouliez faire avec vos chats?»

— On... On... On...

— On voulait les donner à Jean-Claude Harvey.

— Au bout d'en bas?

— Oui.

— Bon, écoutez, allez enterrer celui-là dans le jardin et on s'occupera des autres plus tard. Votre mère a fait du bouilli?

— Oui.

— Bon, faites ça, puis vous viendrez dîner. Ah! oui, vous
entrez mes valises dans la maison.»

D'habitude, quand papa revient à la maison, il demande à maman si on n'a pas été trop tannants et, si elle dit oui, on est puni ou corrigé. Mais là, après l'accident, maman lui explique qu'on n'avait pas encore réussi à donner nos chats et il ne se fâche pas. On ne sait jamais avec lui, comment il va prendre ça. Il trouve même que c'est une bonne idée de les donner à monsieur Harvey.

Pendant le dîner, il dit à maman qu'il revient de Québec avec une bonne nouvelle pour monsieur Harvey. C'est finalement lui qui vient avec nous porter nos trois petits chats au bout d'en bas.

Pour une fois, c'est lui qui fait les commissions!

Sixième commandement de Dieu.

Impudique point ne seras
De corps ni de consentement.

Question *432

- Que défend le sixième commandement?
- Le sixième commandement défend:
1° toute familiarité indécente et toute immodestie sur soi-même ou sur les autres, par regards, paroles ou actions; 2° toute indécence dans le vêtement; 3° tout ce qui conduit à l'impureté, comme les tableaux et les spectacles deshonnêtes, les danses vives, les livres et les journaux immoraux.

L'amygdalite

Le monde est malade. Au début, on a pensé que c'était des maux qui courent. Puis, comme ça courait trop fort - ou trop vite - on a donné un même nom à la grippe de tout le monde: c'est une épidémie.

Chez nous, Jacqueline a été malade durant une semaine. Thomas et moi, on l'a agacée en lui disant qu'elle

était timbrée. Elle ne trouvait pas ça drôle. Elle disait qu'on était aussi drôle que le taxi Duquette avec ses farces plates. Alors, on se pinçait le nez pour faire comme le taxi et on chantait: «Jacqueline est timbrée! Jacqueline est timbrée!» Maman ne voulait pas qu'on l'asticote ainsi parce que c'est pas de sa faute, à Jacqueline, c'est de la faute à l'épidémie. En plus, maman nous défend de nous moquer de la Pie Duquette.

Madame Dugal, de l'épicerie, n'a pas voulu que Jacqueline aille travailler durant cette semaine-là. C'est à cause de ses clients, qu'elle a dit. Même si Jacqueline travaille au bureau de poste, ça fait rien parce que le bureau de poste, c'est juste un comptoir dans l'épicerie de madame Dugal.

Alors, Jacqueline est restée à la maison pour écouter son «fiouze» de radio durant toute la journée. Elle n'a même pas aidé maman à faire les repas, elle est restée couchée dans sa chambre. C'est Thomas et moi qui allions lui porter son assiette.

Madame Garon, qui vient aider maman à faire son ménage, nous rapporte que, dans toutes les maisons où elle travaille, il y a quelqu'un de malade. C'est ça, une épidémie. Maman m'a dit que c'est quand tout le monde a un parent, ou un ami, ou une connaissance, qui a la grippe en même temps. C'est quand tout le village est malade.

À l'école, Mère Notre-Dame-de-l'Assomption, la maîtresse de sixième année, est malade aussi. Elle est sur le dos depuis un bon bout de temps. Le matin, mademoiselle Charlebois nous fait prier pour elle, pour qu'elle guérisse. Moi, je ne prie pas trop fort parce que, pendant qu'elle n'est pas là, c'est Mère Marie-Mère-de-Dieu, la directrice de l'école, qui va faire la classe en sixième. Moi, la directrice, je ne l'aime pas. Elle ne rit jamais et elle a toujours les lèvres pincées.

Nous, on l'appelle le Pingouin, Mère Marie-Mère-de-Dieu, et moi, je suis bien content de ne plus la rencontrer quand on va faire des commissions dans l'école pour mademoiselle Charlebois. Des fois, on rencontre le Foulard, le concierge de l'école, mais ça ne lui fait rien, il ne dit jamais un mot plus haut que l'autre. C'est pas la même chose avec le Pingouin, elle veut toujours nous prendre en défaut et nous donner des punitions. Elle est méchante. Je suis bien content qu'elle remplace Mère Notre-Dame-de-l'Assomption en sixième année.

Le village commence à respirer un peu mieux quand, à mon tour, je suis rattrapé par l'épidémie. C'est Jacqueline qui m'a donné sa maladie. Et ses microbes. C'est bien la seule affaire qu'elle peut me donner parce qu'en temps normal, elle ne veut même pas nous les prêter, ses affaires, parce que c'est elle qui les a payées avec son argent. On sait bien, elle travaille au bureau de poste et elle a un salaire.

Maman décide donc de me garder à la maison une couple de jours. Pour pas que Thomas n'attrape lui aussi l'épidémie, maman m'installe dans la chambre de la visite. Jacqueline, quand elle est restée à la maison, quand elle était malade, elle restait dans sa chambre; mais moi, comme j'ai la même chambre que Thomas, j'ai droit à la chambre de visite. Il ne faut pas que je donne ma maladie à Thomas.

C'est beaucoup mieux la chambre de la visite que «la chambre des petits». Dans la chambre de la visite, ça sent bon. Ça ne sent pas les vieux pets de Thomas. Il passe son temps à péter dans notre chambre, il dit qu'il rote par en bas. Moi, quand je vais être grand, je vais avoir ma chambre à moi tout seul, Gérico!

Depuis trois jours, je fais beaucoup de fièvre et je dois rester au lit dans la chambre de la visite. Hier, c'était

dimanche et je n'ai même pas été à la messe, même que je devais servir à part de ça. J'ai des étranges maux de gorge qui font que j'ai de la misère à avaler. J'ai pas le goût de manger grand-chose, amanché comme ça.

Comme maman trouve que je ne «remmieute» pas à son goût, elle demande à notre voisin, le bon docteur Dumais, comme on dit, de venir faire un tour. C'est rare que le docteur Dumais vient à la maison comme docteur. Quand il vient, c'est comme voisin. Maman dit toujours: «Wonne appelé D, quippe de docteur Hawé.» C'est de l'anglais. Moi, je ne comprends pas l'anglais. Jacqueline m'a dit que ça voulait dire que si on mangeait une pomme par jour, le docteur Hawé ne viendrait pas.

C'est pas brillant, l'anglais, parce que le docteur Hawé, il ne reste même pas par ici. Ni à l'Isle-Verte, ni à Rivière-du-Loup. En plus, je ne peux pas manger de pommes, j'ai trop mal à la gorge. C'est pour ça que c'est le docteur Dumais qui vient me voir. Maman trouve ça pratique d'avoir un médecin de famille qui vient à la maison. Moi, je trouve ça bien normal, c'est pas quand on est malade au lit qu'on peut aller voir le médecin, me semble.

Le docteur Dumais se présente chez nous pour m'examiner. Il arrive avec ses grosses joues et sa petite valise. Le docteur Dumais, c'est notre voisin. Il ressemble au policier du jeu de Monopoly et il sent la pipe. Il prend ma température et mon pouls. Il regarde mes oreilles et ma gorge avec une petite lampe de poche, pendant qu'il parle à maman des «autes d'Alice». Elles sont grosses. Moi, je ne les connais pas. Je ne sais pas si elles sont aussi grosses que madame Dugal.

Je ne comprends pas trop ce qu'il dit parce qu'il prend des mots compliqués. Maman lui demande à un moment donné «si on va m'opérer» et le docteur Dumais qui répond que «oui». Moi, quand j'entends ça, ça me fait encore plus mal à la gorge.

Pour se faire opérer, il faut aller à l'hôpital et je ne veux pas aller à l'hôpital. C'est trop loin. C'est à Rivière-du-Loup

et je ne connais personne là-bas. Le docteur Dumais, il n'est pas si bon que ça. J'ai toute la gorge serrée et j'ai de la misère à pleurer. Le docteur me dit que ça fera pas si mal que ça et que je suis assez grand. Maman vient me donner un bec sur le front. J'ai chaud.

Le docteur me fait une piqûre dans les fesses, mais je ne pleure pas. Il me dit que le liquide, c'est de la «Peni-Céline» et qu'il se rendrait tout seul à ma gorge! Je ne comprends pas comment ça se peut. Finalement, après une brève discussion avec maman, il recommande à celle-ci de me garder jusqu'au lendemain à la maison et lui offre, puisque papa est reparti en région, de venir me prendre pour m'amener à l'hôpital de Rivière-du-Loup.

Là, je suis bien content parce que maman pensait demander au taxi Duquette de m'amener à Rivière-du-Loup. Moi, je ne voulais pas. Le taxi Duquette, c'est lui qui chante à l'église et il sent le cigare. Il vient porter du monde chez nous, des fois, quand papa est à la maison. Il a un gros Chrysler noir et il le frotte tout le temps.

Mais je ne voulais pas aller avec lui parce qu'il nous taquine tout le temps et il fait des farces qu'on ne comprend pas. Moins on comprend, plus il nous achale. Il demande tout le temps: «Et ta grande sœur, qu'est-ce qu'elle fait?» Si on lui demande, par exemple, pourquoi il fume des cigares, il va dire: «Et ta grande sœur, est-ce qu'elle fume?» C'est un gros colon, Gérico! Il fait juste chanter du nez!

Le docteur Dumais, tous les mardis et jeudis, il va à l'hôpital de Rivière-du-Loup. C'est lui qui viendra me chercher demain.

Mardi.

L'hospitalisation me vaut un pyjama tout neuf, que maman a demandé à Jacqueline d'acheter au magasin Pelletier en revenant du bureau de poste. Madame Pelletier

a dit que je serais «qu'oûte à mort» avec mon pyjama neuf. Il est rayé blanc et bleu. Il est juste à ma grandeur. D'habitude, je n'ai pas de linge neuf parce que je mets les affaires de Thomas. Lui, il porte le linge qui ne fait plus à Jean-Benoît.

Thomas me prête une paire de pantoufles à peine usées, en me disant de leur faire bien attention parce qu'il pourrait être malade lui aussi et en avoir besoin. Elles sont trop grandes pour moi. Quand je les essaye, ça fait «floque, floque, floque». Mais maman me dit que j'en aurai pas beaucoup besoin parce que je vais rester couché. Les pantoufles de Thomas sont rouges comme les souliers de mademoiselle Charlebois. Ça va me faire penser à elle.

Jacqueline me prête son radio transistor! C'est maman qui lui demande de me le prêter parce qu'elle dit que je pourrais m'ennuyer sans musique. Jacqueline vient me le porter en m'avertissant de ne pas trop m'en servir «pour pas que ça lui vide les batteries».

Maman prépare une petite valise brune pour mettre mes affaires. En dessous de mon pyjama, elle a placé mes livres d'école, au cas où. C'est la valise qu'elle prend pour aller à Québec. Il y a un petit sac de lavande dedans. Ça sent bon. Le ciel est gris.

Une chance que le docteur Dumais vient avec moi, je ne me retrouverais jamais tout seul dans Rivière-du-Loup. L'Isle-Verte, je connais ça par cœur, c'est juste un village, on a juste une rue; mais Rivière-du-Loup, c'est grand, c'est une ville, il y a même des polices.

En faisant route vers Rivière-du-Loup, le docteur Dumais me demande si l'auto de papa, c'était bien une «Pontiac». Je lui dis que «oui». Il me dit qu'il le savait parce qu'il avait vu ça sur mes fesses, hier, quand il m'a fait la piqûre. Il raconte que j'ai les fesses comme le coffre arrière

de la voiture de papa: il y a des lignes dessus. C'est parce que papa m'a donné une moyenne correction la semaine passée. Sa canne a laissé des marques. Ça ne devait pas être grave, je ne me rappelle plus pourquoi.

L'hôpital de Rivière-du-Loup est une grosse bâtisse en briques rouges, située sur le dessus d'un button, comme si on voulait donner aux malades une belle vue sur le fleuve. En entrant, je sens que je n'aimerai pas ça, l'hôpital, ça sent les médicaments.

C'est le docteur Dumais qui fait mon inscription, il dit que je suis son patient et son voisin. Il vient me reconduire jusqu'à ma chambre et m'aide à m'installer. C'est vrai qu'il est fin... On peut bien l'appeler le «bon docteur Dumais». C'est de valeur pourtant qu'il veuille me faire opérer!

Il m'a expliqué qu'on va m'enlever les amygdales. C'est des petites boules de chair dans la gorge. Il paraît que ça ne sert à rien. C'est parce qu'elles sont trop grosses que j'ai de la misère à avaler. Ce n'est pas lui qui fait les opérations, c'est un chirurgien et puis, ils vont m'endormir, je ne sentirai rien.

Ça ne prend pas grand temps pour m'installer dans ma chambre d'hôpital: on me fait mettre mon pyjama neuf du magasin Pelletier et les pantoufles rouges de Thomas. On range mon linge ordinaire, avec ma valise, dans la garde-robe et je place mes livres d'école en pénitence dans la «petite-table-à-roulettes-qui-monte-et-qui-descend-avec-un-miroir-dedans».

Le docteur Dumais me recommande de me reposer parce que, demain matin, le chirurgien va m'opérer. Il demande à l'infirmier de bien prendre soin de moi parce que c'est la première fois que je viens à l'hôpital. Il me promet aussi de venir prendre de mes nouvelles après-demain, jeudi. Il me donne la main comme à un homme: «Bonne chance, ça va bien aller!»

Je reste couché toute la journée et je ne vois pas le fleuve. De toute façon, le ciel est encore gris. Je me demande à quoi ça sert d'avoir mis l'hôpital sur un button. En plus de ça, le fleuve, il est beaucoup plus loin des maisons à Rivière-du-Loup qu'à l'Isle-Verte. Comme le docteur Dumais m'a dit de me reposer, je n'ai pas le goût de sortir mes livres de classe de leur pénitence.

De toute façon, on a beau être hospitalisé et n'avoir rien à faire, il y a toujours quelque chose ou quelqu'un pour venir vous déranger. L'infirmier revient prendre ma température. Il s'appelle Jean-François. C'est lui qui est infirmier pour notre corridor.

Ensuite, c'est l'aumônier de l'hôpital, l'abbé Bourgault, qui vient me demander si je veux me confesser. Je dis non. Ensuite, c'est Jean-François qui vient me porter du jello. Ensuite, une garde-malade vient me dire de faire une sieste.

Je ne suis pas encore endormi que l'abbé Bourgault repasse pour savoir si j'allais communier demain. Je lui dis que je ne sais pas. Il faut être à jeun pour communier, mais il faut aussi que je sois à jeun pour me faire opérer. C'est pour ça que je ne sais pas. Si je communie, est-ce que je serai à jeun? Il ne sait pas lui non plus. Jean-François m'a dit qu'il était nouveau comme aumônier.

Je m'endors enfin et je me fais réveiller aussitôt par un bruit de tôle. C'est déjà le souper. Il n'est que quatre heures. Je l'ai entendu venir parce qu'on met des couvercles de tôle aux assiettes pour que la nourriture demeure chaude. Elle est tiède. Jean-François revient pour changer mon eau.

Ça n'arrête jamais. Je me demande comment je vais pouvoir me reposer. Il faut quasiment être en santé pour endurer tout ce qui se passe dans une journée à l'hôpital.

Jeudi.

Mon opération s'est bien passée, hier. C'est le docteur Dumais qui me le dit. Hier, je n'ai pas vu la journée passer, j'ai été endormi tout le temps. Jean-François, mon infirmier, m'a amené à la salle d'opération. Il me tenait la main. Ensuite, il y a quelqu'un qui m'a dit de compter jusqu'à dix. C'était facile. Mais il m'a mis une débarbouillette dans le visage et je suis tombé endormi. Quand je me suis réveillé pour vrai, c'était déjà aujourd'hui.

Maman m'a fait envoyer des bonbons durs par le docteur Dumais. Je les reconnais, ils viennent de chez madame Dugal. C'est les mêmes bonbons qu'on a pour Noël. Là, c'est juste un petit paquet, mais c'est pour moi tout seul. C'est Jacqueline qui a dû les acheter. Thomas m'envoie deux cartes de hockey. Ça doit être parce qu'il les a en double parce que moi, je ne collectionne pas les cartes de hockey, je n'en fais pas, de collection de cartes de hockey. J'ai juste ma collection de bôlés.

Si tout va bien, je sortirai dimanche. C'est le docteur Dumais qui me le dit. Papa et maman viendront me chercher dans l'après-midi, en revenant d'aller voir Jean-Benoît à La Pocatière. Le docteur me demande si je m'ennuie pas trop et je lui réponds que je n'ai pas encore eu le temps, il y a toujours eu un dérangement.

D'ailleurs, j'ai pas eu encore une minute pour sortir mes livres d'école de leur pénitence. Quand il n'y a personne qui vient me déranger, j'écoute le radio. Jean-François l'a connecté directement dans le mur. «Ça va donner une chance aux batteries de ta sœur!» Il est vraiment gentil.

Jean-François passe souvent par ma chambre, il a toujours quelque chose à faire. Je pense qu'il aime la musique, lui aussi. Le radio transistor de Jacqueline ne dérout pas. J'ai peut-être ménagé ses «fiouzes» de batteries, mais son radio, il a chauffé en Gérico, par exemple. Je comprends maintenant pourquoi Jacqueline aime tant ça, le radio. Je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer.

Jean-François, c'est l'infirmier qui passe le plus souvent. Il vient plusieurs fois par jour à ma chambre et, à chaque fois, il prend le temps de me parler et de me taquiner un peu comme l'aurait fait Jean-Benoît, pas comme le taxi Duquette avec ses farces plates. Il ne me demande pas plein de questions sur ma sœur. Il est drôle, Jean-François.

Vendredi.

Ce matin, en replaçant mes couvertes, la main de Jean-François frôle mon pénis! Je sursaute.

«Qu'est-ce qu'il y a?», me dit-il, «tu n'es pas habitué?»

— Non!»

À l'hôpital, Jean-François m'a appris que mon zizi était un «pénis» et mes gosses, des «testicules». Moi, ce n'est pas des mots que je connaissais. Nous, on dit «zizi». Le grand Chouinard, lui, il dit que son zizi c'est un «bat», mais c'est parce qu'il est plus grand que nous. Le grand Chouinard, je veux dire. Son bat aussi.

À la maison, c'est défendu de parler de ces affaires-là. C'est pas vrai. C'est pas défendu tout le temps, juste quand on mange parce «qu'on parle pas de ces affaires-là à la table». Mais autrement, je dois vous dire franchement: on n'en parle pas plus. Papa ne veut pas.

Une fois, avec Jean-Marc Dubois, on avait fait un concours de pisse. C'est celui qui pisserait le plus loin. On s'était installé en arrière du magasin Pelletier et on s'était mis à faire pipi. C'est moi qui ai gagné, mais ça m'a fait mal. C'est parce qu'il fallait pisser jusqu'à la clôture.

Moi, j'avais réussi, mais c'était une clôture à vache. Quand ma pisse a touché le fil, il y a un courant qui est passé. J'ai lâché un cri et j'ai arrêté de pisser d'un coup. Par la suite, j'ai toujours pensé que Jean-Marc était au courant pour la clôture et qu'il m'avait laissé gagner par exprès.

Jean-François, il est infirmier. C'est bien évident qu'il passe sa journée avec un tapon de monde tout nu en dessous de leur jaquette. Ça doit devenir naturel pour lui de voir des pénis et des testicules.

Il m'a dit que le bon Dieu ne nous avait pas créés tout habillés. Mais moi, quand je suis arrivé sur l'étage, ça m'avait quand même surpris de voir les fesses des vieux messieurs, qui faisaient leur sieste en ronflant sans s'occuper ni de leurs draps ni de leur jaquette.

Jean-François, il connaît tous les vrais mots, à part de ça. Je pense qu'il est encore meilleur que papa en français. Quand il voit mes livres d'école dans ma «petite-table-à-roulettes», il me demande qu'est-ce que je fais avec ça à l'hôpital.

C'est vrai que c'est un peu gênant parce que c'est juste des vieux livres. Jacqueline, Jean-Benoît et Thomas ont tous étudié dedans avant moi. Un de mes préférés, c'est celui de «Géographie du Canada, Mon grand pays le Canada». J'ai bien hâte de savoir si, d'une province à l'autre, les couleurs changent comme dans mon livre.

«Qu'est-ce que tu fais avec ces livres-là? C'est pour étudier?»

— Non, pour apprendre.

— Tu n'étudies pas?

— Je n'étudie pas, j'apprends. Quand je suis à la maison, je n'étudie jamais. Ce que j'ai appris à l'école, je n'ai

pas besoin de l'apprendre de nouveau. Mais ici, à l'hôpital, il faut bien que j'apprenne tout seul. C'est pour ça que j'ai besoin de mes livres. Mais là, je te dis ben, j'ai pas eu le temps de les regarder une seule fois, seulement.

— Mais, il n'y a pas que dans les livres qu'on peut apprendre. On apprend par la vie, aussi.

— Par la vie?

— Tu ne sais pas ça?

— Ben...

— C'est l'école de la vie. On apprend bien plus de choses et il n'y a pas d'inspecteur d'écoles. Tu connais pas ça, l'école de la vie?

— Ben non.

— Par exemple, sais-tu ce que c'est une «éjaculation»?

— Non. Une quoi?

— Une éjaculation. Tu connais pas ça?

— Ben non.

— Eh bien! T'as un dictionnaire dans tes livres?

— Oui, c'est maman qui m'a mis ça dans mes bagages.

— Tu regarderas dans ton dictionnaire!, me lance-t-il avec un clin d'œil.

Jean-François revient plus tard, à l'heure de la prise de température. C'est curieux, il ferme la porte complètement. D'habitude, il la ferme, mais elle reste entrouverte.

«Alors, Benjamin, en forme?

— Ha! oui, mais j'ai hâte de manger quelque chose de dur?

— T'aimes pas le jello d'hôpital?

— Ben, c'est pas ça...

— Tiens, goûte à ça en attendant!

Il me glisse le tube à mercure sous la langue. Je ne peux plus dire un mot. Je sens alors ses mains d'infirmier se glisser sous les couvertes et se diriger doucement vers mon zizi.

«Tu sais, c'est bon des fois de se faire caresser. Toi, tu es jeune encore, tu verras quand tu seras plus grand, tu verras comme c'est bon. Je t'aime bien, tu sais. T'as pas encore trouvé mon mot, hein? L'éjaculation? T'en fais pas avec ça, mais surtout, ne parle de rien à personne.»

Jean-François reprend le thermomètre de ma bouche, fait rapidement une lecture de la température et me dit: «Tout est normal, parle de ça à personne, c'est bien normal!» Sur ces mots, il quitte la chambre, me laissant comme un œuf de Christophe Colomb écrapouti.

Je n'avais jamais pensé à ça. Je sens encore la petite boule rouge du thermomètre sous la langue. Ça fait bizarre de se faire caresser par un autre.

J'avais pas encore cherché son mot «éjaculation» dans mon dictionnaire, mais là, comme il me le redemande, je saute sur mon «Petit Larousse». De «éjaculation», je me rends à «sperme», reviens à «organe», poursuis à «reproduction», effectue un autre retour pour «mâle», sans vraiment trouver ce que c'est. L'éjaculation, franchement, c'est pas l'œuf de Christophe Colomb, Gérico!

Je me doute bien pourtant de quelque chose: ça doit être une façon de guérir les maladies parce que, éjaculer, c'est de projeter avec force un liquide sécrété par l'organisme. C'est comme un crachat! J'ai regardé à «crachat»,

c'est pareil. Ça doit ressembler à la «Péni-Céline» du docteur Dumais, mais à l'envers. Ça doit partir de la gorge. Ou encore, ça doit être quelque chose qui a rapport avec le sac de plastique accroché à une patère à roulettes, pour ramasser le pipi des vieux messieurs. Je ne sais pas trop.

Je pense que ça peut être comme du pipi, à cause de la verge. Je l'ai lu, quelque part dans le dictionnaire, qu'il y avait une verge en «élection», mais je ne me rappelle plus où, Gérico. Puis là, je suis tanné de chercher et je ne sais pas encore vraiment ce que c'est, éjaculation.

Éjaculation... C'est de valeur que papa ne soit pas là. Quand on lui demande comment un mot s'écrit, il nous dit tout le temps d'aller voir dans notre dictionnaire. Papa, il est bon en français. Là, je le sais comment ça s'écrit, Jean-François me l'a épelé, je veux juste savoir qu'est-ce que ça veut dire? Papa, il donne des explications, des fois. Je suis certain qu'il pourrait m'aider dans mes recherches. Papa, il est sévère, mais il est fin, des fois.

Jean-François ne revient pas de la journée. Je m'endors pas trop sûr de ma réponse au sujet de l'éjaculation.

Samedi.

— Benjamin? Benjamin? Réveille-toi, mon beau!

— Hein?

— Réveille-toi, Benjamin!

— Qu'est-ce que c'est?

— Réveille-toi, mon beau!

— Il est quelle heure, là?

— Il est six heures.

— Hein! Six heures!

- Réveille!
- Il est donc bien de bonne heure!
- Tu as passé une bonne nuit?
- Ah?... Oui, pas pire!
- Tu n'es pas encore réveillé, mon petit?
- Pas vraiment!
- T'as pas encore trouvé mon mot, hein?
- Quel mot?
- Le mot dont je t'ai parlé! Tu t'en souviens?
- Ton mot?
- Bien oui, je t'ai demandé de chercher. Tu t'en souviens maintenant?
- Éjaculation?
- Oui. Tu n'as pas encore trouvé, hein?
- Non, je ne pense pas!
- Tu l'as cherché, toujours?
- Oui, mais j'ai rien trouvé.
- Tes livres ne peuvent pas t'apprendre ça.
- J'ai pas trouvé grand-chose, dans tous les cas.
- Alors, regarde ben.
- C'est pas du pipi, par hasard?
- Ben non, regarde!

Sans dire rien de plus, Jean-François ouvre tout grand le «zippeur» de ses beaux pantalons tout blancs et en sort le zizi le plus énorme que je n'ai jamais vu. Ça doit être un pénis. Il est plus gros que le bat du grand Chouinard.

Je vous jure, son zizi est trois fois plus gros que le bat de Chouinard. À côté de ça, un zizi, c'est rien. Il est gros comme mon poignet, son pénis! Il n'a pas de peau autour.

C'est comme s'il était nu-tête. Puis, il est tout rouge et il a une grosse boursoufflure bleue tout le tour.

Il prend son gros pénis dans sa main droite. Il commence à le brasser dans un mouvement d'aller-retour. Il le secoue de plus en plus vite et son pénis devient de plus en plus gros, puis rouge à part de ça. J'ai beau le regarder dans les yeux, Jean-François ne regarde que son pénis et fait des «Ah!... Ah!... Ah!...» en respirant fortement.

Il y a un verre sur la table, à côté de mon lit. Il prend le verre et il l'approche alors sur le bout de son pénis. Il fait encore des «Ah!... Ahhh!... Ahhhhhh!...» plus fort, de plus en plus fort. Puis là, il ferme les yeux. À ce moment, il y a comme un liquide crémeux qui sort par secousse de son pénis. Ça remplit juste le fond.

Il pose le verre ainsi rempli, droit devant mes yeux, sur ma petite table et il s'essuie le pénis avec un Kleenex. En remettant son pénis en place, il me dit: «Tu vois bien que ce n'est pas de l'urine, ce que je viens de faire, c'est une éjaculation. Pis ça, c'est du sperme.»

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais plus quoi dire.

«Pourquoi tu fais ça? C'est du pipi?»

— Ce n'est pas de l'urine, c'est du sperme. Regarde.»

Il reprend son verre, le porte à ses lèvres et il boit ce liquide d'un seul coup.

«Maintenant, tu sais ce qu'est l'éjaculation. Tu sais aussi ce qu'est du sperme. Mais surtout, surtout, pas un mot à personne. Tu entends, pas un mot à personne, personne! Jure-le!»

— Mais, tu l'as avalé?

— Jure que tu ne diras rien à personne!

— Tu as bu ça? Cette affaire-là?

— C'était du sperme!

— Oui, mais tu l'as bu?

- Ben oui, je l'ai bu! Jure que tu diras rien.
— Dire quoi?
— Ce que tu viens de voir. Jure-le!
— Je le dirai pas.
— Alors, jure-le!
— À qui veux-tu que je dise ça, Gérico?
— Jure-le! Jure!
— Ça fait-y mal?
— Tu vas jurer, oui ou non?
— Mais pourquoi tu as fait ça?
— Jure! Jure!
— Je le jure!»

Juste avec les vrais mots qu'il m'a appris, durant ce séjour à l'hôpital, je suis déjà tout mêlé. Comme j'ai juré, ce que j'ai vu aujourd'hui, c'est quelque chose que je ne conterai jamais à personne. Jamais!

Surtout pas à la table!

Septième commandement de Dieu

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras sciemment.

Question *438

- Sommes-nous obligés de réparer le dommage que nous avons causé injustement?
- Oui, nous sommes obligés de réparer le dommage que nous avons causé injustement.

Le sel de la semaine

Papa et maman prennent généralement une semaine de vacances. La plupart du temps, ils partent en voyage avec mon oncle Pistoles et ma tante Béatrice. C'est rare qu'ils partent seuls. Eux-mêmes m'ont conté que, pour leur propre voyage de noces, l'oncle Candide et la tante Emma les avaient accompagnés. C'est vrai que papa n'avait pas d'auto à ce moment-là et que mon oncle Candide en possédait une depuis longtemps. Mais, cette fois-ci, ils partent avec Jacqueline et Jean-Benoît, qui profitent encore ainsi de leur fameux droit d'aînesse. Thomas et moi, on va se faire garder. Thomas va aller chez Jean-Claude Harvey et moi, chez mon oncle Pistoles.

Moi, j'aurais bien aimé aller en voyage aussi, surtout que papa a une auto neuve. C'est une Pontiac 1956. Papa dit qu'il faut dire «un» Pontiac. Mais c'est une automobile, c'est donc «une» Pontiac. Papa, il ne dit même pas «mon automobile», il dit «ma voiture». Elle est belle, dans tous les cas, et ça sent le neuf dedans. Elle est gris et grise. Je dis ça comme ça parce qu'elle a deux tons. Elle est gris comme l'escalier et grise comme la galerie.

C'est pas de notre faute, mais quand papa a fait peindre la galerie, on a manqué de peinture grise pour l'escalier. C'est Jean-Benoît qui est allé chercher un gallon de peinture au magasin Pelletier pour finir le travail et il est revenu avec un gallon de gris. Ça fait rien, maintenant que papa a sa Pontiac neuve, la galerie et l'escalier sont de la même couleur que l'auto: gris et grise.

Thomas et moi, on n'a pas voulu que madame Garon vienne nous garder à la maison. Madame Garon, c'est elle qui vient aider maman à faire son ménage. Mais c'est pas bon quand elle fait à manger. Elle fait du ragoût tout blanc et il n'y a même pas de viande dedans. Madame Garon, elle est peut-être bonne pour le ménage mais, comme cuisinière, elle ne vaut pas grand-chose.

Thomas, c'est le chouchou de madame Garon. Lui non plus, il n'a pas voulu qu'elle nous garde. Il aurait pu aussi venir avec moi chez mon oncle Pistoles, mais il a préféré rester au village, chez les Harvey du bout d'en bas. Il va pouvoir aller voir si nos petits chats ont grossi parce que Jean-Claude Harvey, ou plutôt monsieur Harvey, il a pris nos deux derniers sur sa ferme. Thomas et moi, on est leur parrain. C'est pratique un parrain.

Moi, j'aurais aimé ça être un chat et aller me faire garder chez mon parrain, mais il reste trop loin. Nos chats, ils sont chanceux, leurs parrains restent au village. Mon parrain, je pense qu'il est venu à l'Isle-Verte juste une fois, pour mon baptême. Je ne sais même pas où il reste parce que c'est plus loin que Québec. À ma fête, il m'envoie toujours deux plastres par la poste, avec une carte de fête. À

Noël, il m'envoie aussi une carte, une carte de Noël. Mais juste avec des cartes de souhaits, on ne se voit pas souvent.

Ça fait que là, je vais aller chez mon oncle Pistoles. Mon oncle, il s'appelle Philippe, mais on l'appelle mon oncle Pistoles parce qu'il demeure à Trois-Pistoles, avec ma tante Béatrice. C'est même pas mon parrain. Même si ce n'est pas mon choix, je suis quand même content qu'ils veuillent me garder pour une semaine. Ma tante Béatrice, elle fait mieux à manger que madame Garon et mon oncle Pistoles, il fait même de la soupe au barley. Sa soupe au barley, elle est meilleure que celle de maman!

Aux Trois-Pistoles, leur maison est une des plus grandes du village. C'est parce qu'en plus des pièces normales, pour une maison, ma tante y tient un salon de coiffure et mon oncle a une shoppe de barbier. Papa dit qu'il ne faut pas dire «shoppe» parce que ça vient de l'anglais. Ça viendrait du mot «shop», qui veut dire «magasin». Il faudrait dire «salon de barbier», selon papa. Mais, c'est mon oncle qui est barbier, pas mon père. Et mon oncle, il dit «shoppe» parce que c'est ma tante qui a un «salon».

À l'Isle-Verte, on n'a ni salon, ni shoppe. Le barbier, c'est le bedeau Dubois, le père de Jean-Marc. C'est pas un vrai barbier, c'est parce qu'on n'en a pas, de vrai barbier, à l'Isle-Verte. On se fait couper les cheveux chez le bedeau Dubois parce qu'il y a juste lui qui les coupe. Il paraît qu'avant, monsieur Dugal, il coupait les cheveux, lui aussi. Mais là, il ne fait plus rien parce qu'il a trop travaillé. Il fait juste se bercer dans la cuisine en sifflant son air.

Le bedeau Dubois, il a appris quand il était croquemort. Mais maintenant, le bedeau ne croque plus. Ça fait que maintenant, monsieur Dubois, il fait le bedeau, il garde un coin de salon pour les morts et il coupe les cheveux. Nous, quand on va au «salon», on va voir les morts et, quand on va se faire couper les cheveux, on dit qu'on va se faire tondre chez le bedeau. Il n'y a personne qui l'appelle monsieur Dubois.

Mon oncle Pistoles, il n'est pas bedeau, il est juste barbier et ma tante est coiffeuse. Jean-Benoît dit que leur vie de famille est tirée par les cheveux. C'est supposé être drôle quand il dit ça. Moi, je ne trouve pas ça drôle. C'est comme les farces plates du taxi Duquette. Ce qui me fait rire, c'est quand Jean-Benoît dit que mon oncle a de l'ouvrage par-dessus la tête.

Durant ma semaine, comme mon oncle Pistoles et ma tante Béatrice travaillent tous les deux, ils ne peuvent pas s'occuper toujours de moi. Ils me gardent, sans vraiment pouvoir me garder. Ils me laissent aller et venir dans le salon et la shoppe sans me poser des questions.

Je me tiens le plus souvent dans la shoppe de mon oncle. Ça sent meilleur du côté des hommes. La seule affaire que je n'aime pas, c'est que c'est là qu'il a ses «strappes» pour effiler ses lames de rasoirs. Et c'est lui qui donne ses vieilles strappes à papa quand elles sont finies et papa s'en sert pour «nous corriger». Moi, je n'aime pas ça, la strappe, c'est pour les grosses corrections.

Ma tante, dans son salon, elle utilise différents produits de beauté qui me font lever le cœur et elle ne veut pas que je fasse des simagrées devant les madames. Je trouve ça curieux qu'il faille que ça sente aussi mauvais, dans un salon de coiffure, pour que ça fasse beau.

Des fois, ma tante ferme la porte de son salon, en disant que les madames ont des affaires à se dire qui ne sont pas pour les enfants. Je me colle l'oreille sur la porte, mais je n'entends que les gros casques de fer pour se faire sécher les cheveux.

Du côté de la shoppe de mon oncle, ça sent la lotion après-rasage à essence d'épinette. Mon oncle dit que c'est pour les gars de bois qui viennent se faire couper les cheveux au village. Mon oncle, il parle de n'importe quoi et il ne ferme pas la porte.

Mon oncle Pistoles, il est vraiment extraordinaire. C'est fascinant de le voir travailler. Il donne à tous un service d'une heure. Si cinq hommes arrivent en même temps, le cinquième ressort au bout d'une heure. Mais, s'il n'a qu'un seul client, ce client-là en a pour une heure, lui aussi. Bien sûr, ce gars-là ressort avec les cheveux un peu plus courts que les autres.

Mon oncle parle tout le temps. Il dit toujours les mêmes affaires mais, comme les clients changent, ça ne paraît pas trop. Il sait à l'avance ce que ses clients veulent entendre. Il parle de la météo, du gouvernement, du style de hockey du Canadien, de son automobile, du peu de puissance des petits six cylindres et surtout des études de son fils.

Car mon cousin Rodrigue étudie.

Même en pleines vacances, il étudie des journées entières, enfermé dans sa chambre, en écoutant le radio. Chez nous, c'est «défendu d'étudier en écoutant la radio». C'est papa qui dit qu'il faut dire une radio et non pas un radio. Moi, ça ne me fait rien, que ça soit une ou un radio, quand c'est fermé, il n'y a pas de musique. Mais, même si j'avais le droit d'écouter «la» radio pour étudier, j'irais pas jusqu'à étudier durant les vacances, Gérico!

Ce que Rodrigue étudie durant sa journée, il ne manque surtout pas de nous le raconter en détail, avec beaucoup d'explications, durant la soirée alors que tout le monde tente d'écouter la télévision. On pourrait croire que Rodrigue veut concurrencer avec elle. Des fois, on dirait qu'il fait par exprès, il continue de parler tout seul, sans s'apercevoir que tout le monde est captivé par un programme. Moi, je ne l'écoute pas parce que je comprends pas ce qu'il explique. C'est des sciences, de la chimie, qu'il m'a dit.

Une chance que Jacqueline n'est pas ici, Gérico! Elle, quand elle écoute la télévision, il ne faut pas dire un mot. Elle fait tout le temps: «Chut, chut, silence.» Elle est pire que mademoiselle Bergevin. Elle nous fait écouter la télévision comme si on était en classe.

Mon oncle, il fait semblant de comprendre les discours de son grand fils. Mais, il écoute juste d'une oreille, de l'autre il écoute la télévision comme nous, des fois qu'il faudrait reparler du programme à des clients. Ça ne l'empêche pas, mon oncle, de reprendre parfois les explications de mon cousin devant, ou plus justement, derrière ses clients. Eux non plus, ils n'écoutent pas toujours, de toute façon. Mais, c'est son fils et il en est fier. Lui, ça lui fait plaisir d'en être le père.

C'est tellement vrai que Rodrigue, quand il parle, il ne dit pas «papa et maman», il dit «père et mère». Je trouve ça drôle, ça fait comme à l'école: «Oui, mère.» Mais, il ne dit pas «vous» à mon oncle et à ma tante, il leur dit «tu». Chez nous, on n'a pas le droit.

Chez nous, il faut dire: «Papa, voulez-vous me passer le beurre, s'il vous plaît.» Rodrigue, lui, il dit: «Père, passe-moi le beurre.» Il ne dit même pas «s'il vous plaît». Moi, je trouve ça mêlant d'être en visite ici. Il ne faudrait même pas que je dise «mon oncle». Rodrigue m'a dit que je devrais dire «oncle» et «tante», et que je n'ai qu'à demander ce que je veux, comme: «Oncle, le beurre! Tante, le sucre!» C'est vraiment mêlant.

En acceptant de me prendre chez eux pour la semaine, ma tante Béatrice et mon oncle Pistoles ont sûrement pensé que leur fils serait, pour moi, un compagnon de jeu agréable. Parce que, quand il vient chez nous, il aime mieux jouer avec moi qu'avec Thomas, même s'ils sont du même âge, pas tout à fait, mais presque. Rodrigue a quatre mois de plus que Thomas. On joue pas à grand-chose chez nous, mais il s'amuse avec mes affaires. Ce printemps, il m'a apporté des bôlés. Mais, chez mon oncle, je ne peux pas jouer avec ses affaires.

Une fois, cette semaine, on a essayé de jouer au Monopoly. C'est un jeu avec de l'argent, des terrains et des

maisons. Il y a aussi un policier qui ressemble au docteur Dumais, avec ses grosses joues. Rodrigue a brassé les cartes et on les a partagées en deux. Jusque là, ça allait bien.

Après, il fallait tout le temps que je lui donne de l'argent et lui, comme il tenait la banque, il a dit qu'il était maire et il mettait des maisons partout. Quand je passais sur ses terrains, il fallait que je le paie encore plus.

On s'est chicané et il m'a envoyé en prison. Je lui ai dit que, s'il était maire, moi, j'étais le curé et que je ne le confesserai pas. Il m'a dit qu'il ne viendrait pas à la messe et on s'est chicané encore plus. À la fin, je suis parti et il a dit qu'il aimait mieux jouer tout seul, en écoutant son radio.

Rodrigue fait des collections, aussi. Il voudrait que j'en fasse, mais je n'aime pas ça, j'ai juste une collection de bôlés. Une fois, il m'a demandé: «Donne-moi deux bonnes raisons pour ne pas faire de collections?» Je n'ai pas su quoi répondre. Lui, il a une collection de roches, une collection de timbres, une collection de pièces de monnaie et une collection de cheveux. Il conserve toutes ses collections dans sa chambre, de façon bien rangée, mais on ne peut pas jouer avec.

«Pourquoi on joue pas avec tes timbres? On pourrait jouer aux timbres Gold Star. Tu pourrais venir les échanger et moi je te donnerais un cadeau.

— Une collection, c'est pas pour jouer. De toute façon, t'as pas de cadeau à me donner.

— Je pourrais te donner des cheveux pour ta collection.

— C'est père et mère qui me ramassent les cheveux, je n'ai pas besoin des tiens.

— Je pourrais te donner des bôlés.

— Je n'ai pas de collection de «bôlés», comme tu dis.

— Une collection de bôlés, c'est pratique au moins, on peut jouer avec. Toi, tes collections, à quoi ça sert?

— C'est pour enrichir ma culture.

— C'est quoi ça?

— Tu comprends pas? Une collection, c'est pas pour jouer, c'est pour apprendre les pays, les rois, et ma collection de cheveux, c'est pour faire des expériences.»

Des expériences... Ça, il en fait en Gérico, par exemple! J'aime cent fois mieux pomper la chaise de barbier de mon oncle, que d'essayer de me faire expliquer par Rodrigue le fonctionnement des pistons. Il a voulu me le montrer, cette semaine. Car mon cousin est un vrai maniaque. Moi, je le trouve un peu tarlais. Il est tout le temps dans sa chambre, avec son radio, ses livres d'école, son «Encyclopédie de la jeunesse» et ses collections.

Dans sa chambre, toujours, il a tout pour faire des expériences sur les cheveux, avec un vrai microscope et des produits de beauté de ma tante Béatrice. Il dit qu'il ne veut pas en faire devant moi parce que c'est des expériences secrètes. Il dit qu'il va les faire «patenter» et les vendre aux Américains. Il m'a tout expliqué ça.

Ce soir, durant «La Famille Plouffe», Rodrigue nous parle de la vie palpitante et merveilleuse des algues en milieu marin. C'est peut-être passionnant, mais dérangeant. Moi, j'aimerais ça que Nézime marie Cécile. Mais, avec Rodrigue... Une chance que Jacqueline n'est pas ici parce qu'il se ferait dire: «Chut! Flouze! Y a pas moyen d'entendre rien ici!»

Cette nuit, je n'arrive pas à dormir. Les propos de Rodrigue, sur les algues marines, envahissent mon esprit. Tourne d'un bord, tourne de l'autre, je ne dors pas. Pourtant, j'ai mon pyjama neuf que j'ai eu pour aller à l'hôpital, il est bon pour dormir, d'habitude, mais non.

J'essais de penser à un sapin de Noël, comme maman me suggère tout le temps quand ça m'arrive; rien à faire, je reste éveillé comme un bon. Il y a aussi la passe des moutons. Ça, c'est Jean-Benoît qui me l'a montrée.

Il faut s'imaginer un enclos, avec plein de moutons dedans. Et là, on essaie de les compter quand ils sautent la clôture. «Un mouton, deux moutons, trois moutons, quatre...» On continue comme ça, jusqu'à ce qu'on s'endorme. Ça non plus, ça ne donne rien. Je me trompe tout le temps dans mes calculs et je reviens toujours aux algues et aux expériences de Rodrigue.

Moi aussi, je devrais en faire des expériences.

Je me relève doucement, en silence, et je descends facilement dans la cuisine, guidé par la lueur des nombreuses veilleuses de la maison. Chez mon oncle, la table est toujours mise. Le soir, avant de se coucher, ma tante met la table pour le déjeuner du lendemain. «Comme ça, on prend de l'avance et si un client arrive de bonne heure, on est prêt.» Je prends la salière sur la table, je m'en vais dans la shoppe de mon oncle.

Je ne sais pas si c'est une vraie expérience, mais je verse toute la salière dans le pot d'une grosse plante verte, qui meuble un coin de la shoppe de barbier. Je prends soin de bien mélanger la terre et le sel, pour pas que la plante ne trouve ça trop difficile.

Je remonte rapidement me mettre au lit, tout fier et tout content de mon expérience. Sans en connaître le résultat, je suis convaincu à l'avance qu'un bon jour, toutes les plantes en pot de la terre vont me le rendre au centuple. Car, si j'ai bien compris Rodrigue, ce qui rend les algues marines joyeuses et souriantes, c'est qu'elles vivent dans la mer. Et la mer, ce qu'elle a de particulier? C'est qu'elle est salée! Et dans la mer, qu'est-ce qu'il y a? De l'eau salée!

Il ne m'en fallait pas plus pour conclure que les plantes d'intérieur manquent de sel, pauvres petites. Heureusement que j'ai arrangé ça. C'est comme le «vous le savez» de Christophe Colomb.

«C'est toi, mon snoreau, qui as mis du sel dans mon deiffenbakie?», demande ma tante à Rodrigue, comme si elle s'attendait à un pareil geste de la part de son fils unique.

— Non, mère., répond Rodrigue, l'air déçu.

«Alors, c'est toi, Benjamin?»

— Mais non, tante!

— C'est toujours ben pas toi, Philippe?

— Bien voyons, Béatrice, ça serait ben le bout de la vase!

— Coudon, c'est qui qui a fait ça? Quand j'ai été l'arroser à matin, y était plein de sel! C'est pas toi, Rodrigue?

— Bien non, mère, j'y ai pas pensé.

— Ben, penses-y pas non plus, mon snoreau! Ton père peut ben trouver ça drôle, les expériences que tu fais, mais celle-là...

— Béatrice, laisse-lé donc faire, bondance!

— C'est pas la première fois qu'il me fait des affaires comme ça. C'est toujours moi qui ramasse les pots cassés, ici.

— Arrête donc, Béatrice, on a de la visite.

— C'est toujours ben pas toi, mon petit Benjamin?

— Non, tante.

— Tu es sûr?

— Oui, tante.

— Vas-tu t'en accuser à la confesse?

— Non, tante.

— Bon alors, c'est pas toi. C'est personne. C'est ça, c'est personne. Ça doit être ma femme de ménage.»

Ma tante est une personne logique. Elle vient de me tester, avec sa question sur la confesse, mais je n'ai rien dit. Un peu plus, par exemple, et j'assistais à une vraie chicane de famille. Mais ça s'est arrêté là et ma tante fait la seule chose qu'il lui reste à faire, repoter sa plante.

Je suis bien mal pris. J'aurais bien aimé que quelqu'un me remette, moi aussi, dans mon pot, chez nous, dans mes affaires. Je m'ennuie.

Je viens de mentir à ma tante, en n'avouant pas mon expérience, mais surtout, je ne veux pas lui avoir menti deux fois. Je lui ai menti une première fois, en lui disant que c'était pas moi, pour l'expérience. La deuxième fois, c'est quand je lui ai dit que j'irais pas m'accuser à la confesse.

Si je vais à la confesse, j'ai deux mensonges qui me seront peut-être pardonnés, mais si je n'y vais pas, j'en ai juste un. Un péché que je devrai garder. Gérico de Gérico! Qu'est-ce que j'ai fait là?

La meilleure façon de m'en sortir, c'est de réparer les dommages que j'ai causés injustement. C'est ça que dit le catéchisme. Mais la question que je me pose, maintenant, c'est de savoir à qui ai-je causé des dommages?

À Rodrigue, qui a été accusé injustement? Peut-être. Mais c'est lui qui m'a mis ça dans la tête de faire ça, avec ses expériences et ses algues. De toute façon, il regrette quasiment de ne pas y avoir pensé avant moi, le parlais. Il avait rien qu'à écouter les Plouffe comme tout le monde et à nous laisser tranquilles avec ses algues.

À ma tante Béatrice, qui a eu à repoter sa plante? Peut-être. Mais, dans un premier temps, elle a accusé injustement son propre fils. C'est un péché, ça aussi. Une chance que mon oncle Pistoles lui a dit que j'étais là parce que j'aurais été le témoin involontaire d'une scène familiale qui aurait bien valu, je pense, une de celles de la famille Plouffe.

À mon oncle Pistoles? Peut-être, mais quel dommage lui aurais-je causé? Même si la plante était dans sa shoppe de barbier, c'est même pas lui qui s'en est occupé. À part sa soupe au barley, il ne s'occupe jamais de rien. Il laisse Rodrigue faire tout ce qu'il veut, dans la maison. Il n'y a rien qui le dérange vraiment: pas ma tante, ni les plantes, ni son fils, ni le radio, ni les expériences, même pas moi!

Ma conclusion, c'est que c'est à la plante à qui j'ai causé injustement le plus de dommage!

La nuit suivante, je redescends en grand silence, dans la shoppe de mon oncle, et m'excuse auprès du «dieffenbaker» d'avoir voulu lui faire essayer la vie des algues.

En rémission de mon péché et en prenant bien soin de ne pas lui faire de tort, je lui verse délicatement, au bas de la tige, un tout petit peu de sucre blanc.

Puis, bien content de moi, je remonte à ma chambre, l'âme en paix.

Huitième commandement de Dieu

Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement.

Question 441

- Que nous ordonne le huitième commandement?
- Le huitième commandement nous ordonne de dire toujours la vérité, et de respecter l'honneur et la réputation du prochain.

La cuisine d'été

On a une cuisine d'été. C'est presque une pièce de trop. Comme cuisine d'été, elle ne sert, en réalité, qu'à la fin du printemps et au début de l'automne.

Nous, on ne mange pas dans la cuisine d'été, on mange tout le temps dans la cuisine ordinaire. La cuisine ordinaire, on l'appelle la cuisine tout court. Je veux dire qu'on ne dit pas la «cuisine tout court», on dit la «cuisine» point. Pas «la cuisine point», la «cuisine»...

La cuisine d'été, c'est une pièce sombre. C'est vert foncé, même le plafond est vert foncé. Moi, je trouve ça triste. Heureusement, on ne mange pas là. Dans la cuisine

d'été, il y a un poêle à bois qui prend toute la place et un vieil évier qui tente de se faire oublier dans un coin. Une fois, j'ai surpris papa à faire pipi dans l'évier, mais il ne m'a pas vu. Moi, je suis trop petit encore. Jean-Benoît, il pourrait, mais il est pensionnaire.

Il y a aussi une table et des chaises, mais comme on mange pas là, l'hiver, on met notre linge dessus. Maman n'aime pas ça. Elle dit que ça fait du linge à la traîne et que ça ne fait pas propre. Elle dit que c'est gênant, quand il y a du monde qui vient. Elle s'en fait pour rien, le monde qui passe par en arrière, donc par la cuisine d'été, c'est du monde qu'on connaît: il n'y a pas de gêne à avoir.

Au printemps, maman allume le poêle à bois de la cuisine d'été «pour réchauffer la maison et enlever l'humidité». L'automne, c'est là qu'elle fait ses conserves et sa gelée de pommes, «pour pas trop chauffer la maison». Dans ce temps-là, ça sent bon, au moins.

L'année passée, à un moment donné, Jacqueline était en vacances et elle était allée à Québec avec monsieur et madame Pelletier parce qu'ils l'avaient invitée. Elle nous avait rapporté des fusils à l'eau pour Thomas et moi. On s'était amusé en Gérico!

C'étaient des gros fusils et on voyait l'eau dedans. Le mien était rouge et celui de Thomas était jaune. Je voyais toujours combien d'eau il restait dans celui de Thomas et je faisais par exprès pour lui faire tirer toute son eau, pour l'arroser comme il le faut après.

Maman, elle nous trouvait bien tannants avec nos fusils à l'eau et elle demandait tout le temps à Jacqueline «pourquoi t'as acheté des cochonneries comme ça à tes petits frères?». Elle lui demandait aussi si elle y avait pensé. Jacqueline avait beau lui dire que c'était parce qu'elle nous aimait et qu'elle voulait nous faire plaisir, maman lui répondait qu'elle aurait pu penser à elle aussi.

Moi, je pensais que maman aurait aimé avoir un fusil à l'eau, elle aussi, mais Thomas disait que c'était le contraire. Je ne l'ai pas obstiné, mais je suis sûr que maman aurait pas haï ça.

Un beau jour, on a perdu nos fusils à l'eau, perdu pas pour rire, perdu pour de vrai! Thomas et moi, on s'est mis à les chercher partout dans la maison et on ne les trouvait pas. On est même allé voir dans le garage, au cas où, des fois que. Mais non. Ça faisait trois jours qu'on les cherchait, sans résultat.

C'est tannant de perdre quelque chose et de le chercher. On dirait tout le temps qu'on le cherche à la même place. Moi, j'ai regardé au moins quatre fois dans le fond de mon garde-robe puis, à chaque fois, je n'ai rien vu.

En désespoir de cause, j'ai demandé à maman de me prêter son portrait de saint Antoine de Padoue parce que c'est lui qui retrouve les affaires que maman perd. Elle lui dit: «Saint Antoine de Padoue, j'ai confiance en vous» et puis elle les retrouve. Quand elle ne les trouve pas, elle le met «en pénitence» et tourne son portrait à l'envers.

Mais, quand je lui ai demandé son portrait, maman a ri de moi en me disant que saint Antoine ne pourrait pas faire grand-chose pour nos fusils à l'eau parce que c'est elle qui les avait cachés, et bien cachés à part de ça, et qu'elle nous les redonnerait juste pour les vacances, si on était fins.

On a été bien fins. Le problème, c'est que quand les vacances sont arrivées, elle ne se rappelait plus où elle avait caché nos fusils à l'eau. Ils étaient bien cachés en Gérico! On s'est remis à les chercher à trois, maman, Thomas et moi, et puis on n'a rien trouvé. Rien, rien, rien. On n'a jamais, jamais retrouvé nos beaux fusils à l'eau, Gérico!

L'été passé, c'est l'ocarina qui nous a servi d'arme à feu, pour jouer aux cowboys, même si papa ne veut pas qu'on y

touche parce que c'est un souvenir de famille et que ça le dérange «quand on lui souffle ça dans les oreilles». Papa, il ne faut jamais le déranger.

C'est justement pour ça qu'on prend l'ocarina comme revolver parce qu'on ne souffle pas dedans, on fait juste: «Pow-pow, t'es mort!» Puis, c'est pas grave parce que l'autre répond tout le temps: «Non, je ne suis pas mort!» Puis là, on se chicane: «Oui, t'es mort! - Non, chu pas mort!» et c'est ça qui est drôle.

En temps normal, l'ocarina est sur le dessus du piano, dans le salon. Comme on va rarement dans le salon, à part Jacqueline qui va pratiquer son piano ou quand il y a de la visite, il n'y a personne qui s'aperçoit de quelque chose, quand on prend l'ocarina.

Au début de l'automne, quand maman a rallumé le poêle à bois pour faire sa gelée, une odeur étrange accompagna le doux parfum des pommettes bouillies... C'était nos beaux gros fusils à l'eau qui cuisaient doucement dans le four du poêle. On a jamais plus dérangé maman avec ça. Les parents, il ne faut jamais les déranger.

Aujourd'hui, c'est l'hiver et c'est une mitaine qui traîne dans la cuisine d'été qui dérange mon père. Ce matin, comme je suis le dernier à partir pour l'école, il me demande:

«À qui cette mitaine?»

— Je ne sais pas.

— Tu dois savoir à qui?»

— Non, je ne sais pas.

— Mais qui a laissé cette mitaine à la traîne?»

— Je ne sais pas. Moi, je ramasse mes affaires.

— Vous laissez toujours traîner vos effets, toi et ton frère.

— Jacqueline aussi.

— Mais tu dois bien savoir à qui est cette mitaine!

— Non. Vraiment, je ne sais pas. Bon ben, il faut que j'y aille maintenant, si je ne veux pas être en retard.

— Attends un peu!

— Pourquoi? Je vais être en retard.

— Attends un peu, je te dis!

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Je veux savoir à qui est cette mitaine.

— Elle n'est pas à moi.

— Ce n'est pas ce que je te demande, je te demande à qui?»

J'ai la clenche de la porte dans les mains, en arrière de mon dos. Papa s'approche de moi, je m'apprête à partir, lève la clenche sans bruit et entrouvre la porte doucement. Papa, qui arrive, met sa main gauche sur la porte au-dessus de ma tête et la referme violemment. Je ne comprends rien.

«À qui cette mitaine?

— Je ne sais pas, papa.

— Tu sais, tu sais à qui! C'est à toi?

— Non! Ce n'est pas à moi!

— Tu sais et tu ne veux pas me le dire? À Thomas? À Jacqueline?

— Je ne sais pas.

— À qui? À Jean-Benoît, tant qu'à faire?

— Je ne sais pas, je ne sais pas à qui la mitaine.

— Tu mens! menteur!»

De sa lourde main, il empoigne mon cou, pousse ma tête contre la porte, me laissant à peine de quoi respirer.

«Tu mens! Tu mens!

— Non!

— Tu sais à qui est cette mitaine!

— Non!

— Elle est à toi!

— Non!

— Elle est à toi et tu ne veux pas me le dire? C'est ça hein? Dis-le! Dis-le, si t'es capable! Dis-le à ton père!

— Papa!

Il relâche la pression, mais il laisse toujours sa lourde main gauche sur mon cou.

«Papa, fâchez-vous pas, fâchez-vous pas, c'est rien qu'une mitaine, après tout, une mitaine!

— Ah oui! Une mitaine?»

La pression revient.

«Une mitaine...»

Il frappe ma tête contre la porte.

«Une mitaine et toi tu mens!»

Il frappe encore.

«Une mitaine et mon fils est un menteur!»

M'agrippant le cou encore plus fermement, il se remet à me frapper la tête de plus belle contre la porte.

«Tu le sais et tu ne veux pas le dire!»

Bang! Bang! Bang! Ma tête! Ma gorge!

«Papa!

— Alors, tu vas le dire?

— Papa, j'étouffe, vous m'étranglez!»

Il me fixe dans les yeux, avec rage et mépris. Son pouce et son index se referment plus fermement sur mon cou.

«Tu mens! Tu mens! Tu oses mentir à ton père!»

En cadence, il se remet à me frapper. J'espère en vain qu'en entendant ces coups, on vienne ouvrir de l'extérieur.

«Tu sais à qui est cette mitaine! À qui? À qui? Je vais t'apprendre à dire la vérité, moi. Je vais t'apprendre...

De mes yeux embrumés par les larmes, je vois mon père en train de m'étouffer de sa main gauche; je vois la triste mitaine coupable, qu'il tient en même temps que sa canne de sa main droite; je vois le vieux poêle à bois et la sombre cuisine d'été; je voyais ma courte vie passer devant moi pendant que je cherchais les mots de mon acte de contrition.

(Mon Dieu *Mon père m'étrangle* j'ai un extrême regret *je vais mourir* de vous avoir offensé *à cause d'une mitaine* parce que vous êtes infiniment bon *Aidez-moi* infiniment aimable *la tête m'éclate* et que le péché *Aidez-moi* vous déplaît *J'étouffe* pardonnez-moi *J'étouffe!* par les mérites *C'est pas MA mitaine* de Jésus-Christ *Gérico* mon sauveur *Faites quelque chose* je me propose *de ne pas mourir dans la cuisine d'été* moyennant *pas la cuisine d'été* moyennant votre *pas ici* sainte grâce *pas mourir* de ne plus *Aidez-moi* vous offenser *Une mitaine* et de...)

«de...

— Tu le sais?

— De...

— Tu sais à qui! Dis-le!

— De...

— Dis-le! Dis-le! Dis-le moi!

— Denis!»

Il laisse tomber son bras...

«Denis Beaulieu!»

Et moi, à terre.

«Comment ça? Denis Beaulieu?

— Il est venu ici hier...

— Denis Beaulieu?

— Il a dû oublier sa mitaine.

— Tu le savais, hein, et tu as menti!»

C'est maintenant que je mens!

«C'est ça, c'est la mitaine de Denis Beaulieu...

— Tu as menti à ton père. Tu as osé mentir à ton père! menteur! Mon fils est un menteur! Un petit menteur, qui ment à son père! Un pauvre petit menteur! Allez! Lève-toi tout de suite, petit menteur! Allez, debout! Ramasse tes effets et va-t'en à l'école, avant que je ne me fâche! Allez! Dépêche! Lève-toi et va-t'en, petit menteur. Disparais de ma vue, menteur! menteur!

En pleurant, courant et tombant, je me rends au parc, passé le magasin Pelletier. C'est pas vraiment un parc, c'est la cour du magasin, mais monsieur Pelletier a mis un banc pour les personnes qui attendent l'autobus Lemelin.

L'hiver, il n'y a jamais personne, le monde attend en dedans. Comme je suis déjà en retard pour l'école, je décide d'être en retard pour de vrai et comme il le faut, cette fois-ci. Je prends donc le temps, sur le banc de monsieur Pelletier, de retrouver mon souffle et de sécher mes larmes, tant bien que mal.

Si il y avait un autobus qui passait, je sauterais dedans. Je me sauverais. Je m'en irais à Québec ou aux Trois-Pistoles. Je travaillerais. Je vendrais des revues, comme la veuve Dionne, ou je passerais les journaux: L'Action Catholique ou Le Soleil. C'est payant. Je sais servir la messe, aussi. Mais

j'irais plus à l'école et je ne reviendrais pas à la maison. Je ne mettrais plus jamais les pieds à l'Isle-Verte.

Chez nous, ils me chercheraient partout et ils ne me trouveraient pas. Maman demanderait à saint Antoine: «Saint Antoine de Padoue, j'ai confiance en vous, retrouvez mon petit Benjamin!» Et saint Antoine, il ne me retrouverait pas. Maman le mettrait en pénitence et lui mettrait la tête en bas, mais ça ne ferait rien, il ne me retrouverait pas parce que je serais trop loin.

Il n'a même pas été capable de trouver nos fusils à l'eau, dans le four du poêle à bois, dans la cuisine d'été. C'est un grand tarlais, c'est un bon à rien, et il ne me trouverait pas à Québec.

Moi, je resterais à Québec et saint Antoine ne me trouverait pas. Chez nous, ils ne me reverraient jamais. Je ne sais pas où je resterais, mais il n'y aurait pas de cuisine d'été verte.

Je sais bien que je ne peux pas faire ça. Je n'ai même pas d'argent pour prendre l'autobus. Je ne sais même pas s'il va en passer un. À quelle heure? Qu'est-ce que je fais ici. Pourquoi? Pourquoi?

Pourquoi?

Les yeux rougis et le cœur gros, j'entre piteux dans la classe de mademoiselle Charlebois. Moi, j'aimerais ça qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me colle et qu'elle ne pose pas de question.

«Benjamin, pourquoi n'es-tu pas à l'heure ce matin?», me demande-t-elle de sa voix chantante.

«Papa avait besoin de moi, mademoiselle.

— Monsieur l'inspecteur! C'est très bien. Va à ta place.»

Je mens encore. Je suis un menteur! Un menteur! Papa
l'avait bien dit!

Neuvième commandement de Dieu.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Question 452

- Les pensées et les désirs impurs sont-ils toujours des péchés?
- Les pensées et les désirs impurs sont toujours des péchés mortels, quand on y donne son consentement.

Les seins

«**V**ous savez ce que c'est, la pureté, les enfants?

— ...

C'est ce qui est pur. Comme de l'eau pure. Elle est pure parce qu'il n'y a rien d'autre dedans. C'est pareil pour nous. Dieu nous demande de rester purs. Pour cela, il faut que vos pensées et vos désirs soient purs, aussi. Comme de l'eau pure. Vous comprenez?

— ...

— **Bon.** Quand vous allez à la toilette, il faut que vous fassiez vos besoins sans perdre trop de temps et il faut se laver les mains après. Pour rester propre et pur.

— ...

— C'est la même chose quand vous prenez votre bain. C'est bon de prendre un bain, mais pas trop longtemps. Il y en a qui s'amuse dans leur bain, après s'être lavés. Quand on s'est lavé, il faut sortir du bain et s'essuyer tout de suite, et se vêtir. C'est parce qu'on vient de se laver dans notre bain. L'eau de notre bain, quand on a fini de se laver, ce n'est plus de l'eau pure. Il faut se garder pur, alors vous sortez du bain dès que vous êtes propres. C'est compris?

— Oui, mademoiselle.

— Bon maintenant, les enfants, je vais vous expliquer une chose. Vous savez pourquoi il faut se vêtir? Pourquoi porte-t-on des vêtements?

— C'est pour pas avoir froid.

— C'est une bonne réponse, mais il y a autre chose. Les animaux n'ont pas de vêtements et nous, nous en avons. Savez-vous pourquoi?

— Ils ont déjà des manteaux de fourrure!

— Quelqu'un peut me donner une autre réponse?

— Il ne seraient pas capables de se boutonner!

— C'est vrai, mais il y a autre chose... Écoutez, les animaux n'ont pas d'âme et nous, nous en avons. Dieu nous a donné une âme et, par signe de respect, il nous demande de nous vêtir pour abriter notre âme.

Quand on vient au monde, on a le péché originel. C'est pour ça qu'on nous baptise avec de l'eau bénite, pour laver notre âme de nos péchés. Après le baptême, notre âme est pure. C'est pour qu'elle reste propre qu'on s'habille. C'est par signe de respect pour Dieu, qui est maintenant dans notre cœur.

C'est pour la même raison que l'été, il faut garder son costume de bain. Il faut rester habillé pour garder notre âme pure. Vous avez compris, les enfants? Il faut rester pur, comme l'eau pure. Souvenez-vous de cela.»

«C'est quoi, l'œuvre de chair, mademoiselle?

— C'est quand on est marié et qu'on a des enfants. Quand on n'est pas marié, on ne peut pas avoir d'enfants.

— Comment ça?

— Parce que tous les enfants ont besoin d'un papa et d'une maman.

— Moi, je n'ai pas de père, y est mort.

— Oui, Paul. Ton père est mort, mais t'en as un. Avant de mourir, ton papa et ta maman ont eu un enfant: c'était toi. Alors, tu as un père.

— Ça veut dire que vous ne pouvez pas avoir d'enfant, mademoiselle?

— Vous êtes tous mes enfants. Je n'ai pas besoin d'en avoir d'autres. Vous êtes tous mes enfants et je vous aime tous.

— Moi aussi, mademoiselle?

— Bien oui, mon grand Guy, je t'aime comme les autres.

— Mademoiselle?

— Oui, Benjamin?

— Comment c'est fait, des seins?

— Benjamin Amyot! On ne pose pas ces questions-là en classe! Qu'est-ce qui te prend? Va te laver la bouche tout de suite. Bon, maintenant vous autres, prenez votre cahier d'arithmétique pour votre récitation.»

Juste au moment où je me lève pour aller à la toilette, le grand Guy Chouinard se lève lui aussi de son pupitre. Il dit: «Aie les gars, une fois deux?» Il nous montre deux doigts, l'index et le majeur, il les regarde, puis il se les enfonce dans la bouche jusqu'à «l'alluette, je te plumerai!». C'est comme ça qu'il se met à vomir.

Quand elle voit ça, mademoiselle Charlebois devient encore plus rouge que ses souliers. «Comme si c'était des manières!» Elle est vraiment fâchée, je vous jure. Elle n'a plus la voix chantante de son «Je vous salue Marie» ou de ses tables de multiplications. Quand elle est vraiment fâchée, elle dit notre nom au long.

Nous, on se met à rire parce que le grand Chouinard, il n'est pas malade pour de vrai. Pour tout dire, ce sont les tables de multiplications qu'il ne digère pas: ça le rend malade d'avoir un examen d'arithmétique.

Moi, je l'aime bien, le grand Chouinard. Il est avec nous depuis la première année et il défend toujours les plus petits. Il faut dire que ça faisait trois fois qu'il faisait sa première. L'an passé, mademoiselle Bergevin, elle l'a fait passer. Mademoiselle Bergevin, elle est toujours fatiguée et elle ne rit jamais. C'est pour ça qu'elle a fait passer le grand Chouinard.

C'est sur la table de «sept» que mademoiselle Charlebois doit nous questionner aujourd'hui. C'est bien la plus difficile, la table de sept, avec son «huit fois sept» qui donne dans les cinquante quelque chose. Et puis, il y a le «neuf fois sept» qui donne encore plus.

Toujours est-il que Guy Chouinard, il bloquait déjà, hier, quand mademoiselle Charlebois lui a demandé «trois fois sept», alors aujourd'hui, comme il faut se rendre à «six fois sept», il se fait vomir.

«Guy Chouinard! Comme si c'était des manières! Grand naiseux! Tu vas me faire ramasser ce dégât tout de suite. Allez! Passe par la toilette et demande à monsieur Tremblay de venir avec une chaudière pour passer la moppe. Allez, dehors grand fainéant!»

Nous autres, on rit encore parce qu'on a hâte de voir arriver le Foulard, avec sa moppe.

«Silence! Arrêtez de rire, vous autres! Vos places! Benjamin Amyot, qu'est ce que tu fais, planté là?»

— J'allais à la toilette, mademoiselle.

— À ta place, comme tout le monde. Silence, vous autres! Silence, à la fin!

— Mademoiselle?

— Silence, j'ai dit! Denis Beaulieu! Puis assis-toi!

— Mais...

— Silence! C'est pas français, ça? Tu ne comprends pas le français?*

Moi, je me rassois à ma place et tout le monde se met à rire encore plus parce que Denis Beaulieu, il partage son pupitre avec Guy Chouinard. C'est parce qu'il veut dire à la maîtresse qu'il a les souliers plein du vomit du déjeuner du grand Guy Chouinard.

Mais là, Denis ne peut rien faire parce que mademoiselle Charlebois lui a parlé en français et qu'il a intérêt à comprendre, quand elle parle en français. Quand on ne comprend pas le français, elle nous garde en retenne et elle nous fait apprendre des prières en latin. C'est pas comode, même quand on est servant de messe.

Guy Chouinard est revenu avec le Foulard. Le Foulard, c'est le concierge de l'école, monsieur Tremblay. C'est le père de Sylvio Tremblay. Nous, on l'appelle le Foulard parce qu'il porte des grosses bretelles de police et qu'il a toujours une guenille accrochée dans sa poche d'en arrière.

C'est comme le jeu, je l'ai déjà conté.

Une fois, Jean-Marc Dubois, le fils du bedeau, qui est au même pupitre que moi, il s'était préparé un grand Gérico de foulard qu'il avait fait ressortir par en avant. Il avait fait un gros noeud avec son foulard dans ses bretelles, puis il avait mis son chandail par-dessus. Ça paraissait pas.

C'est justement le grand Guy Chouinard qui avait joué contre lui. Le grand Chouinard, c'est le champion, au fou-

lard. De toute façon, il ne joue pas à rien d'autre. Mais au foulard, il est vite en Gérico! Il est agile comme un écureuil. Autrement, il ressemble à une girafe. Alors, voici que le grand Chouinard tente d'attraper le foulard de Jean-Marc Dubois, mais celui-ci lui glisse toujours entre les mains.

Voyant cela, le grand Chouinard fait une pirouette, se retrouve en arrière de Dubois, lui prend le foulard à deux mains et donne un bon coup. Dubois lâche un de ces cris! Il plie en deux. Ses boutons de bretelles sautent et sortent de son chandail. Chouinard continue de tirer de plus belle sur le foulard de Dubois, qui se laisse tomber et Chouinard part à la renverse. Et puis, Dubois pleure. Chouinard, lui, il tient le foulard en disant: «Je l'ai, je l'ai, le foulard!»

On est tous calmés, maintenant. Il y a juste Denis Beaulieu qui se tortille encore sur sa chaise. Quand le grand Chouinard revient dans la classe, il ouvre la porte en disant encore: «Je l'ai, je l'ai!» Nous, on rit par en dedans, parce que c'est vrai: le Foulard entre juste derrière lui avec sa moppe et une chaudière. Le Pingouin arrive sans tarder et s'installe, comme toujours, dans le cadre de la porte.

Le Pingouin, c'est la directrice d'école, Mère Marie-Mère-de-Dieu. Elle est méchante et elle passe son temps à serrer les lèvres, comme si elle était en pénitence. Quand il y a du chahut dans une classe, le Pingouin arrive et se plante dans le cadre de la porte. On prend notre trou. Le grand Chouinard retourne à sa place et le Foulard le suit sans même dire bonjour à mademoiselle Charlebois.

C'est rendu en arrière de la classe que le Foulard voit que Denis Beaulieu a les souliers pleins de vomi. Il lui dit: «Va te laver. Ça va sentir mauvais!» Alors, Denis Beaulieu se lève à son tour et passe devant mademoiselle Charlebois, qui est rouge comme une tomate. Il laisse des traces sur le plancher. Il passe devant Mère Marie-Mère-de-Dieu, qui

pince encore plus les lèvres et sort de la classe avec le sourire. Le Pingouin ne dit pas un seul mot pendant que le Foulard fait son ménage. Nous autres, des fois, on pense que c'est le Foulard qui est le vrai directeur de l'école.

Quand tout est nettoyé et que Denis Beaulieu est revenu à sa place, le Foulard ramasse sa chaudière et sa moppe, et se retire de la classe comme il était entré. Le Pingouin, qui n'avait pas desserré les lèvres deux secondes, le suit et referme la porte en faisant une sorte de grimace pleine de méchanceté à mademoiselle Charlebois...

«Bon bien, si c'est comme ça», nous a-t-elle dit, «vous allez changer de place!»

Moi, je ne comprends pas trop ce que veut dire mademoiselle Charlebois par «comme ça», parce que maintenant, comme ça, c'est propre partout. On n'a pas besoin de changer de place. Si c'est «comme ça», on pourrait faire notre récitation d'arithmétique. Mais non, elle veut nous changer de place. Elle ne va pas bien, mademoiselle Charlebois, Gérico!

Dans notre classe, on a tous des pupitres doubles, on est deux par deux. D'un côté, c'est les gars, de l'autre, les filles. Il y a juste Marcelle-Andrée Beaulieu qui est toute seule à un pupitre double, en arrière de la classe. Marcelle-Andrée et Denis Beaulieu, c'est le frère et la sœur.

Marcelle-Andrée Beaulieu, c'est la jumelle de Denis Beaulieu. C'est des faux jumeaux. Ils ont tout le temps été installés côte à côte, dans le fond de la classe, mais jamais ensemble.

«Guy Chouinard, tu vas prendre la place de Marcelle-Andrée.

— À côté de moi?

— Non, Guy va prendre tout le pupitre.

— Où je vais aller, moi, mademoiselle?
— Tu iras avec ton frère.
— Je ne veux pas aller avec lui. Il sent le vomi.
— Pis toi, tu sens la fille! Moi, je ne veux pas que ma sœur vienne s'asseoir avec moi.
— Denis Beaulieu! Silence. Allez, Chouinard, prends tes affaires.
— Mais où je vais aller, moi, mademoiselle?
— Ramasse tes affaires, Marcelle-Andrée, on verra après.
— J'ai pas besoin de changer de place, j'ai juste été malade.
— Toi, mon grand Chouinard, tu vas voir c'est qui qui mène dans la classe. Allez, ramasse tes cahiers!
— Je ne veux pas aller du côté des filles.
— Ah non?
— Je veux rester en arrière.
— Tu feras ce que je te dis! Tu m'as fait assez honte comme ça.
— Mais moi, mademoiselle, où je vais aller?
— C'est assez, Marcelle-Andrée! Puis, si c'est comme ça, Chouinard, tu viendras en avant.
— Je ne veux pas aller en avant, j'ai de la misère à lire de proche.
— T'as de la misère à lire tout court.
— Vous demanderez à mes parents.
— C'est pas ça que je vais leur demander, à tes parents. C'est bon, Marcelle-Andrée, reste à ta place. Brigitte et Pascale, vous donnerez votre place à Guy Chouinard, en avant. Il y en a une qui ira avec Marcelle-Andrée, puis l'autre qui ira avec Denis.

- Moi, j'irai pas avec Denis Beaulieu.
— Moi non plus.
— On pourrait demander au Foulard d'apporter un autre pupitre?
— Il n'y a pas de place pour un autre pupitre.
— Mon père, c'est pas le Foulard!
— Silence!
— Je ne veux pas aller dans le fond de la classe.
— Moi non plus.
— Silence, à la fin! C'est pas français?»

Mademoiselle Charlebois est sur le bord d'éclater. On est mieux de garder silence. Elle prend sa règle de bois et pince les lèvres, comme le Pingouin. Elle est assez laide quand elle se fâche comme ça, elle ressemble à une vieille pomme pourrie parce qu'elle devient rouge en même temps.

Maintenant que Guy Chouinard est rendu tout seul, en avant, Brigitte Demers et Pascale Dumais restent plantées là, à côté de la maîtresse, leurs cahiers dans les mains. Mademoiselle Charlebois se met alors à nous regarder comme si on était en examen. Il n'y a plus personne qui bouge dans la classe. Elle nous regarde avec ses yeux plissés, comme quand elle nous surveille pour pas qu'on triche.

Même si le grand Chouinard est assis en avant, maintenant, elle n'a pas l'air d'être encore contente. Il faut à présent qu'elle décide qui, de Brigitte Demers ou de Pascale Dumais, ira avec Marcelle-Andrée Beaulieu et qui ira avec Denis Beaulieu. Tout le monde suit son regard qui va et vient d'en arrière à l'avant de la classe et, deux par deux, on se pose tous la même question: qui héritera des jumaux?

Il y a maintenant un grand silence dans la classe. Il me semble bien que ça fait une heure qu'on est là, à changer de place. C'est long. C'est peut-être un peu trop, une heure, mais c'est long en Gérico, ça, je peux vous le dire. Pour moi, on ne fera pas notre récitation d'arithmétique, il est trop tard maintenant.

«C'est bon! Brigitte, va t'asseoir avec Marcelle-Andrée.

— Oui, mademoiselle.

— Et toi, Pascale, avec qui veux-tu aller?

— Pardon, mademoiselle?

— Choisis-toi une place!

— Du côté des garçons?

— Oui, avec les garçons. Avec qui veux-tu aller? Tu as le choix.

— Avec...

— Choisis!

— Avec Benjamin Amyot!

— C'est bien. Jean-Marc, donne ta place à Pascale et va rejoindre Denis Beaulieu.

— En arrière?

— Oui, en arrière, la place de Guy Chouinard, c'est pas français?»

Jean-Marc Dubois devient tout pâle. C'est parce qu'il ne veut pas laisser son pupitre. Je sais pourquoi. C'est pas parce que je suis son ami. C'est parce qu'il a tout copié les tables de multiplications dedans! C'est toujours utile.

«Mademoiselle? Benjamin pourrait aller avec Denis et Pascale pourrait s'installer à côté de moi?», qu'il dit.

«Non, non. Prends tes affaires et dépêche-toi. Ça fait déjà plus d'une demi-heure qu'on perd comme ça. Vas-y Pascale, va t'installer avec ton voisin.»

Pis moi qui pensais que ça avait duré une heure!

C'est vrai que Pascale Dumais, c'est ma voisine. C'est la fille du docteur Dumais, qui reste juste à côté de chez nous.

On ne joue jamais ensemble. Elle joue tout le temps dans la maison et moi, j'aime mieux jouer dehors parce qu'en dedans, je ne veux pas déranger. Chez nous, il ne faut jamais déranger. De toute façon, même si on est voisin, on fait rarement le trajet de l'école ensemble. On n'a pas le même horaire, elle ne joue pas aux bôlés. En plus, elle vient toujours à l'école habillée comme si c'était dimanche parce que son père est docteur.

Quand elle ouvre le pupitre de Jean-Marc pour mettre ses affaires, elle fait «Beurk!» C'est pas mon genre! Moi, j'aurais été content des tables de multiplications, à sa place. Je la regarde pendant qu'elle s'installe. Pas de chance: elle n'a pas encore de seins!

«Maman, c'est quoi, l'œuvre de chair?»

— Tu le sauras bien assez quand tu seras plus grand.»

C'est tout le temps comme si je n'étais jamais assez grand. Ça, c'est tannant. Moi, depuis le jour de mes quatre ans, je suis sûr d'être grand. D'ailleurs, à ma fête de quatre ans, on me l'a bien dit: «Tu es grand, tu as quatre ans.» Je m'en souviens comme si c'était hier. Mais maintenant, on joue avec mes nerfs. Des fois, quand je pose des questions, on me dit que je suis trop grand, d'autres fois, trop petit.

J'en suis venu à penser que si mes parents ne veulent pas donner de réponses, c'est tout simplement qu'ils ne les connaissent pas, Gérico, les réponses.

Le pire, dans tout ça, c'est que mon frère Thomas n'a pas l'air d'en savoir plus que papa et maman. Il me fait la même réponse lui aussi: «Tu le sauras quand tu seras plus grand!» Si, au moins, Jean-Benoît était là. Mais non, il est au Collège, à La Pocatière. Jacqueline? Oh non! Je vous ai dit que c'est une porte-paquets, c'est vrai. En Gérico à part de ça!

Mon père, de toute façon, il ne veut jamais rien dire sur ces affaires-là. Il y a juste en français qu'il est bon. Ces «affaires-là», on n'en parle pas. Papa ne veut pas. Je ne sais même pas s'il y a un nom pour ça. Mais des seins, je le sais que c'est comme ça que ça s'appelle. Ce que je veux savoir, c'est juste comment c'est fait. En quoi?

Papa, il a, entre autres, cette fâcheuse manie de nous faire fermer la télévision quand certaines émissions présentent des scènes ou des vêtements qu'il juge trop «osés». Surtout quand c'est «Ed Sullivan Show», le dimanche soir.

Des fois, à Ed Sullivan Show, il y a des danseuses avec des drôles de costumes de bain. Quand papa trouve ça «osé», il nous dit de fermer la télévision. Ça met ma grande sœur en maudit. Parce que, quand on écoute des émissions en anglais, tout le monde lui demande «Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit?». Alors, elle nous dit «chut, chut, chut» et nous demande d'arrêter de parler parce qu'elle ne comprend pas et nous, on continue de lui poser des questions parce qu'on ne comprend rien non plus.

Quand on se chicane pour écouter la télévision, Jacqueline augmente le volume, maman lui dit de le baisser et ma sœur lui dit qu'il faut qu'elle pratique son anglais parce qu'elle travaille aux postes canadiennes. Quand ça parle, on se chicane. Après, il y a des danseuses. Tout le monde pourrait écouter parce que ça ne parle pas. C'est justement dans ce temps-là que mon père décide qu'il faut fermer la télévision. Jacqueline devient rouge de colère, se lève et

monte dans sa chambre, en disant: «C'est ça, on ne peut rien apprendre ici.»

Je suis bien d'accord là-dessus, on ne peut rien apprendre ici! Même si l'anglais ne m'intéresse pas pour cinq cents. Tout ce qui m'intrigue, tout ce que je veux savoir des danseuses de Ed Sullivan Show, c'est comment c'est fait, des seins. C'est-y dur? C'est-y mou? Comment c'est fait? Parce qu'il n'y a pas de doute, l'œuvre de chair, c'est bien ça!

Parce que, si c'était pas ça, papa ne fermerait pas la télévision! C'est comme l'œuf de Christophe Colomb!

C'est pour ça que moi, l'œuvre de chair, je veux dire les seins, j'en parle à Pascale Dumais.

«Je ne sais pas trop comment c'est fait», dit-elle, «parce que moi, vois-tu, je n'en ai pas encore.

— J'ai bien vu ça.

— C'est pour ça que je ne sais pas encore si je vais être une maman ou si je vais faire une sœur.

— Comment ça?

— Bien voyons! Tu ne sais pas ça, les sœurs, ça n'a pas de seins!

— C'est pas vrai?

— Bien oui, mais eux! Tu n'as jamais remarqué ça?

— Non. J'ai rien vu de spécial.

— Bien oui! Les sœurs, elles ont toutes le devant plate, plate, plate. C'est parce qu'elles n'ont pas de seins, c'est pour ça qu'elles sont des sœurs pis qu'elles ne peuvent pas avoir d'enfants. Moi, je te dis, j'ai assez hâte qui m'en pousse parce que je n'aimerais pas ça, faire une sœur.

— Oui mais, comment c'est fait?
— Ça ne te dérangerait pas si je faisais une sœur?
— Ben!
— Si c'est ça! Dis-le tout de suite!
— Ben, c'est pas ça que je voulais dire.
— Qu'est-ce que tu as dit, d'abord?
— Je t'ai demandé comment c'était fait, des seins?
— Je te l'ai dit tantôt: je ne le sais pas! Et je ne sais pas plus si je vais faire une sœur! Pis toi, ça ne te fait rien!
— Ben, demande à ton père!
— Quoi?
— Si tu vas avoir des seins! Pis tu pourras aussi lui demander comment c'est fait! Ton père, il est médecin, il devrait savoir ça.
— O.K. d'abord!»

Vous parlez d'une réponse: elle ne le sait pas! Elle ne le sait pas et son père est docteur! Franchement! Mais son truc pour les seins des sœurs, c'est quand même curieux! Je dois vérifier...

C'est bien vrai! Les sœurs n'ont pas de seins! Dans tous les cas, pas les sœurs de l'école, ni Mère Marie-Mère-de-Dieu, ni Mère Saint-Louis-de-Gonzague, ni Mère Notre-Dame-de-l'Assomption, ni les autres. Personne! Pas une seule sœur!

Mademoiselle Charlebois en a mais, comme elle n'est pas mariée, elle ne peut pas avoir d'enfants! Quelle misère, Gérico! Moi, quand je vais être grand, je vais marier mademoiselle Charlebois et je vais avoir plein d'enfants avec elle. Et je vais les aimer, à part de ça!

Pour en savoir plus long sur l'œuvre de chair, avant que Pascale ne questionne son père, je m'empresse d'offrir à maman d'aller lui chercher le linge de la manne avant ses lavages. Comme ça, je pourrai au moins mettre la main sur les brassières de ma sœur et celles de maman.

Ça, je le sais que c'est des brassières, par exemple: maman les commande par catalogue, dans les pages qu'on ne peut pas regarder. Quand on va au magasin Pelletier, elle ne va jamais dans le coin des sous-vêtements pour dames. C'est comme ça que madame Pelletier appelle ça, au moins.

Je ne sais pas si maman est gênée, mais elle prend toutes ces affaires-là dans le catalogue de «Psim-Psom-Psir» et Jacqueline les rapporte du bureau de poste. Jacqueline, c'est une porte-paquets. Je vous l'ai pas assez dit!

Maman ne refuse pas un geste si généreux de ma part et je suis bientôt rassuré sur la vocation de ma sœur Jacqueline: elle ne fera pas une sœur!

Pascale a demandé à son père. Il dit que les sœurs ont des seins, mais qu'elles les cachent et que ç'a rien à voir, des seins, si les filles font des sœurs ou si elles se marient. Et puis, quand Pascale lui a demandé comment c'était fait, il a dit que c'était des «tissus mammaires».

Vous parlez d'une réponse: il est comme sa fille! On ne peut rien apprendre ici!

De mon côté, après quelques semaines de «lavage de linge sale en famille», je ne suis pas beaucoup plus avancé. J'ai, bien sûr, tout appris des deux modèles de brassières de la maison, le modèle généreux de maman et celui plus discret de Jacqueline. C'est toutes les deux des «Psim-Psom-Psir».

Je les ai minutieusement examinées, secrètement portées, doucement senties; mais si je connais l'enveloppe, j'ignore encore tout du contenu. Peu à peu, je laisse donc tomber les brassières et la corvée de ramassage de linge.

Des seins! Gérico! Toutes les filles, je veux dire les grandes, en ont et on ne peut pas savoir comment c'est fait! C'est bien beau de garder son âme propre et d'habiller son corps, mais j'aimerais ça en voir un petit bout. Tout le monde s'habille: maman, Jacqueline, mademoiselle Charlebois, madame Dugal! Même si ses robes fleuries sont transparentes, on voit juste sa grosse brassière.

Heureusement, madame Garon est malade. Elle va avoir une «grande opération». C'est parce qu'elle a mal au ventre. Il paraît que mon amygdalite, c'était juste une petite opération. Elle, c'est une grande, mais sa maladie n'a pas de nom. Moi, j'aime mieux une petite avec un nom qu'une grande sans nom. C'est plus drôle à raconter.

J'ai dit heureusement tantôt parce qu'elle ne pourra plus venir aider maman à faire le ménage. Maman est obligée de se chercher quelqu'un d'autre et, finalement, c'est «madame Bouchard» qui va venir. Maintenant qu'on sait que c'est elle qui vient, il faut dire «madame Bouchard». C'est la femme du plombier. Elle a les cheveux jaunes et nous, on l'appelle la Poupoune.

Ce qu'il y a de plaisant, avec madame Bouchard, c'est qu'elle vient le samedi. Avant, madame Garon venait en semaine et on ne la voyait pas trop. Le samedi, c'est plaisant, avec madame Bouchard, parce que papa et maman vont faire l'épicerie chez madame Dugal.

Madame Bouchard, elle n'a pas peur que son âme ne prenne froid. Elle a des grands chandails avec un V en avant. On voit le dessus des seins. Ça fait des petites bosses. Moi, quand elle lave le plancher de la cuisine, je vais dans ma chambre. C'est parce que ma chambre, qui est aussi celle de Thomas, elle est juste au-dessus de la cuisine. Et, dans notre chambre, il y a une grille pour faire monter la chaleur du poêle à bois.

C'est là où je m'installe, sur la grille. Je me mets à plat ventre et je ne respire pas fort. Je regarde madame Bou-

chard laver le plancher. Elle se met à quatre pattes avec une chaudière et elle frotte. C'est quand elle se penche que c'est beau. Son chandail s'agrandit et je vois loin dedans. Elle a juste une petite brassière et je vois que les seins, c'est tout en peau, comme des fesses.

Une chance que papa et maman ne me voient pas couché comme ça, par-dessus la grille. Quand ils reviennent, madame Bouchard leur dit qu'elle ne m'a pas entendu et que j'ai été «ben sage, plus que l'autre (c'est Thomas) qui pte tout le temps sur le plancher».

Aujourd'hui, j'attends qu'elle finisse de laver le plancher et je descends la retrouver dans la cuisine.

«T'es donc ben tranquille, mon Benjamin!

— J'étais dans ma chambre.

— T'es ben fin. Au moins, toi, tu piles pas sur mon plancher.

— C'est vrai que vous me trouvez fin?

— Ah oui, tu me fais penser à mon petit frère.

— Il s'appelle comment?

— Clément. Pis y te ressemble!

— Y reste où?

— À Montréal, chez nous.

— Y est-t-y grand?

— Comme toi.

— Y doit vous poser des questions, des fois?

— Ha! ça, y en pose, y arrête pas. Je te dis, y est comme toi.

— Moi, j'en aurais une question à vous poser...

— Hal oui? C'est quoi?

— C'est un peu gênant...

— Où il y a de la gêne, y a pas de plaisir, comme on dit.

— Ça doit être vrai.

— Ben, vas-y!

— J'ai peur que vous le preniez mal.

— Fais-toi en pas pour ça, si je le prends mal, je m'organiserai ben avec ça.

— Ha!... Laissez faire.

— Ben voyons! Es-tu si gêné que ça, mon chéri?

— Je...

— Éh! que tu me fais penser à Clément! Vas-y, mon petit Benjamin, aie pas peur.

— Ben...

— C'est-y parce que vous m'appellez la «Poupoune»? Tu vois, je le savais!

— C'est pas ça.

— Ben, c'est quoi? Je te le dis, tu peux avoir confiance en moi, t'es comme mon petit frère. C'est quoi ton problème?

— Vous le direz pas à mes parents?

— Ben non, je te le promets.

— C'est certain?

— Certain. Écoute, c'est pas parce que ton père est inspecteur d'écoles, qu'y va m'en imposer. Il a beau péter plus haut que le trou, mais moi aussi, j'ai vu les gros chars: je viens de Montréal. Je ne dirai rien. Promis. Ni à ton père, ni à ta mère. C'est correct, là, mon chéri? C'est quoi que tu veux me demander?

— Ben, je voudrais savoir comment c'est fait, des seins. Vous pourriez pas me montrer les vôtres, parce...»

Paf! J'ai pas le temps de finir ma phrase qu'elle m'étampe une grosse claque dans la face!

«Mon petit cochon! Remonte dans ta chambre, pis reste

là! Une chance pour toi que j'ai promis de rien dire à ton père, pis à ta mère! Je ne veux plus te revoir quand je fais mon ménage!»

La claque de madame Bouchard m'a vraiment sonné. Ça m'a refroidi un peu. Je suis toujours hanté par cette question, mais cela ne me rend pas malade: ce sont les maux qui courent.

J'ai eu une poussée de fièvre et je me sens déjà mieux, mais maman préfère encore, sous les conseils du bon docteur Dumais, m'isoler durant une semaine. Isolé, ça veut dire pas d'école: c'est le beau côté. L'autre, c'est de garder le lit sans pouvoir jouer.

Moi, quand je vais être grand, je vais faire un docteur. Ça fait juste ça, donner des bons conseils.

Maman m'installe dans la chambre de la visite, pour éviter que le reste de la famille attrape la même chose que moi. La chambre de la visite, c'est là qu'on va quand on est malade. C'est celle en face de celle de mes parents et qui donne sur la rue. Moi, j'y ai été quand j'ai eu mon amygdalite. Elle est voisine de la salle de bains, dont elle n'est séparée que par un petit mur de planches. Dans la chambre de la visite, ça sent bon.

Pourtant, c'est plutôt désagréable. À tout moment, on entend le bruit des robinets et surtout celui de la toilette. Mais une idée me vient pour tirer profit de la situation. Je cherche dans le mur quelques imperfections dans les nœuds ou dans l'embouffetage, qui me permettraient de jeter un coup d'œil de l'autre côté.

Après des recherches intensives, je découvre, presque à la hauteur de mes yeux, un petit nœud de la grosseur d'une allumette de bois. J'entreprends donc de le perforer en utilisant la pointe du compas de mon frère Thomas. J'ai aussi mis la main sur un jeu de peinture à numéros et en

faisant des expériences, comme mon cousin Rodrigue, je trouve le bleu de la chambre de la visite et le vert de la salle de bains.

Mais le temps presse. Il faut que ma trouvaille fonctionne à la perfection, avant que ne commence la ronde des bains de la fin de semaine, et que je feigne la maladie au moins jusque-là, pour pouvoir bénéficier de la chambre de la visite.

Je m'applique donc soigneusement à la tâche, travaillant sans faire de bruit pendant que maman fait ses repas ou ses affaires de mère, testant et retestant mon petit gougeon de bois, à mesure que j'agrandis mon champ de vision.

Je fais si bien que le vendredi après-midi, tout est prêt. Tout est sous contrôle: mon judas peut être «patenté», comme dirait mon cousin Rodrigue. Maman m'annonce que je ne regagnerai la chambre des petits que dimanche.

Jacqueline prend son bain le vendredi, après le souper, et maman attend au samedi soir, avant de se coucher. Je suis tout excité à l'idée de découvrir par moi-même un grand mystère: l'œuvre de chair! Ce soir, je sens autant de fièvre qu'au début de ma maladie. Je suis vraiment énervé.

Trop, peut-être. Jacqueline se faufile sans même que je ne m'en aperçoive. Elle n'a pas essuyé la vaisselle, comme elle a pourtant l'habitude de faire les vendredis, pour attendre son eau chaude et prendre son bain.

Réalisant mon erreur, je me jure bien que maman ne m'échapperait pas. Ce qui me console, c'est que les seins de maman pourraient satisfaire ma curiosité de façon beaucoup plus convaincante et vraiment m'en mettre plein la vue. J'ai assez hâte de savoir comment c'est fait, comment ça tient sans brassière.

Samedi. Je suis encore un peu malade et il faut que je monte me coucher plus tôt qu'à l'accoutumée. J'attends maman nerveusement, en essayant de me concentrer sur la lecture de Tintin en Amérique. Impossible. Je tourne et retourne sans cesse dans mon lit, incapable de lire, trouvant tout aussi géniale mon invention que tous les gadgets des gangsters d'Al Capone.

«Benjamin, éteins ta lumière et dors maintenant.

— J'aimerais ça, lire encore un peu.

— Il est assez tard. Tu es malade. Couche-toi!»

J'obéis. Je ferme la lumière, mais ne veux pas dormir. Il ne faut pas que je dorme. Mes pensées ne sont pas très pures et, pour tout dire, pas trop catholiques. Pour rester en éveil, je trouve un truc digne d'un enfant de Marie. C'est bien simple, très simple, et Christophe Colomb peut bien aller se faire cuire un œuf aux «Lentilles», moi, je reste calmement à côté de mon lit et récite mon chapelet, toutes lumières éteintes.

Avec cette passe-là, je fais d'une pierre deux coups: si je me fais surprendre, je passe pour un enfant pieux; et si non, ça me permet de prendre de l'avance sur la sévère pénitence que je suis en train de me mériter.

Je récite ainsi mes «Je vous salue Marie» et, au passage de la dizaine, un «Notre Père», comme il se doit. J'entends aussi tous les membres de ma famille monter un à un se coucher. C'est d'abord Thomas, puis, deux chapelets plus tard, Jean-Benoît. Longtemps plus tard, Jacqueline. C'est long, attendre comme ça.

J'ai déjà six tours de chapelet complets de récités - deux rosaires, dirait papa - quand maman arrive enfin à la salle de bains. J'ai un peu peur, mais je suis prêt, bien prêt. Pour nos gros péchés, l'abbé Lévesque demande un chapelet entier alors, avec six chapelets et demi en caisse, c'est quasiment le bon Dieu lui-même qui va enfin me permettre de découvrir l'œuvre de chair, de percer le mystère du «fruit de vos entrailles est béni», de comprendre le secret de la maternité, bref, de voir des seins.

Je m'installe sans faire le moindre bruit et ordonne à ma respiration d'imiter le son du poisson rouge. Mon champ de vision n'est pas des plus extraordinaires: il tombe entre le lavabo et le bain. Comme ça, il faut que je guette chacun des déplacements de maman.

Elle demeure un bon bout de temps au lavabo, assez pour que je me félicite de n'avoir pas choisi cet autre nœud que j'avais repéré, juste au-dessus du bain, et qui m'aurait assuré une vue en plongée imprenable. Mais il était trop haut et il aurait fallu que je monte sur une chaise. Le poste d'observation que j'ai choisi est de tout repos. Régulièrement, je m'en éloigne avec facilité pour respirer plus à fond.

Maman passe une première fois! Mais elle est en robe de chambre et va faire couler son bain. Elle revient déshabillée, mais je ne vois que le bas de son dos, car elle s'est tournée pour prendre une serviette propre dans la lingerie. Je n'avais pas prévu ça mais, au moins, j'ai un premier résultat: j'ai vu le haut de ses fesses.

Il faut maintenant que j'attende qu'elle finisse son bain avant de connaître la révélation.

Une grande nervosité m'envahit et, pendant que j'entends les clapotis de l'eau et les fredonnements de maman, je me mets à finir mon septième chapelet. Cela me semble aller de soi avec les sept péchés capitaux.

Quand j'entends maman mettre pied à terre, je bondis me coller l'œil au judas. Elle passe cette fois toute nue devant moi mais, de la hauteur de mon point d'observation, je n'y vois que son nombril!

Mon nœud est trop bas. Je suis encore trop petit.

Dixième commandement de Dieu

Biens d'autrui ne désireras
Pour les avoir injustement.

Question 455

- Que nous ordonne le dixième commandement?
- Le dixième commandement nous ordonne de nous réjouir de la prospérité de notre prochain, et de repousser le désir de dérober ou de retenir injustement ses biens.

Le couteau

«Regardez ce que j'ai! Regardez ce que j'ai!»

C'est Ti-Louis Fortier qui nous appelle en revenant à l'école, ce midi. C'est bien sûr que tout le monde se regroupe autour de Ti-Louis dans la cour de l'école. Ti-Louis, c'est le fils du boucher Fortier. Le boucher, on l'appelle «le Boudin». C'est parce que c'est marqué, sur sa porte: «Wilfrid Fortier Boucher Viande de choix Boudin». Mais Ti-Louis, nous, on l'appelle Tiwi, c'est plus court.

Moi, je suis un des premiers à aller voir ce qui se passe. Je pensais qu'il apportait des bôlés, des beaux-rares. Mais

non, c'est rien qu'un couteau, un couteau de poche qu'il a eu en cadeau. Puis là, on est rendu une dizaine de petits gars à avoir les yeux fixés sur cette affaire-là, son couteau.

«Regardez, j'ai eu un couteau en cadeau. J'ai une grosse lame, une petite lame, un tourne-vis et un tire-bouchon. C'est mon parrain qui me l'a rapporté de New York. Regardez, il y a la statue de la Liberté, pis c'est marqué dessus: New York!

— Passe-moi le donc, pour voir.

— Non! Tu pourrais le briser.

— Montre-moi lé, voir?

— Non, je ne le prête pas!

— Ben quoi, je veux juste le voir.

— Pas question!

— Aie Tiwi, on le mangera pas, ton couteau!

— Je ne le prête pas à personne, c'est mon couteau, à moi tout seul.

— Ben, garde-le d'abord!»

C'est un vrai couteau, pas un canif. Il est beau et gros, à part de ça. J'aurais aimé mieux que ce soit un beau-rare, mais c'est un beau couteau en Gérico: il est comme en or, avec une vraie statue de la Liberté. Ça, c'est Denis Beaulieu, qui est juste à côté de Tiwi, qui le voit et qui me le dit. Pis, New York, moi je le vois. Il est écrit en gros et tout en travers, sur l'autre côté du couteau. Il est bien plus beau que mon petit canif.

«Envoye donc Tiwi, passe-moé lé.»

Tiwi n'écoute plus:

«Regardez, ça, c'est ma petite lame. Je vous dis que ça coupe. À midi, j'ai coupé mon steak avec.

— On le sait que vous mangez du steak, ton père est boucher!

— Le Boudin...

— Aie vous autres! Attention, je pourrais m'en servir de mon couteau!

— C'est quoi, la patente, là?

— Ça, c'est un tourne-vis. C'est pratique en câlbinne, quand on a une vis à dévisser.

— Montre donc, voir!

— Attends un peu, je vais resserrer ma petite lame. Tiens! Regarde! Tu prends le couteau comme ça dans ta main et pis ça fait un tourne-vis. Zoup, zoup, zoup! Pis attends, à l'autre bout, c'est mon tire-bouchon. Ça aussi, c'est pratique.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça?

— Ben, je peux faire des trous. Regarde, je le fais sortir comme ça, pis là, ayoye, bon, là, je le fais tourner. Et pis, ça fait des trous.

— Passe-moé lé donc, voir?

— À moi!

— À moi, Tiwi, envoille!

— Non, je l'passe pas à personne.

— Mais je suis ton ami!

— Avec mon couteau, je n'ai pas d'amis. Attention!

Tiwi, il m'énerve avec son couteau. Heureusement que la cloche sonne et qu'on s'en va en classe.

Tiwi, il est assis juste en arrière de moi, en classe. Tout le long de l'après-midi, il continue de jouer avec son maudit couteau. Quand je me retourne, je le vois entrer et sortir les lames une à une et se cacher en arrière de moi pour pas que mademoiselle Charlebois le surprenne. Gérico qu'il m'énervé!

Je sais bien que je ferais la même chose si j'avais un couteau comme le sien, mais Gérico que c'est énervant! Je n'ai même pas besoin de me retourner que j'entends les lames s'ouvrir et se refermer dans mon dos. Il est mieux de ne pas me pointer avec ça dans le dos le maudit parce que, là, je vais le dire à mademoiselle Charlebois.

Pendant que mademoiselle Charlebois est au tableau, je me retourne vers Tiwi et je lui demande d'arrêter ses simagrées avec son couteau. Il ne répond pas et il me montre encore sa grosse lame, en fronçant les sourcils en arrière de ses lunettes.

«Benjamin, peux-tu bien regarder en avant?»

— Ouh, mademoiselle.»

Je suis sûr que Tiwi aimerait pas ça que je le dénonce, mais il est mieux de ne pas me toucher avec son maudit couteau. S'il me touche, même juste un peu, même juste pour me faire peur, je vais le dire à mademoiselle Charlebois. Moi, j'ai pas peur de lui. En temps normal, je veux dire.

Tiwi et moi, on est de la même taille. Mais lui, il prend les nerfs assez vite. Il est «prime». Des fois, on le fait choquer par exprès. Dans ce temps-là, il dit toujours: «Attention, attention, je vais me fâcher, calibinne!» Nous autres, on rit dans ce temps-là. Mon père aussi dit ça «Attention, je vais me fâcher». Avec papa, c'est sérieux mais avec Tiwi, ça nous fait tout le temps rire. Et moi, j'en ai pas peur, de Tiwi, parce que je suis plus agile que lui et que je cours plus vite que lui.

Quand il ne trouve pas ça drôle et qu'il se fâche pour vrai, Tiwi, il enlève ses lunettes et il se jette sur nous. Il devient bleu. Là, il faut faire attention pour de vrai. Quand

il enlève ses lunettes, il ne voit plus clair. Il ne se contrôle plus. Il faut se mettre à deux, trois pour le retenir. Moi, je n'ai pas le droit de me battre. Si je me bats à l'école, je me fais corriger. Mais le Boudin, il est fier de ça, que son fils ne se laisse pas baver et qu'il se défende.

Que le diable l'emporte, Tiwi, son couteau, son parrain et New York avec, Gérico!

Cette semaine, mademoiselle Charlebois nous a dit qu'on aurait du temps libre et de nous apporter de la lecture. C'est parce qu'elle a des corrections à terminer et qu'elle ne veut pas qu'on la dérange. Moi, j'ai apporté un album de Tintin, «Le Lotus bleu».

Aujourd'hui, quand c'est le temps de la lecture, je m'aperçois qu'on m'a brisé mon album. Je suis sûr que c'est Tiwi qui a fait ça avec son couteau.

Dans tous les cas, si c'est pas lui, ça lui ressemble. La plus belle page de mon Lotus bleu a été découpée, celle où Tintin quitte le Maharadjah de Rawhadjoutalah pour Shan-ghaï et où on le voit s'en aller chez Mitsuhirato avec un tireur de pousse-pousse chinois qui frappe le gros Gibbons. Découper mon Tintin! C'est criminel, Gérico!

Je vais montrer mon Tintin à mademoiselle Charlebois, elle me dit que je la dérange et que j'avais juste à faire attention à mes affaires. «Comme si c'était de ma faute!» C'est ça que je lui dis. Alors, elle demande à toute la classe qui avait découpé ma page. Personne ne répond, mais Tiwi, je vois bien qu'il rougit un peu.

«Retourne à ta place, Benjamin et laisse-moi travailler!»

Mademoiselle Charlebois, il y a des jours comme ça où elle est de mauvais poil. Moi, je n'ose lui demander directement, à Tiwi, si c'est lui qui a fait ça parce qu'il a encore son couteau. Il n'a pas apporté de lecture, juste son maudit

couteau. Ça ne lui fera pas long à lire: New York! J'y demande pas si c'est lui qui a fait ça parce que si je l'accuse, il ne me trouvera pas drôle et il pourrait m'attendre après la classe. Lui, il a un couteau; et moi, je ne peux même pas me battre.

Je suis presque certain que c'est lui, mais je ne peux pas rien faire.

Ça fait deux semaines que Tiwi nous tombe sur les nerfs, à chaque jour, avec son Gérico de couteau. Mais aujourd'hui, savez-vous quoi? C'est moi qui l'ai, son couteau de New York.

Ce matin, je l'ai trouvé dans ma soutane. Tiwi avait servi la messe du curé Michaud, à six heures et demie, et moi je servais celle de l'abbé Lévesque, à sept heures et demie. Comme on fait tout le temps, on se passe nos soutanes entre les messes.

Je suis le premier surpris de mettre la main sur quelque chose, dans le fond de ma poche de soutane. C'est le couteau de Tiwi! Il l'a l'oublié, le petit Boudin! Pendant la messe, l'abbé Lévesque se retourne et me fait des gros yeux, pour pas que je joue avec le couteau de Tiwi.

Maintenant que je peux y toucher, je peux vous dire que c'est un couteau beau-rare. Il est vraiment en or, un peu plus foncé que le calice de l'abbé Lévesque. D'un côté, c'est comme Denis Beaulieu me l'avait expliqué: c'est la fille de Laliberté qui tient une torche. De l'autre, c'est marqué New York. Les lettres sont comme creusées!

Quand la messe est finie, avec son «I. T. missa est-ce?», je cours me changer, mais moi, je n'oublie pas mon couteau dans ma soutane, je le glisse dans mon coupe-vent. En arrivant à la maison, je ne dis pas un mot à personne et je monte immédiatement dans ma chambre, jouer avec mon

couteau. Je le range dans ma cachette secrète, dans le fin fond de ma garde-robe.

Quand j'arrive à l'école, Tiwi demande à tout le monde si quelqu'un n'avait pas vu son couteau, par hasard. Moi, je fais semblant de rien, parce qu'il va enfin me sacrer patience avec son Gérico de couteau. Il va enfin arrêter de me jouer dans les oreilles avec ses lames. De toute façon, ce n'est plus son couteau, c'est le mien!

Je ne l'ai pas volé, je l'ai trouvé; à l'église, à part de ça! Pis moi, je ne l'apporterai pas à l'école, mon couteau. Quand on apporte des affaires à l'école, on se les fait prendre ou on se les fait briser, quand on ne les perd pas.

Moi, son couteau, je le trouve ben beau, mais je ne peux même pas m'en servir. C'est ça qui est plate.

Je ne sais pas quoi faire avec. Je suis mieux de ne pas le sortir à la maison parce que je vais me faire poser plein de questions et, dans le fond, je ne saurais pas quoi répondre. Je serais obligé de mentir.

Si je ne mens pas, il faut que je dise que je l'ai volé. Trouvé, dans tous les cas. Il va falloir que je dise que c'est le couteau de Tiwi. D'une façon ou d'une autre, je suis coincé. C'est sûr. D'une façon ou d'une autre, je vais avoir une correction, une grosse probablement, et en plus, il va falloir que je remette à Tiwi son Gérico de couteau.

Je pense, un moment, le donner à mon cousin Rodrigue, pour qu'il fasse des collections. Je lui dirais: «Cousin! Donne-moi donc quatre bonnes raisons pour ne pas faire une collection de couteaux?» Ça le boucherait! Farce à part,

Je ne pense pas que Rodrigue voudrait de mon couteau. Là, je lui dirais: «Avec une collection de couteaux, comme celui-là, tu peux apprendre le nom des villes. C'est marqué New York, dessus!» Mais je ne pense pas qu'il voudrait parce que ses collections, c'est lui qui les décide. En plus, il pourrait aussi bien mémérer à mes parents que je lui ai donné un couteau. Ça ne marche pas.

Je pense aussi à le vendre. Peut-être que madame Bouchard pourrait me l'acheter. Elle pourrait le donner à son mari. C'est pratique, un couteau comme ça, quand on est plombier. Elle dirait: «J'ai un beau cadeau pour toi, mon chéri!» Mais je ne pense pas vraiment qu'elle me l'achèterait. Je serais obligé de lui donner. Elle aussi, elle pourrait me vendre à mes parents. Ça ne marche pas.

Depuis que le couteau de Tiwi est rendu dans ma cachette, je me sens mal de lui avoir volé. Il avait juste à ne pas découper mon Lotus bleu... Si c'est lui!

«Aie Tiwi, j'ai quelque chose pour toi!

— Quoi? As-tu trouvé mon couteau, Amyot?

— Ben non.

— Qu'est-ce qu'il y a, d'abord?

— C'est pas toi qui a découpé mon Lotus bleu?

— Non, c'est pas moi!

— Gérico, on dirait ben pourtant que ça été découpé avec un couteau. Regarde, Gérico!

— Ouais... Même si c'est ça, c'est pas moi, je te dis.

— Mais regarde, tu peux toujours ben pas dire que ça pas été fait avec un couteau, Gérico! Regarde comme y faut! Regarde, on voit des découpures, pis je te dis que c'est une lame de couteau qui a fait ça.

- Ah! ça, ça se peut.
- Ça fait plus que se pouvoir, Gérico!
- Câlibinne, Amyot! Attention, hein! Tu veux-tu dire que c'est moi qui ai fait ça?
- Je ne dis pas que c'est toi, mais ça pourrait être ton couteau, par exemple!
- Ah! ça, ça se peut.
- Si ça se peut, ça veut dire que tu l'as prêté, ton couteau.
- Aie toi! Tu me cherches-tu?
- Je ne te cherche pas mais, si tu l'as prêté, c'est peut-être comme ça que tu l'as perdu?
- Écoute, si tu trouves mon couteau, m'a t'en acheter un neuf, un Lotus bleu.
- Tu ferais ça, si je le trouve?
- Oua-oui.
- T'es certain? Tu vas m'acheter un Tintin neuf?
- Oua-oui, je viens de te le dire. Coudon toi, mon câlibinne, tu sais pas où il est mon couteau, par hasard?
- Ben, si je le savais, je te l'dirais. Tu y tiens donc ben, à ton couteau?
- Ben... C'est pas à moi, c'est à mon père.
- C'est pas à toi? Comment ça?
- Ben, mon parrain, c'est mon oncle, c'est le frère de papa, il reste à Montréal et quand il est allé à New York, il a acheté ce couteau-là. Pis là, quand il est venu chez nous, y a deux semaines, il l'a donné à papa en lui disant qu'il pourrait me le prêter. Ca fait que, moi, je l'ai apporté à l'école. Pis là, je l'ai perdu, câlibinne. Pis, j'ose pas le dire à mon père parce que j'en mangerais une maudite.
- Gérico!

— Ben, c'est pour ça qu'il faut que je le trouve.

— Ton père, y est-y malin?

— Pour des affaires de même, y est comme moi, il voit plus clair.

— C'est comme chez nous... Dans tous les cas, parles-en pas à ton père, tu peux peut-être retrouver ton couteau avant qu'il te l'demande.

— J'espère. Câlibinne!

— PIs, si y te l'demande aujourd'hui, dis-y que tu me l'as prêté pour à soir. On va peut-être le retrouver entre-temps.

— Câlibinne, c'est bon ça. Je pourrais aussi promettre un lampion à saint Antoine.

— Ben, si tu le trouves, tu feras ça. PIs si c'est moi qui te le trouve, tu m'achèteras un Lotus bleu.

— Ouais, j'ai plus confiance en saint Antoine, m'a t'dire.

— Ben, si je trouve ton couteau, tu vas m'en acheter pareil, un Lotus bleu.

— Oua-oui.

— Jure-lé donc, voir!

— Ben quoi?

— Envoille, jure! Moi, c'est un Lotus bleu pas brisé que je veux, ça fait que jure-lé donc voir, que tu vas m'en acheter un neuf.

— O.K., je le jure. Tiens: juré, craché! Coudon toi, mon câlibinne, tu l'as toujours ben pas trouvé mon couteau?

— Ben non. Je l'ai pas trouvé. Pas encore. Mais là, je vais le chercher avec toi. Dans tous les cas, un lampion pour saint Antoine, ça peut être bon. On ne sait jamais. Avec un lampion, peut-être que ton père va te laisser tranquille, essaye ça! Tu me le diras.»

Une chance que Tiwi sait pas que je l'ai trouvé, son couteau, parce qu'il me sauterait dessus, le Gérico. Il enlèverait ses lunettes, il sauterait sur moi et il ne me lâcherait pas.

Mais maintenant, s'il veut me donner un nouveau Lotus bleu, il ne me reste juste qu'à lui remettre, son Gérico de couteau. Si ça peut le sauver d'une correction, ça me sauve peut-être moi-même d'une correction.

Moi, je suis bien content de ne pas l'avoir donné à Rodrigue ou vendu à la Pou... à madame Bouchard. Il y a des fois que je me trouve assez brillant... Il y a juste que je ne saurai pas qui a découpé mon Lotus bleu. Ça ne fait rien, je vais en avoir un neuf.

«Aie, Tiwi, ton couteau!

— Câlbinne, tu l'as trouvé! Oussé qui était?

— Dans ma soutane, à matin.

— Comment ça, dans ta soutane?

— Ben, t'as dû l'oublier là, à un moment donné. Tu sers pas la messe du curé Michaud cette semaine?

— Câlbinne! C'est ben trop vrai! L'autre jour, je l'avais encore, à la messe! Coudon toi, mon câlbinne, c'est pas toi qui as repris ma soutane pour la messe de l'abbé Lévesque?

— Ben non! Moi, j'prends celle de Ti-Jacques Potvin. C'est Jean-Marc Dubois qui prend la tienne, d'habitude.

— Ouais ben, une chance qu'il l'a pas trouvé, mon couteau parce que je l'aurais jamais revu.

— Ça, c'est sûr! Dans tous les cas, tu l'as retrouvé maintenant.

— Oui, pis je vais le redonner à mon père, ça sera pas long.

— Pis tu sais ce qui te reste à faire?

— Quoi?

— Ben, Tiwi, t'as juré...

— Câlibinne! O.K. La prochaine fois que je vas aller à Rivière-du-Loup, je vas t'en acheter un Tintin neuf, un Lotus bleu.

— C'est parfait de même. Salut.

«Aie, Amyot, tu me redonneras celui que j'ai découpé, par exemple!»
